

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

SYLVANIRE

URFE, HONORE D'

Pastorale héroïque — 1627

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

TIRINTE	199 rép.	SATYRE	52 rép.
SYLVANIRE	190 rép.	LERICE	47 rép.
AGLANTE	180 rép.	UN MESSEAGER	23 rép.
FOSSINDE	165 rép.	ÉCHO	22 rép.
HYLAS	129 rép.	ADRASTE	20 rép.
MÉNANDRE	115 rép.	LE CHOEUR DE BERGERS	11 rép.
ALCIRON	106 rép.	FORTUNE	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PROLOGUE	5
ACTE I	12
ACTE II	79
ACTE III	163
ACTE IV	243
ACTE V	301

PROLOGUE

SCÈNE 1

FORTUNE EN HABIT DE BERGÈRE

Peut-être dans ces lieux solitaires
Dans ces bois reculés
Du commerce des hommes,
Dans ces replis tortus
Des rochers caverneux, 5
Dans ces antres cachés,
Ainsi qu'on jugerait
Même aux yeux du soleil,
Je me déroberai
À l'importunité 10
De ces fâcheuses filles,
Électre, Ocyroé,
Melobasis, Yanthe,
Et Leucipe, et Phoenon,
Et mes autres compagnes, 15
Filles de l'Océan,
Et que l'on croit mes soeurs,
Me vont cherchant et demandant à tous
Aux marques ordinaires
Que je voulais porter, 20
Pour savoir où je suis,
Et pour me découvrir

Vont promettant des perles, des coquilles,
De branches de corail,
À qui leur voudra dire 25
Où je me suis cachée.
Voire elle sont bien fines,
Elles sont si plaisantes
De promettre des choses
À qui me montrera, 30
Comme si je ne puis
Donner comme je voudrai
Des perles bien plus belles,
Des nacres, des coquilles
Des branches de corail 35
À qui me cachera ?
Il en manque peut-être
À la Fortune, à qui tout l'Univers
En partage est donné :
Car vous ne vous trompez pas, 40
Encor que maintenant
Vous ne me voyez pas,
Comme je voulais être,
D'une grandeur extrême ;
Ni ne porter en l'une de mes mains 45
La corne d'Amalthée,
Ni dans l'autre un timon,
Si le fils de Vénus
N'est point à mon côté,
Si d'un bandeau mes yeux ne sont voilés, 50
Si sous mes pieds je ne presse une boule,
Si sur ma tête une sphère on ne voit,
Et si mon dos n'est chargé de deux ailes
Peintes de cent couleurs,
Si l'on ne voit ma voile 55
Au vent abandonnée

Ni que je me joue
 À ma volage roue,
 Comme c'est ma coutume ;
 En bref je ne tiens 60
 Entre mes bras le jeune enfant Plutus,
 Qu'on dit dieu des richesses,
 Lui donnant le tétin
 Comme mère et nourrice.
 Ce n'est pas pour cela 65
 Que je ne sois Fortune,
 Fortune qui commande
 À tout ce qui s'enserre
 Depuis la Lune au centre de la Terre.
 Que je ne sois cette même déesse, 70
 Par qui le grand Sénat
 Dans la grandeur de Rome
 Enferma tout le monde,
 Sans que le monde entier
 Peut enfermer Rome qu'en Rome même. 75
 Mais ne vous étonnés
 De me voir maintenant
 Sous mes habits, la houlette en la main,
 Au dos la panetière
 Ainsi qu'une bergère, 80
 Je me cache à ces nymphes
 Filles de l'Océan
 Qui me vont poursuivant ;
 Et qui par leurs prières
 Sans cesse m'importunent 85
 De satisfaire à leur ambition.
 Je ne saurais me plaire
 De donner mes faveurs
 À qui trop m'importune.
 je suis semblable à l'ombre, 90

Je fuis qui me poursuis,
Et je suis qui me fuit.
Elle voudraient les fines,
Que je leur fisse part
De pouvoir absolu 95
Que j'ai sur l'Océan,
Quoiqu'à leur père il échut en partage.
Tiché, me disent-elles,
Car Tiché c'est son nom
Quand nous sommes ensemble, 100
Laisse nous avoir part
Au règne paternel,
Et nous soulageons
Avec notre peine
La peine qu'il te donne. 105
Il est vrai, je les aime,
Ces gentilles naïades,
J'aime bien leurs vertus,
J'aime leurs exercices ;
Mais je ne veux pourtant 110
Partager mon Empire,
Que de régner tout seul
Est une douce peine :
Je veux bien quelquefois
Leur donner le pouvoir 115
D'y commander, mis que ce soit moi sous moi,
Et tant qu'il me plaira.
Or pour fuir leur importunité,
Sous ces habits je me suis déguisée,
Et m'en viens dans ces bois 120
Me dérober aux yeux ambitieux
Des nymphes qui me cherchent
Parmi les plus grands rois,
Et les plus grands monarques,

Comme si je devais	125
Toujours rompre des sceptres,	
Et fouler des couronnes,	
Renverser des royaumes,	
Bâtir des républiques,	
Ou fonder des cités.	130
Folles qui s'imaginent	
Que moi qui paye chacun	
De cette ambition	
Je doive de même m'en repaître	
Elles ne savent pas	135
Que je me plais souvent	
Avec ces bergers,	
Et ces simples bergères,	
Hôtessees innocentes	
De ces bois innocents,	140
Plus que dedans les cours,	
Où qui mieux se déguise	
Vend mieux sa marchandise	
Peut être du travail	
Elles se lasseront,	145
Ces filles importunes,	
Et cependant dessous ses doux ombrages	
Je passerai le temps,	
Et parmi ces rivages	
J'irai folâtement,	150
Tournant ma roue aux dépend des bergères	
Et des bergers mignards :	
Mais j'entends aux dépens	
Seulement de leurs plaintes,	
Seulement de leurs craintes	155
Seulement de leurs larmes,	
Je ne veux qu'aujourd'hui	
Sur mes autels du sang ou sacrifice.	

Cupidon m'en pria
 Quelques jours sont passés : 160
 Je l'aime cet enfant,
 Encore que bien souvent
 Il dépende ses coups
 Où le moins il devrait
 Mais qu'importe cela, 165
 Je l'en aime tant mieux,
 Car c'est peut-être en quoi,
 Comme disent les hommes,
 Plus semblables nous sommes.
 Il me dit, en Forez 170
 Sur les bords de Lignon,
 Aglante le berger
 Adore Sylvanire,
 Et Fossinte Tirinte
 Il n'y faut qu'un seul tour de roue. 175
 Voici bien le Forez
 Ma plus chère contrée,
 Où je fis naître Astrée
 L'honneur de l'univers ;
 Et voici bien Lignon, 180
 Je le connais à ces belles prairies
 Qui suivent son rivage.
 Voici le bois d'Isoure,
 Et voici Mont-Verdun,
 Plus en là Marcilly, 185
 L'un semblable l'écueil
 Dans le sein de la mer,
 L'autre comme un roche
 Le rempart du rivage.
 Je me résous pour complaire à l'Amour 190
 De lui donner ce jour,
 Et qu'aujourd'hui ces forêts et ces plaines

Ressentent mon pouvoir.
 Ici ma déité
 Jointe à celle de l'Amour 195
 Des deux n'en faisant qu'une,
 Produira les effets
 D'Amour et de Fortune.
 Je me plais et me pais,
 Aussi bien que l'amour, 200
 Des larmes innocentes ;
 Je veux donc ouïr
 Les plaintes et le deuil
 De ces bergers fidèles,
 Et si le désespoir 205
 Ne prévaut sur l'Amour,
 Ils connaîtront en leur plus grand ennui
 Qu'à la fin toute chose
 Sagement je dispose.
 Les voilà qui s'en viennent, 210
 Entre eux je me mettrai,
 Sans qu'ils me reconnaissent :
 Mais les effets divers
 Qui les agiteront,
 Leur feront bien connaître 215
 Que le Fortune et l'Amour sont ici :
 Mais Amour fortuné
 Et Fortune amoureuse.

ACTE I

SCÈNE I

Aglante, Hylas.

AGLANTE

Le prix d'amour, c'est seulement amour,
Et sois certain Hylas,
Qu'on ne peut acheter
Si belle marchandise
Qu'avec cette monnaie ;
Il faut aimer si l'on veut être aimé.

220

HYLAS

Et qui peut accuser
Hylas de n'aimer point ?
Hylas de qui la vie
Fut toujours employée
Au service d'amour :
J'aime, mais j'aime, Aglante,
Non pas comme je vois
Ces ignorants d'amour,
Et ces jeunes novices,
Qui pensent n'aimer pas,
Si telle amour ne les porte au trépas,

225

230

235

Si quelquefois ces belles qu'ils adorent
 Leur font la mine froide,
 Ils perdent tout repos :
 Si d'autrefois avec quelque dédain
 Elles tournent la tête, 240
 Ils sont désespérés ;
 Et si par ruse elles leur font semblant
 D'en mieux aimer quelqu'autre,
 Ils ne veulent plus vivre ;
 Et bref, ainsi qu'il plaît 245
 À ces petites folles,
 Ces constants amoureux
 Sont contraints de geler,
 De brûler, de transir,
 De rire et de pleurer, 250
 D'humeur et de visage
 Changeant à tous les coups
 Comme s'ils étaient fous :
 Si bien que l'on peut dire
 À voir leurs changements, 255
 Ce sont des girouettes
 Au faite d'une tour
 Où les attache Amour.
 Ah ! Quant à moi, je les veux bien aimer
 Ces gentilles bergères, 260
 Mais avec raison,
 Et non pas insensé
 De sotte passion,
 M'emporter tellement,
 Que je sois un esclave, 265
 Et non pas un amant.
 Cent et cent fois ne m'a-t-on ouï dire
 Parmi ces bois, et parmi ces campagnes ;
 Si l'on me dédaigne, je laisse

La cruelle avec son dédain,
Sans que j'attende au lendemain
De faire nouvelle maîtresse.
C'est erreur de se consumer
À se faire par force aimer.

270

AGLANTE

Que je te plains, Hylas !
Et qu'avec raison
De ton erreur l'opinion j'abhorre ;
Puisque si les grands dieux
Ne donnent aux mortels
Rien, qui puisse approcher
Aux bonheurs dont amour
Rend l'homme bienheureux ;
N'est-ce avec raison
Que je crois misérable
Cet Hylas inconstant,
Qui ne sachant aimer,
De nul aussi ne saurait être aimé.

275

280

285

HYLAS

Aglante que dis tu ?
Qu'Hylas ne sait aimer ?

AGLANTE

Qu'Hylas ne sait aimer.

290

HYLAS

J'ai plus aimé tout seul
Que n'ont pas fait, mais je dis tous ensemble,

Vos bergers de Lignon,
 Carlis, et Stiliane,
 Aimée et Floriante, 295
 Cloris, Circeine, et Florice et Dorinde,
 Chryseide, Madonte,
 Laonice, Phillis,
 Alexis, et tant d'autres
 Que pour la brièveté 300
 Je ne veux pas nommer,
 En rendront témoignage.

AGLANTE

Hylas tu n'aimes point,
 Mais tu penses d'aimer ;
 Car c'est chose certaine 305
 Que personne ne peut
 Se l'acheter cette amour que je dis,
 Qu'avec une autre amour :
 Ce n'est point au marché
 Que telle marchandise 310
 Se trouve avec argent :
 Le prix et la monnaie
 De l'amour c'est amour,
 Et tu ne peux aimer,
 Au moins si tu ne cesses 315
 De n'être plus Hylas,
 C'est à dire inconstant,
 Ainsi que je l'entends.

HYLAS

C'est l'entendre bien mal,
 Aglante ce me semble, 320
 Et ton opinion

Aux plus sages contraire,
Pour fondement n'a qu'une vieille erreur,
Dont les femmes plus fines
Ont abusé les esprits des peu fins : 325
Jusqu'au trépas, nous vont elles disant,
Il n'en faut aimer qu'une,
Voire il ne faut donc point
Que l'univers par la diversité
Se change et s'embelisse. 330
Il ne faut que l'abeille
Suce donc qu'une fleur,
Que notre oeil ne se plaise
Qu'à voir un seul objet,
Que notre esprit jamais 335
Ne pense qu'une chose,
Et que tous nos jardins
Qu'une herbe ne produisent.
Ô la grande folie,
Pour ne dire sottise, 340
Qui ne dira que l'homme ainsi contraint
Est un vrai Prométhée,
Par l'exprès jugement
D'un cruel Radamante,
Sur un même rocher 345
À jamais attaché ?
La nature se plaît
À la variété ;
La nature et l'amour
Sont une même chose. 350

AGLANTE

L'inconstance et l'amour
Sont deux fiers ennemis,

Qui ne peuvent jamais
 Avoir trouve ni paix,
 Et t'assure, berger, 355
 Que lorsque tu pensais
 D'aimer bien ces bergères,
 Tu te moquais et d'elles et d'amour ;
 Car nul ne peut aimer
 Qu'il n'aime infiniment : 360
 Mais l'amour infinie
 Ne peut jamais finir.

HYLAS

Si nul ne peut acheter cet amour
 Dont tu fais tant de cas
 Qu'avec la constance, 365
 Pour moi je m'en dispense,
 Et je veux bien qu'on raconte partout,
 Parlant d'Hylas, qu'il n'aime point du tout.
 Mais à t'ouïr Aglante
 L'on dirait que Tircis, 370
 Ou le berger Sylvandre,
 T'aient de leur erreur
 Enseigné la folie :
 Es-tu point leur disciple ?

AGLANTE

Et Sylvandre et Tircis 375
 Sont remplis de raison ;
 Si parlant de l'amour
 Ils enseignent, Hylas,
 Qu'amour et la constance
 Doivent être en l'amant 380
 Inséparablement.

Mais, ô berger ! J'ai bien eu ces leçons
D'un maître plus savant
Que Tircis ni Sylvandre.

HYLAS

Malaisément croirai-je 385
Qu'on puisse voir le long de ce rivage
Deux bergers, mais plutôt
Deux rêveurs plus semblables,
Et si tu continues,
Aglante mon ami, 390
Je te vois le troisième,
Et peut-être des trois,
Tant tu commences bien,
Te mettra-t-on bientôt
Par honneur le premier. 395

AGLANTE

Je reçois, ô berger !
Avec contentement
Le lieu que tu me donnes,
Si ce n'est qu'accepter
Ce rang trop honorable 400
Soit une outrecuidance :
Mais toutes fois ce ne sont pas, crois moi,
Ces bergers que tu dis,
Qui m'ont rendu savant
En l'école d'amour : 405
J'ai bien eu d'autres maîtres,
Et qui m'ont fait payer
Avec un plus cher gage
Un tel apprentissage.
Amour dedans le coeur 410

M'a ces leçons écrites,
 Mais non pas, ô berger !
 Comme aux autres amants
 D'une plume ordinaire ;
 Il a fait l'écriture 415
 Qu'au coeur il m'a gravée
 Du plus beau trait qui fut dedans sa trousse,
 Et de cette écriture
 J'ai les leçons apprises
 Que je vais t'enseignant. 420

HYLAS

Que ce soit le plus beau
 De tous les traits d'amour,
 Qui dans ton coeur a mis
 Les leçons que tu dis :
 Ajoute au moins que c'est, 425
 Ainsi que tu le penses,
 Et lors pour te complaire
 Je le croirai, peut-être :
 Car depuis que l'on aime
 L'on a ce privilège 430
 De jurer sans parjure
 Contre la vérité,
 Soutenant la beauté
 De celle qu'on adore.

AGLANTE

Berger je ne crois pas, 435
 Pour grande que puisse être
 L'erreur qui te séduit,
 Quand tu sauras celle qui m'a blessé,
 Que vaincu tu ne dis,

Toute beauté suprême
Cède à celle qu'il aime.

440

HYLAS

Ce blasphème est trop grand.

AGLANTE

Jamais la vérité
Blasphème ne se rend.

HYLAS

Souvent l'opinion
En prend bien le visage.

445

AGLANTE

Celui qui s'y déçoit
Ne doit pas être sage.

HYLAS

Pour soi-même chacun
Est juge intéressé.

450

AGLANTE

Le jugement de tous
Doit être confessé.

HYLAS

De tous, tu te déçois,
Car le mien n'en est pas.

AGLANTE

Le tien même en serait
Si tu n'étais Hylas.

455

HYLAS

Ô le plaisant discours,
Si je n'étais Hylas,
Le jugement d'Hylas
Serait contraire au jugement d'Hylas.
Quel voudrais-tu que je fusse, berger,
Si je n'étais moi-même ?

460

AGLANTE

Constant.

HYLAS

Constant ?
Eh, ne le suis-je pas ?
Puisqu'en effet si j'aime
Je n'aime rien que la seule beauté,
Et partout où je voyais
Cette beauté suprême,
Aglante par ma foi
Je le confesse, incontinent je l'aime.

465

470

AGLANTE

S'il était vrai comme tu dis, Hylas,
Tu n'aimerais pas Stelle,
Mais celle que j'adore,
Comme la beauté seule

475

Qu'on peut dire beauté.

HYLAS

Aglante mon ami,
Ta passion trop forte
Te trompe de la sorte ;
Une amour violente 480
C'est un verre qui rend
Tout ce qu'on voit par lui
Beaucoup plus grand qu'il n'est pas en effet.
Cette beauté dont amour t'a blessé
Semble d'être plus grande 485
À tes yeux abusés,
Que toutes les beautés
Que la nature a faites,
Et moi de mon côté
Je te jure au contraire 490
Que rien n'est de plus beau
Que les beaux yeux de Stelle.
Comme accorderons-nous
Un si grand différent ?
Un seul moyen ce me semble nous reste, 495
C'est que d'Aglante Hylas prenne le coeur,
Et tout soudain ses yeux intéressés
Rapporteront avec même avantage,
Au jugement d'Hylas,
La beauté que tu dis. 500
Et celui-ci n'est pas
Du puissant dieu d'amour
L'un des moindres miracles,
Nous faisant voir, ainsi comme il lui plaît,
Différemment à tous un même objet. 505

AGLANTE

Je le sais bien, Hylas,
 Qu'amour comme il lui plaît
 Nous fait voir ce qu'il veut :
 Mais je sais beaucoup mieux
 Qu'amour ni tous les dieux 510
 Ne sauraient jamais faire
 Qu'une beauté parfaite,
 Tant qu'elle sera telle,
 Ne soit vraiment beauté,
 Et celle que j'adore 515
 Ayant atteint à la perfection,
 Doit quoiqu'on puisse dire
 Être telle estimée
 Par tous les yeux dont elle sera vue,
 Si toutefois leur raison n'est perdue. 520
 Mais que sert-il d'en aller disputant ?
 Je suis certain qu'aussitôt que son nom
 Frappera tes oreilles,
 Tu diras avec moi,
 Je lui donne le prix 525
 De toutes les plus belles.

HYLAS

J'attends d'ouïr ce nom
 Avec impatience,
 Pour te dire soudain
 Ce que d'elle je pense. 530

AGLANTE

C'est, ô berger ! La belle, et plus que belle :
 La belle. Mais voici

Et Ménandre et Lericé,
Retirons nous un peu,
Et puis nous reviendrons :
Je ne veux pas que ce vieillard me voit.

535

SCÈNE II

Ménandre, Lericé.

MÉNANDRE

C'est un grand cas que je ne puis trouver,
En quelque lieu que j'aïlle,
Cette imprudente fille :
Si faut-il que le soir,
Quoiqu'elle sache faire,
Elle vienne au logis :
Qu'en pensez vous Lericé ?

540

LERICE

Je ne croirai jamais
Que Sylvanire fuit
De parler à son père ;
Elle est trop bien apprise,
Et soyez sûr, Ménandre,
Que quoiqu'elle soit jeune
Je ne connais bergère de son âge,
Qui puisse être plus sage.

545

550

MÉNANDRE

Vous l'aimez trop Lericé, croyez moi.

LERICE

Je l'aime, il est certain,
Mais c'est comme je dois.

MÉNANDRE

Vous l'aimez comme mère.

555

LERICE

Et ne l'aimez vous pas,
Ménandre, comme père ?

MÉNANDRE

Comme père il est vrai ;
Mais non pas tendre père.

LERICE

Moi je lui suis trop douce,
Vous un peu trop sévère.

560

MÉNANDRE

Croyez moi la jeunesse
Se perd par l'indulgence.

LERICE

Sylvanire a déjà
Beaucoup de connaissance.

565

MÉNANDRE

Elle en pense avoir trop,
C'est une suffisante.

LERICE

L'avez vous reconnue
Pour désobéissante ?

MÉNANDRE

Quand elle voit Théante,
Quelle mine fait-elle ?

570

LERICE

Elle est toujours fort belle.

MÉNANDRE

Il faut dire à vos yeux ;
Mais lorsque je lui dis :
« Sylvanire je veux
Que Théante t'épouse. »
Qu'est-ce qu'elle répond ?

575

LERICE

Il ne faut pas le trouver tant étrange,
C'est une jeune fille,
Qui ne sait point encore
Que c'est de mariage.
À ces petits enfants
Qui sortent du berceau
On leur fait peur du loup :

580

À ceux qui sont plus grands, 585
 Des fantômes qu'on voit
 En divers lieux paraître :
 Mais à celles qui sont
 D'âge de marier,
 Que pensez-vous, Ménandre, qu'on leur dit, 590
 Des extrêmes contraintes,
 Des ennuis, des travaux,
 Et des inquiétudes,
 Qui sont inséparables
 De tous les mariages ? 595
 Le moins que l'on leur dit,
 C'est qu'il ne leur faut plus
 Avoir de volonté,
 Qu'il se faut résigner
 À celle d'un mari, 600
 Qui peut-être sera
 D'humeur insupportable :
 Et trouvez-vous étrange,
 Que Sylvanire ait peur de ce Théante ?
 Qu'elle n'a jamais vu, 605
 Sinon comme l'on voit
 Un autre homme étranger ?
 Je ne sais quant à moi,
 Quoique vous soyez homme,
 Si vous eussiez voulu, 610
 Sans me connaître, autrefois m'épouser.
 Mais je ne doute point
 Que lui laissant du temps à se résoudre,
 Elle ne fasse enfin
 Tout ce qu'il vous plaira. 615

MÉNANDRE

Ainsi je le veux croire,
Et s'il advient qu'elle fasse autrement,
Je saurai bien la rendre obéissante ;
Car je suis résolu
Qu'elle l'épouse : et peut-elle avoir mieux ? 620
Mais allons la chercher,
Peut-être enfin la rencontrerons-nous.

SCÈNE III

Aglante, Hylas.

AGLANTE

Ô dieux ! Qu'ai-je entendu,
Hylas je suis perdu ;
Car c'est de Sylvanire 625
Que je brûle d'amour :
Sylvanire l'honneur
Des rives de Lignon,
La plus belle bergère
Qui jamais ait conduit 630
Les troupeaux en forêts :
Forêts heureux, certes l'on te peut dire,
Mais seulement pour avoir Sylvanire.

HYLAS

Je la connais, Aglante,
Cette belle bergère, 635
Fille de ce Ménandre
Qui ne fait que partir,

De qui les gras troupeaux,
 Et les beaux pâturages,
 Ne sont point égalés 640
 D'autres de la contrée.
 Bien souvent je l'ai vue
 Conduire ses brebis
 Ensemble avec les autres :
 Mais certes je te plains, 645
 Car d'autant qu'elle est belle
 C'est la plus orgueilleuse
 De toute la contrée :
 Il ne s'en peut trouver
 Une autre qui l'égale. 650

AGLANTE

Non pas en sa beauté.

HYLAS

Je dis en cruauté ;
 Car regarde, berger,
 Combien déjà de bergers l'ont aimée,
 Et nomme m'en un seul 655
 Qui se puisse vanter
 D'en avoir eu tant soit peu de faveur.
 Il est vrai, je confesse
 Que Sylvanire est belle,
 Mais non pas plus que Stelle ; 660
 Et tu m'avoueras,
 Si tu veux dire vrai,
 Que Stelle est moins cruelle,
 Et par ainsi que Sylvanire cède
 À la beauté dont mon amour procède. 665

AGLANTE

Il ne faut pas conclure de la sorte,
Quoiqu'elle soit cruelle
La belle que j'adore ;
Mais il faut dire avec la raison,
Stelle a moins de beauté,
Et Sylvanire a plus de cruauté,

670

HYLAS

Soit que ta Sylvanire
Puisse avoir quelques traits
Plus beaux que non pas Stelle,
Elle est plus jeune aussi :
Mais pour moi j'aime mieux
Qu'elle ait moins beaux les yeux,
Pourvu qu'elle ait le coeur
Plus rempli de douceur.
Mais cher ami dis-moi,
Puisqu'elle est si cruelle
Comment ton coeur s'en laissa-t-il surprendre ?

675

680

AGLANTE

Que puis-je dire à ce que tu demandes,
Il eût été beaucoup plus malaisé,
Voyant tant de beautés,
De n'en être surpris.

685

HYLAS

Je demande comment
Cet amour prit naissance ?

AGLANTE

Hylas ce fut d'enfance :
 À peine avais-je atteint deux fois sept ans, 690
 Et Sylvanire à peine six fois deux,
 Lorsque l'amour, mais un amour enfant,
 Nous retenait presque toujours ensemble :
 Si nous sortions aux champs,
 Nous y sortions tous deux : 695
 Si nous y demeurions,
 C'était l'un près de l'autre :
 Si nous en revenions,
 C'était de compagnie.
 Mille petits plaisirs 700
 Que prennent les enfants
 N'étaient plaisirs pour nous,
 Si nous n'étions ensemble,
 Si quelquefois nous étions séparés,
 Et c'était peu souvent, 705
 Nous n'avions nul repos
 Que nous ne revinssions
 Nous trouver promptement :
 Et quand nous-nous trouvions,
 Te pourrais-je redire, 710
 Ô cher ami ! Notre contentement ?
 Tous ceux qui nous voyaient,
 Jugeaient dès ce temps-la,
 Que cette affection
 Que ces tendres années 715
 Produisaient entre nous,
 Serait un jour le plus parfait miroir
 Du plus parfait amour.
 Ah ! Qu'ils dirent bien vrai :
 Mais, ô berger ! Seulement pour Aglante ; 720

Car il est tout certain
 Que sous le ciel amour ne vit jamais
 Une amour plus parfaite
 Que celle dont Aglante
 Adore Sylvanire. 725
 Mais que leur prophétie,
 Ô grands dieux ! Fut bien fausse
 Pour cette belle fille ;
 Car dès le jour que je lui dis : « Bergère
 Aglante vous adore. » 730
 Écoute bien Hylas,
 Jusqu'au moment que je parle avec toi,
 Jamais Aglante, avec tous ses services,
 N'a remarqué qu'un seul trait de pitié
 Ait pu toucher le coeur de cette belle. 735

HYLAS

Et toutefois tu l'aimes,
 Toutefois tu la sers ;
 Toutefois Sylvanire
 Est l'idole où ton coeur
 Adresse tous ses vœux. 740
 Ô misérable Aglante !
 As-tu point de pitié
 De ta condition ?
 Te laisser dévorer
 À ce tigre inhumain, 745
 Qui ne se pâit que des pleurs et du sang
 De celui qui l'adore ;
 Qu'appelles-tu cela
 Qu'une pure folie ?
 Or loue Aglante, or louée maintenant 750
 Cette sainte constance,

Dresse lui des autels,
Charge les de tes vœux,
Et saoule si tu peux
De larmes et de sang 755
Ce farouche animal,
Qu'on nomme Sylvanire ;
Et puis sache moi dire,
Quel bien tu recevras,
Et quel contentement 760
De ta sotte constance.

AGLANTE

Amour dedans ma perte
A mis ma récompense.

SCÈNE IV

Aglante Hylas Sylvanire

AGLANTE

Mais la voici, la belle Sylvanire,
Regarde Hylas, si les yeux l'ayant vue 765
Le cœur a le pouvoir
De ne la point aimer.

HYLAS

Elle est belle, il est vrai,
Mais telle est mon humeur,
Qu'enfin si l'on ne m'aime 770
Je ne saurais aimer.

AGLANTE

Ah ! Ce n'est rien que de voir sa beauté,
Il faut l'ouïr parler,
Son oeil appelle, et son esprit arrête
De liens si serrés,
Et d'étreinte si belle,
Que la prison n'en peut qu'être éternelle.
Approchons-nous, Hylas,
Si tu n'en crains toutefois le trépas.

775

HYLAS

Mes remèdes sont bons,
Je n'ai pas peur pour ce coup d'en mourir :
Si mes yeux font le mal,
Mes yeux me font guérir.

780

SYLVANIRE

Bergers, pourriez-vous point
Me donner des nouvelles
De mes chères compagnes ?
Tout aujourd'hui je cours par ces bocages
Sans les pouvoir trouver,
Et toutefois, à ce qu'elles m'ont dit,
Elles devaient m'attendre
Au carrefour qu'on nomme de Mercure,
Et de là nous devions
Aller toutes ensemble
Faire mourir un cerf.

785

790

AGLANTE

Nous ne vous dirons point

795

De plus fraîches nouvelles
De vos chères compagnes,
Ô belle Sylvanire !
Que celles que vous dites ;
Car nos yeux ne s'amuse-
nt À voir d'autres beautés
Ne pouvant voir les vôtres.

800

HYLAS

Parle des tiens Aglante.

AGLANTE

Et toutefois nous trouvons bien étrange
Que vous que chacun cherche
Alliez cherchant quelque autre ;
Mais peut-être le ciel
De la sorte l'ordonne,
Pour vous faire sentir
Le mal que tous les cœurs
Ont pour vous d'ordinaire.

805

810

SYLVANIRE

Les cœurs n'ont rien à faire
Avec Sylvanire.

AGLANTE

Le mien sait bien qu'en dire.

SYLVANIRE

Ou Sylvanire au moins n'a rien à faire
Avec les cœurs.

815

AGLANTE

Ah ! C'est trop de rigueur :
La mère est bien cruelle
Qui ne veut reconnaître
L'enfant qu'elle a fait naître.

820

SYLVANIRE

Toujours, berger, une même chanson :
Ne te suffit-il pas
Que cent fois de ta bouche
J'ai ouï ces propos ?
Tu t'en devrais lasser :
Laisse moi quelquefois
Je te supplie en paix.

825

AGLANTE

C'est à vous Sylvanire,
Non pas à moi, d'établir cette paix.
Si la vôtre de moi
Dépendait, ô bergère !
Combien serait heureux
Mon coeur qui ne l'est pas.

830

SYLVANIRE

J'aimerais mieux être toujours en guerre,
Que si ma paix d'un homme dépendait.

835

AGLANTE

Mais je ne suis pas homme.

SYLVANIRE

Et qu'es-tu donc pasteur ?

AGLANTE

Je ne suis rien que votre serviteur.

SYLVANIRE

Mon serviteur, berger,
Et n'es-tu pas Aglante ?
Aglante est-il pas homme ?

840

AGLANTE

Aglante homme eut été
S'il n'eût vu la beauté
De cette Sylvanire.

SYLVANIRE

Et comment la beauté
Saurait-elle empêcher
Qu'un homme ne soit homme ?
Ô la belle pensée !

845

AGLANTE

J'étais encore enfant
Alors que je la vis,
Cette beauté suprême :
Beauté qu'on ne peut voir
Qu'aussitôt on ne l'aime :
J'en fis la preuve alors,
Car la voir et l'aimer

850

855

Fut un même moment :
Mais d'autant qu'on ne peut
L'aimer qu'infiniment,
Infiniment aussitôt je l'aimai,
Et l'ai toujours aimée,
Et jusques au tombeau,
Et dans le tombeau même
Encor je l'aimerai
D'une amour infinie.

860

SYLVANIRE

Quand il serait ainsi,
Ce que je ne crois pas,
Je ne vois pas pourtant
Que tu ne sois Aglante ;
Qu'Aglante ne soit homme.

865

AGLANTE

J'étais encor enfant
Quand cet heurt m'arriva,
Et de voir et d'aimer
La belle Sylvanire.

870

HYLAS

Cette histoire te plaît,
Tu la redis souvent.

875

AGLANTE

J'abrègerai. Lorsque l'âge devait
D'Aglante faire un homme,
Amour plus fin, ô belle Sylvanire,

Amour pour vous en fit un serviteur.

SYLVANIRE

Mais plutôt un menteur, 880
Un menteur qu'il ne faut
Écouter ni ne croire,
Si l'on veut pour le moins
N'en être point trompée.
Mais cependant qu'en ce lieu je m'arrête 885
Mes compagnes iront,
Et forceront la bête.

AGLANTE

Ah ! Qu'allez vous cherchant
À travers ces forêts ?
Quelle plus belle chasse 890
Que celle de nos coeurs ?
Mais Dieu, votre oeil méprise,
Je le vois bien, la chasse qu'il a prise.

SCÈNE V

Aglante Hylas

AGLANTE

Elle s'en va, la cruelle qu'elle est,
Sans souci de mes peines : 895
Amour jusques à quand
Ordonnes tu que dure
Cette extrême rigueur ?

HYLAS

Je te proteste Aglante,
Que de tous les ennuis, 900
Et de toutes les peines
Des bergers de Lignon,
Un seul Sylvandre en doit être taxé.

AGLANTE

Sylvandre ce berger,
Si rempli de vertu ? 905

HYLAS

C'est ce même Sylvandre ;
Car ce berger subtil en ses discours,
Pour obliger Diane
Qu'il aime et qu'il adore,
La va flattant, du côté qu'il connaît 910
Qu'elle est la plus sensible.
Or tient ceci de moi ;
Toute femme est altière :
Mais plus la femme est belle,
Plus glorieuse elle est ; 915
Car la présomption
Va suivant la beauté
Comme l'ombre le corps.
Sylvandre donc pour seconder l'humeur
De la belle Diane, 920
Va publiant partout
Qu'il les faut adorer,
Ces belles que l'on aime,
Et que comme on ne doit,
Pour quoi qui nous arrive, 925

N'adorer pas ce qu'on doit adorer,
 De même il ne faut croire
 Que quelque cruauté,
 Que quelque ingratitude
 De celle qu'on adore, 930
 Puisse nous exempter
 De honte ni de blâme,
 Si nous cherchons ailleurs
 Une beauté, qui nous soit moins cruelle,
 Faisant ainsi d'un homme un dur rocher, 935
 Qui pour fuir l'outrage
 Des vents, et de l'orage,
 Ne peut changer de lieu.

AGLANTE

N'en crois-tu pas de même ?

HYLAS

Folie trop extrême ; 940
 Car ces bergères pensent
 Qu'attachés de la sorte
 Nous n'oserions d'un pas nous éloigner,
 Pour quelque cruauté
 Que nous trouvions en elles, 945
 Sachant bien que la honte
 Est un lien trop fort
 En des cœurs généreux,
 Pour être détaché ;
 Et de là se produit 950
 La sotte nonchalance,
 Que nous voyons quand nous aimons ces belles,
 Étant trop assurées
 De notre patience,

Leur semblant qu'aussitôt 955
 Que l'on se dit amant,
 On perd tout sentiment,
 Et qu'on est obligé
 De souffrir, d'endurer,
 Sans oser murmurer, 960
 Voire comme en effet
 Si les lois de Sylvandre
 Avaient bien le pouvoir
 D'insensibles nous rendre.

AGLANTE

Insensibles, non pas, 965
 Mais fermes et constants.

HYLAS

Ou plutôt malcontents,
 Aglante est-il pas vrai
 Que si pleins de courage
 Nous nous fâchions un jour 970
 De ce honteux servage,
 Nous les verrions, ces belles,
 Nous combler à l'envi
 De cent et cent faveurs,
 Inventant tous les jours 975
 Des caresses nouvelles
 Pour nous pouvoir retenir auprès d'elles ?
 Prends donc courage, Aglante,
 Romps-moi tous ces liens,
 Liens honteux qui te serrent les mains, 980
 Ou bien le coeur plutôt
 Dessous la tyrannie
 D'une ingrate bergère,

Et crois moi cette fois,
 J'ai plus d'expérience, 985
 Ami, que tu n'as pas ;
 L'âge que j'ai me permet de le dire,
 Laisse là cette belle,
 Laisse cette cruelle
 Avec sa cruauté, 990
 Et va chercher ailleurs
 Quelqu'autre, qui te soit
 Maîtresse, mais amante,
 Et non pas un rocher,
 Qui croit que sa beauté 995
 Se rendrait beaucoup moindre,
 Si de sa cruauté
 Elle se démentait,
 Et tu verras que par ce changement
 Tu t'acquerras le bien que tu mérites. 1000

AGLANTE

Ah ! Berger que dis-tu ?

HYLAS

Je dis la vérité.
 Il en manque peut être
 Des femmes par le monde,
 Pour une que j'en perds 1005
 Deux soudain j'en recouvre :
 Il en est plus épais
 Que de mouches fâcheuses
 Au plus chaud de l'automne :
 Voire, c'est bien marchandise si rare, 1010
 Et crois moi pour ce coup,
 Il est ainsi des maîtresses nouvelles,

Que des valets nouveaux.

AGLANTE

Belle comparaison !

HYLAS

Elle n'est pas pour le moins sans raison,	1015
Car ces nouveaux venus,	
Je parle des valets,	
Sont toujours si soigneux	
Les premiers jours de bien servir leurs maîtres,	
Que le plus paresseux	1020
Surpasse en ce temps-la	
Tous ceux d'une maison.	
Tout ainsi font ces belles,	
Les premiers jours que nous les enrôlons	
Dans le nombre de celles	1025
Que nous voulons aimer,	
Ce ne sont que douceurs,	
Qu'oeillades, que faveurs,	
Que toute courtoisie ;	
Nous sommes écoutés,	1030
Nous sommes préférés ;	
Mais sais-tu bien, Aglante,	
Quelle en est la raison ?	
C'est pour nous attraper,	
C'est pour nous attacher	1035
Avec des liens	
Plus forts et plus serrés ;	
C'est pour faire allumer	
Plus ardemment les flammes,	
Qui déjà sont éprises	1040
Dans nos coeurs innocents :	

Car aussitôt, hélas !
 Aussitôt qu'elles pensent
 De nous avoir bien pris,
 Et que cette constance, 1045
 Que va prêchant Sylvandre,
 Ne permet plus sans blâme et déshonneur
 Qu'on les puisse quitter,
 Adieu faveurs, adieu trompeurs appas,
 La cruauté commence de paraître, 1050
 Nous voilà mis dedans le rang des autres,
 Nous ne sommes plus rien,
 Et faut qu'à notre tour
 Nous souffrions pour quelque autre
 Ce que déjà l'on a souffert pour nous. 1055

AGLANTE

Cesse Hylas mon ami,
 Tu sèmes sur l'arène,
 Tu parles aux rochers,
 Personne ne t'écoute,
 Vaines sont tes paroles, 1060
 Rien ne peut divertir
 Mon coeur de la servir,
 Cette belle cruelle.
 Lorsque je cesserai
 D'adorer sa beauté, 1065
 Je veux cesser de vivre,
 Et qu'elle aille augmentant,
 Autant en ses rigueurs
 Sur toutes les cruelles,
 Que sa beauté surpasse les plus belles : 1070
 Toujours, toujours, Aglante, l'on verra
 Adorer Sylvanire :

Et vois-tu bien, Hylas,
Si je suis éloigné
De ton avis, j'aimerais beaucoup mieux
Être privé des yeux,
Que de les employer
À voir avec amour
Quelque beauté nouvelle.

1075

HYLAS

Et telle est ton humeur.

1080

AGLANTE

Je te l'ai dite, Hylas.

HYLAS

Fais donc, si tu m'en crois,
De bonne heure, berger,
Bonne provision
De longue patience
Et de bonnes lunettes ;
Je dis de patience,
Afin de supporter,
Sans plaindre ou murmurer,
Tous les tourments si longs et si fâcheux
Qui te sont préparés.

1085

1090

AGLANTE

Et pourquoi des lunettes ?

HYLAS

Afin que s'il advient

Qu'après un long service,
Ce que je ne crois pas, 1095
Elle et toi parvenus
Aux vieux ans de Nestor
Par le cours d'un long âge,
Tu la puisses gagner,
Cette vieille cruelle, 1100
Ces lunettes au moins
Te puissent faire voir
De ces rances beautés
Les dépouilles ridées,
Car autrement tes yeux, 1105
En un âge si vieux,
Pourront malaisément
Te faire voir cette blanche toison,
De qui ta foi t'aura fait le Jason.

AGLANTE

Ah ! Berger tu te ris 1110
Du malheur où je suis,
Au lieu de plaindre en ami ma fortune.

HYLAS

Celui n'est pas à plaindre
Qui chérit son malheur.

AGLANTE

L'ami de son ami 1115
Sent au moins la douleur.

HYLAS

À quoi te peut servir
Que ton mal je ressente ?

AGLANTE

La bonne volonté
Pour le moins nous contente.

1120

HYLAS

Mais s'il ne te plaît pas
De sortir de ta peine,
La mienne y serait vaine :
À quoi sert au malade
Du médecin l'extrême vigilance,
S'il ne veut pas suivre son ordonnance ?
Et pour te faire voir
Que je ne suis menteur,
Or sus dis moi, veux tu trouver remède
À ton malheur extrême ?

1125

1130

AGLANTE

N'en doute pas.

HYLAS

N'aime qu'autant qu'on t'aime.

AGLANTE

Mais je ne puis.

HYLAS

Si tu veux tu le peux.

AGLANTE

Mais je ne veux.

1135

HYLAS

Va t'en donc dans Lignon.

AGLANTE

Que veux tu que j'y fasse.

HYLAS

Vas y noyer et ta vie et tes feux :

Ainsi fit Céladon

Étant atteint d'un mal semblable au tien,

1140

Céladon le berger,

Qui ne voulant changer, dans les eaux de Lignon

Chercha remède à son mal, ce dit-on.

AGLANTE

Tu te déçois, Hylas,

Lignon malaisément

1145

Peut éteindre d'amour

L'extrême embrasement,

Puisque tout l'océan

Des flammes de Neptune,

Jamais, jamais, ne peut en éteindre une.

1150

HYLAS

En quoi pourrais-je donc,
Aglante mon ami,
Te rendre du service,
Si mes conseils ne te semblent pas bons ?

AGLANTE

Tu peux, si tu le veux, 1155
Parler à cette belle ;
Je sais qu'elle te croit,
Et que le parentage
De Ménandre, et de Stelle,
Te donne du crédit 1160
Envers Ménandre, et Sylvanire encore,
Et parlant à Ménandre
Fais lui honte, berger,
De la sacrifier,
La belle Sylvanire, 1165
À ce veau d'or qui s'appelle Théante,
C'est ainsi que se nomme
Le bienheureux berger,
À qui l'on veut donner
Cette belle bergère. 1170
Qu'il ne manque pas d'hommes
Pour donner à sa fille,
Qui pourraient bien avoir
Peut-être moins de bien
Que Théante n'a pas, 1175
Mais qui d'autre côté
Seraient plus convenables
À l'âge de sa fille,
Et peut-être à l'humeur

Encor plus agréables : 1180
 Dis lui que les richesses
 Sont tellement aveugles,
 Qu'aveugles elles rendent
 Tous ceux qui les regardent :
 Dis lui que la fortune 1185
 Peut en un jour ôter quand elle veut
 Les sceptres, les couronnes,
 Les trésors les plus grands,
 Et que jamais les sages,
 D'eux ni de leurs enfants, 1190
 Ne doivent assurer,
 Sur de tels fondements,
 Tous les contentements.
 Et puis parlant à elle,
 Ne peux-tu pas, berger, 1195
 Lui dire que ses yeux
 Brûlent de leurs beautés
 Les hommes et les dieux,
 Et que tous ceux qui voient Sylvanire,
 Ou meurent du plaisir, 1200
 Ou meurent du martyre.
 Lui dire que je l'aime,
 Ou plutôt je l'adore,
 Et qu'elle ne doit pas
 Avec tant de douceur 1205
 Nous promettre la vie,
 Et donner le trépas.
 Et bref, lui remontrer
 Si de quelque pitié
 Le secours je ne sens, 1210
 Que ma mort elle attende ;
 Mais avec ma mort
 Qu'elle attende de même

D'un juste amour la certaine vengeance :
 Car les dieux ne sont pas, 1215
 Ni fauteurs ni complices
 De telles injustices.
 Là tu peux ajouter
 Tant et tant de raisons,
 Pour lui montrer qu'elle doit amollir 1220
 Ce coeur, mais ce rocher
 Que pour coeur elle porte,
 Que peut-être à la fin
 Tu la pourras changer,
 Et la changeant, Hylas, 1225
 Éloigner mon trépas,
 Me prolonger la vie,
 Qu'Hylas je ne désire
 Que pour servir plus longtemps Sylvanire.
 Hylas mon cher ami 1230
 Je te prie et supplie,
 Je t'adjure et conjure,
 Et par notre amitié,
 Et par celle de Stelle,
 Voire encor si tu veux 1235
 Par toutes les plus belles
 Que tu servis jamais,
 Ou que tu serviras,
 De m'assister en ce que tu pourras.

HYLAS

Tends moi la main, Aglante, 1240
 Et reçois le serment
 Que ton ami te fait :
 Je te jure, berger,
 Par le gui de l'an neuf,

Et par la serpe d'or, 1245
 Dont ce présent des cieux
 Détaché de son tronc
 Tombe dedans le linge
 Soutenu par les mains
 De nos sacrés druides, 1250
 Que tu ressentiras
 Combien Hylas, et te chérit et t'aime,
 Et combien de crédit
 Il peut avoir envers ta Sylvanire :
 Espère, car enfin 1255
 Par raison il faut croire
 Qu'elle se changera.
 On dit que l'inconstance
 Aux coeurs des femmes tient
 Le propre lieu de l'âme, 1260
 Et Sylvanire est femme.

AGLANTE

Que veux-tu que j'espère,
 L'espoir et la raison
 Doivent avoir quelque correspondance.
 Mais quand je me regarde 1265
 Et cette belle aussi,
 Je me vois, ô berger,
 Pauvre en mérite, et très riche en amour,
 Et ma belle au contraire
 Pauvre en amour, et très riche en mérite. 1270

HYLAS

Espère, Aglante, espère,
 Et te souviens ami,
 Que la femme et la mort

Ont quelque ressemblance,
On les a bien souvent
Lorsque moins on le pense.

1275

AGLANTE

Soit ainsi que tu dis ;
Veuille amour me donner
Bientôt ou l'une ou l'autre.

SCÈNE VI

HYLAS

Or va pauvre berger,
Va t'en et continue
Le chemin que tu tiens,
Et sois certain, que tu ne peux faillir
D'être bientôt exemple mémorable
Des maux que la constance
Peut produire en amour :
L'opiniâtreté en ce qui ne se doit
Est chose autant blâmable,
Que la persévérance
Au bien est estimable.
Nous avons vu deux puissants témoignages,
Depuis fort peu de temps,
Du mal que nous rapporte
La sotte loi que Sylvandre nous prêche :
Celadon le berger
De toute la contrée
Le plus aimable, et le plus estimé,
Après avoir longuement adoré
Une jeune bergère,

1280

1285

1290

1295

Une imprudente fille, 1300
 Ne voilà pas, quoique l'on nous déguise
 De sa cruelle fin,
 Ne voilà pas qu'un désespoir l'emporte
 Dans le profond des ondes de Lignon ?
 Mais le gentil Adraste 1305
 Pour l'amour de Doris,
 Qu'est-ce qu'enfin le pauvre est devenu ?
 Après l'avoir aimée
 Presque dans le berceau,
 Et qu'il voit Palémon 1310
 Le possesseur du bien qu'il désirait,
 Que fait cette constance ?
 Amour lui prend le coeur,
 Mais elle lui dérobe
 L'usage de raison. 1315
 Le voila fol, comme jà dès longtemps
 Il avait bien été :
 Car vraiment je les crois,
 Tous ces opiniâtres,
 Être aussi fols qu'Adraste : 1320
 Mais sa folie, alors autorisée
 Par l'exemple de tous,
 Hormis d'Hylas, de blâme l'exemptait.
 Or je vois que bientôt
 Aglante pour troisième, 1325
 De ces deux insensés
 Le nombre augmentera.
 Ne vaudrait-il pas mieux
 Changer et rechanger
 Mille fois tous les jours 1330
 D'amour et de maîtresse,
 Que de perdre un moment
 L'usage de raison

Pour aimer constamment ?	
Qu'elles viennent vers moi,	1335
Ces belles rigoureuses,	
Avec tous leurs dédains,	
Et toutes leur rigueurs,	
N'ayez peur que jamais	
Elles puissent réduire	1340
Mon courage à ce point,	
Qu'un désespoir soit mon dernier remède,	
Ou qu'un regret d'y voir un autre amant	
M'ôte l'entendement.	
Contre tous ces malheurs	1345
J'ai des armes si bonnes,	
Que leurs tranchants ne peuvent m'offenser.	
Sont elles dédaigneuses ?	
Je les dédaigne aussi.	
En aiment-elles d'autres ?	1350
J'en fais bien autant qu'elles.	
Me vont elles changeant ?	
Croyez que sur ce point,	
Si l'une d'entre toutes	
D'un seul moment a pu me devancer,	1355
Il faut que pour certain	
Elle s'y soit prise de bon matin.	
Mais la voici,	
La belle Sylvanire,	
Parlons lui pour Aglante.	1360

SCÈNE VII

Sylvanire Fossinde Hylas

SYLVANIRE

Ô dieux, qu'il me déplaît
Que ce matin j'ai été paresseuse
Plus que toutes les autres,
Ayant perdu le plaisir de ce cerf
Que vous avez forcé : 1365
Car dites-moi n'est-il pas vrai, Fossinde,
Qu'entre tous les plaisirs
Que nous pouvons avoir,
Rien ne peut égaler
Le doux contentement 1370
Que la chasse nous donne ?
Quel plus beau passe-temps
Saurait-on inventer
Pour s'éloigner du vice,
Que ce bel exercice ? 1375

FOSSINDE

Je le veux bien, puisque vous le voulez,
Je ne contredirai
Jamais à Sylvanire,
Encore que mon humeur
Serait, je le confesse, 1380
De passer une vie
Un peu plus reposée
Que celle de la chasse.

SYLVANIRE

Mais pouvions-nous
Avoir plus de plaisir, 1385
Que celui qu'avant-hier
Nous eûmes à la chasse,
Je jure quant à moi
Que je ne puis avec la pensée
M'en figurer quelque autre de plus grand. 1390

HYLAS

Maigres plaisirs, bergères,
Sont ceux que vous prenez,
Et vous laissez, croyez-moi, les plus grands :
Mais c'est ainsi qu'il en advient toujours,
Lorsque l'élection 1395
N'est point guidée avec l'expérience.

SYLVANIRE

Que voudrais-tu, berger,
En cet âge où nous sommes,
Après avoir conduit
Nos troupeaux au matin 1400
Paître sans nul danger,
Et le trèfle et le thym,
Que nous puissions mieux faire,
Que de passer le temps
Ainsi que nous faisons, 1405
À la pénible chasse ?
Pénible, mais plaisante,
Tantôt de mille oiseaux,
Par des filets cachés,
Faisant un doux butin, 1410

Tantôt par des gluaux,
 Ou par un fin ramage,
 En repeuplant nos cages ?
 Et quelquefois, berger,
 Allant au bois dès le plus grand matin, 1415
 Le dard au poing, ou bien l'arc et la flèche,
 La robe retroussée,
 Telles comme les nymphes
 Qui vont suivant Diane
 Poursuivre vivement 1420
 La bête mal menée
 Jusqu'aux derniers abois ?

HYLAS

Ce sont maigres plaisirs,
 Et m'en crois, Sylvanire,
 Que ceux que tu racontes, 1425
 Que s'ils te semblent tels,
 Ô folle, c'est d'autant
 Que tu n'as point goûté
 Ceux qui sont en effet
 Les vrais plaisirs du monde. 1430
 Les glands jadis avec l'eau toute pure
 D'une vive fontaine
 Dedans la main puisée,
 Furent de nos aïeuls
 La chère nourriture, 1435
 Et les chères délices :
 Mais depuis que le grain
 De Ceres retrouvé,
 Et de Bacchus la vigne cultivée
 Vint à leur connaissance, 1440
 Les glands et l'eau furent tous deux laissés

Pour pâture au bétail,
Comme chose trop vile ;
De même en feras-tu,
Et crois-le Sylvanire,
Lorsque l'expérience
T'aura des vrais plaisirs
Donné la connaissance.

1445

FOSSINDE

Quant à moi je le crois
Ainsi comme il le dit.

1450

HYLAS

Tu n'as que trop longtemps
Déjà dedans les bois
Cette chasse suivie,
Où le travail surmonte le plaisir ;
Il t'en faut maintenant
Un autre commencer,
Où le plaisir surmontera la peine.
À quoi dedans tes mains
Ces flèches et ces dards ?
Puisque dedans tes yeux
Tu portes plus de flèches et de traits,
Que toutes les bergères
Des rives de Lignon :
Ni que toutes les nymphes,
Qui vont suivant Diane dans ces bois,
N'en ont dans leur carquois.
Avec ces traits, ô belle Sylvanire,
Ces traits remplis d'amour,
Il faut que tu t'apprêtes
À faire tes conquêtes

1455

1460

1465

1470

Dedans les coeurs qui méritent tes coups,
Et non pas vainement,
Suivant dedans les bois
Une bête sauvage,
Passer ainsi ton âge.

1475

FOSSINDE

Ce berger a raison.

HYLAS

Dedans les bois que les bêtes demeurent
Avec les autres bêtes,
Et qu'ensemble elles fassent,
Ainsi qu'il leur plaira,
Ou la guerre ou la paix.
Mais nous que la raison
A séparés d'entre elles,
Vivons et nous plaisons
Parmi les animaux
Que la nature a voulu rendre égaux.
Quel commerce faut-il
Que nous ayons, bergère,
Avec des ours et des bêtes sauvages ?
Celui qui tout disposé,
S'il eut jugé qu'il le fallut ainsi,
Nous eut fait ou des ours,
Ou des bêtes sauvages,
Et au lieu de parler,
Avec les loups il nous eut fait hurler.

1480

1485

1490

1495

SYLVANIRE

Et la chasse et les bois

Sont mes chères délices,
Et quant à moi, quoique tu saches dire,
Je ne changerais point
La prise d'un chevreuil 1500
À toutes les conquêtes
Des coeurs que tu me dis.
Et qu'ai-je affaire, Hylas,
De ces coeurs, qui me sont
Plus cruels ennemis 1505
Que ne sont pas les bêtes plus farouches ?
Ne sais-je point que ce fier animal
Que l'on nomme un amant,
Est le plus dangereux
Qui nous puisse approcher. 1510
Mais dis-moi je te prie,
Qu'est-ce que veut de nous
L'amant qui nous recherche ?

HYLAS

L'honneur de vous servir

SYLVANIRE

Mais plutôt cet honneur 1515
Il nous voudrait ravir.
Crois-tu que je ne sache
Que de tant de soupirs,
Que de tant de services,
Et que de tant de vœux 1520
Le dessein principal
Ne soit pour notre mal ?
Les ours, il est certain,
Sont privés de raison,
Et quelquefois les loups 1525

Se repaissent de nous :
Mais les loups ni les ours,
Pour grand nombre qu'ils soient,
Ne sont si dangereux
Qu'un homme seul, qui sous titre d'amant
Nous hante finement.

1530

FOSSINDE

Tous ne sont pas ainsi,
L'homme à l'homme est un loup :
L'homme à l'homme est un dieu.

SYLVANIRE

Et c'est pourquoi nous fuyons par raison
Dedans les bois ces cruels ennemis,
Où nous trouvons, à la honte des hommes,
À notre honnêteté
Beaucoup plus de sûreté.

1535

HYLAS

S'il était vrai comme tu dis, bergère,
Que les amants fussent vos ennemis,
Hélas que d'ennemis
T'aurait acquis ta beauté, Sylvanire ;
Car je ne vois personne
Qui ne meure d'amour
En voyant tes beaux yeux.

1540

1545

SYLVANIRE

Qu'il soit, ou ne soit pas,
Cela m'importe peu,

Car j'aime beaucoup mieux
 Qu'ils meurent par mes yeux, 1550
 Que si mon coeur devenait si peu sage
 Qu'il crût à leur langage.

HYLAS

Ô farouche pensée
 D'un esprit insensible,
 Le ciel te punira, 1555
 Si bientôt, Sylvanire,
 Tu ne changes ce coeur
 Que tu retiens d'une ourse bocagère
 En celui de bergère.
 Orgueilleuse beauté 1560
 Pourquoi peux-tu penser
 Que le ciel t'ait donné
 Cette extrême beauté,
 Qui te rend tant aimable,
 Et tant aimée aussi ? 1565
 Quoi ? Pour faire mourir,
 Par des rigueurs extrêmes,
 Tous ceux qui te verront,
 Le ciel eût bien été
 Injuste autant que toi, 1570
 De te pourvoir au dommage de tous
 D'une beauté si rare,
 Et tous les yeux qui te verront jamais
 Avec raison se plaindraient bien du ciel,
 Et du cruel destin. 1575
 Mais au rebours, bergère,
 Ce puissant dieu qui t'a faite si belle,
 Quand tu naquis prononça par tes yeux
 Cet oracle infaillible :

Cette beauté rendra	1580
Les hommes plus heureux	
Que ne sont pas les dieux,	
Et dès lors le génie	
Que le ciel a donné,	
Comme pour conducteur,	1585
Au beau berger Aglante,	
À t'aimer le poussa	
De telle passion,	
Que ta seule beauté	
Peut être égale à son affection.	1590

SYLVANIRE

Parles-tu pas d'Aglante ?
 Aglante le berger,
 Le seul fils de Cléandre ?

HYLAS

C'est de lui, Sylvanire.

SYLVANIRE

Ce n'est donc que de lui	1595
Dont tu me veux parler ;	
C'est assez, je t'entends,	
C'est le berger Aglante,	
C'est le fils de Cléandre :	
Mais ma chère Fossinde	1600
N'est-il pas gracieux	
De me parler d'Aglante ?	

HYLAS

Mais voyez cet orgueil,
Voyez la dédaigneuse,
On lui fait un grand tort
De lui parler d'Aglante. 1605

SYLVANIRE

Mais c'est donc d'Aglante
Le seul fils de Cléandre,
Duquel tu veux parler.
Ô je t'entends, ô je t'entends, Hylas, 1610
C'est le berger Aglante,
Le seul fils de Cléandre,
Aglante le berger.

HYLAS

Va cruelle beauté,
Va jeunesse peu sage, 1615
Trop orgueilleux esprit,
Va courage indompté,
Si le ciel ne punit
Si grande cruauté,
Il ne sera pas juste. 1620

SYLVANIRE

Parles-tu pas d'Aglante,
D'Aglante le berger,
Le seul fils de Cléandre ?
Qu'Hylas est en colère,
Il s'en va bien fâché. 1625

SCÈNE VIII

Fossinde Sylvanire

FOSSINDE

Vous plaît-il, Sylvanire,
Que le vrai je vous dise,
Je ne crois pas, que ce qu'Hylas vous dit
Soit tant hors de raison.

SYLVANIRE

Soit tant hors de raison,
Comment l'entendez-vous ?

1630

FOSSINDE

Ma soeur je l'entends bien :
Dites-moi je vous prie,
Quand nous aurions forcé
Tous les cerfs de ces bois,
Pour cela que serait-ce,
Et quel grand avantage
Nous en reviendrait-il ?
Seulement de la peine,
Et de la peine encore
Que je trouve bien vaine.
Aller parmi les bois
Se déchirer la chair
Avec les habits,
Laisser contre une ronce
La toison attachée
De nos cheveux, comme font nos brebis,
Se planter quelquefois

1635

1640

1645

Bien avant dans les pieds
 Une tranchante épine, 1650
 Suivre par les rochers,
 À travers les montagnes,
 Aux soleils plus ardents,
 Et courre tout un jour
 La bête qui s'enfuit, 1655
 De la chasse, ô ma soeur,
 N'est-ce pas tout le fruit ?
 J'aime bien mieux, pour moi je le confesse,
 Passer sans tant de peine
 Plus doucement la vie, 1660
 Entre les jeux mignards
 Des bergers et bergères,
 Les voir, ces beaux bergers,
 Courre, sauter, lutter,
 Et les voir, ces bergères, 1665
 Filer, danser, chanter,
 Les uns mourants d'amour
 Essayer de fléchir
 Avec milles prières
 Ces âmes trop altières ; 1670
 Les autres au rebours
 Ne se souciant guère
 D'eux ni de leurs prières :
 De petites rigueurs,
 Qui tiennent lieu quelquefois de faveur ; 1675
 Se montrer plus cruelles
 Qu'elles ne le sont pas,
 Mais non pas toutefois
 Autant qu'elles sont belles :
 Et lors entre eux par des douces disputes, 1680
 Par des petites guerres,
 Par des petites paix,

Rompre, nouer, et dénouer encore,
 Puis rattacher par des noeuds plus serrés
 Leurs amours innocentes. 1685
 Je me plais, il est vrai,
 À voir ce que je dis,
 Plus qu'aux durs exercices
 D'une pénible chasse,
 Où l'on n'entend sinon 1690
 Que des chiens clabauder
 Avec confusion,
 Où tout ce que l'on voit
 Sont des ronces sauvages,
 Ou des plaines brûlées, 1695
 Ou des âpres montagnes,
 Ou des rochers rompus en précipices
 Par où s'enfuit une bête suivie
 De plusieurs autres bêtes.
 Dites moi Sylvanire, 1700
 À nous voir courre ainsi,
 Qui ne nous jugerait
 Des bacchantes plutôt,
 Que non pas des bergères ?

SYLVANIRE

L'oisiveté c'est la mère du vice ; 1705
 C'est pourquoi l'exercice
 À celles de notre âge
 Apporte, croyez-moi,
 Un très grand avantage.
 Amour qui suit, et sans cesse poursuit 1710
 Une molle jeunesse,
 Aisément dans ces jeux
 Et dans ces passe-temps

En rencontre le temps,
Au lieu qu'il ne peut pas, 1715
Quoiqu'il soit fin, et quoiqu'il soit léger,
Nous atteindre si fort
Dans les durs exercices.
Et par ainsi, ce travail bien petit
Nous exempte des coups, 1720
Dont il blesse les coeurs
Qui sont oisifs avec tant de rigueurs.

SCÈNE IX

Adraste fol, Sylvanire, Fossinde.

ADRASTE

Amour, gente fillette,
Ne va pas au marché,
Il se tient mieux caché, 1725
La fine bête,
Bête, non, mais un dieu
Qui naît dans le moyeu
D'un oeuf d'autruche,
Doris le fait éclore avec ses beaux yeux, 1730
Et le malicieux
De la coque qui reste
Il en fait une cruche ;
Car il est bien subtil.
Dites-moi qu'en fait-il ? 1735
Il l'emplit de son fiel,
Et du miel d'une avette,
Le miel sur Palémon
Son mignon,
Le fiel sur Adraste il jette. 1740

SYLVANIRE

Fuyons ma soeur, c'est le bergerAdraste,
À qui l'amour a fait perdre le sens.

FOSSINDE

Plusieurs sont comme lui
Qui ne s'en vantent pas,
Et que l'on ne fuit pas : 1745
Mais n'ayez point de peur,
Il n'est pas malfaisant,
Je l'ai vu, Sylvanire,
L'un des gentils bergers
De toute la contrée, 1750
Et n'est-ce pas pitié
Que l'amour l'ait réduit
À ce point déplorable ?

SYLVANIRE

Je l'ai vu tel, ma soeur, que vous le dites,
Puis l'amour de Doris 1755
L'a mis en cet état :
Mais à quoi pense-t-il ?
Voyez un peu la mine qu'il nous fait :
Ô dieux qu'il est affreux !
Allons-nous en Fossinde, 1760
Vous verrez qu'à la fin
Il nous fera du mal.

FOSSINDE

Ne fuyez point, il vous courrait après,
Mais tenons bonne mine,

Quelque berger peut-être surviendra.

1765

SYLVANIRE

Dieux ! Qu'est ce que l'amour ?

ADRASTE

Ce que c'est que l'amour,
Je m'en vais le vous dire.
Amour, fillette, est le jeu coquimbert,
Qui gagne perd.

1770

Amour est au contraire
D'une châtaigne en gousse
Piquante par dehors,
Et par dedans fort douce.

Amour est la lanterne,
Mais lanterne allumée,
Au dedans est le feu,
Dehors quelque clarté,
Mais beaucoup de fumée.

1775

SYLVANIRE

Mon Dieu qu'il est plaisant.

1780

FOSSINDE

Je trouve qu'il dit bien :
Mais faisons le parler.
Berger qu'est-ce qu'amour ?

ADRASTE

Amour c'est un vieux singe
Qui fait à tous la moue,

1785

Et mord souvent celui qui trop s'y joue.

SYLVANIRE

Ah ! Sur ma foi ma soeur
À ce coup il dit vrai.

FOSSINDE

Or sus qu'est ce qu'amour ?

ADRASTE

Qu'est-ce qu'amour, c'est un gros escargot.

1790

FOSSINDE

Escargot, et pourquoi ?

ADRASTE

Ah c'est d'autant, que pour peu qu'il séjourne
Soudain il fait les cornes :
Mais croyez, belle fille,
Que de cet escargot
Vous êtes la coquille.

1795

FOSSINDE

N'est-il pas bien plaisant ?
Or sus qu'est-ce qu'amour ?

ADRASTE

Amour c'est la quenouille
Que plus l'on veut filer,

1800

Et que plus on embrouille.

FOSSINDE

Non, non, tu te déçois.

ADRASTE

C'est donc une marmite
Et du feu par dessous :
Le feu, filles, c'est vous,
Et nous les pois que le bouillon agite.

1805

SYLVANIRE

Mais n'en faut-il pas rire ?

FOSSINDE

Dis donc qu'est-ce qu'amour ?

ADRASTE

Amour c'est un pourceau,
L'ordure il aime fort,
Et ne vaut jamais rien
Sinon quand il est mort.

1810

SYLVANIRE

Je crois bien qu'il dit vrai.

ADRASTE

Et bref amour ressemble à la souris
Qu'un chat poursuit,

1815

Et qui s'enfuit
Deçà, delà ;
Enfin voila
Qu'elle rencontre un trou,
Monsieur le chat trompé 1820
En peut chercher une autre à son souper.
Adraste il est bien vrai,
Doris te fit ainsi,
Trop injuste Doris,
Trop ingrate Doris, 1825
Lorsque pour Palémon
Adraste elle laissa,
Adraste elle trompa,
Adraste elle trahit,
La perfide qu'elle est. 1830

FOSSINDE

Il entre en sa furie.

ADRASTE

Où s'en est-elle allée
Avec son Palémon ?
La trouverai-je point
Pour me venger quelquefois en ma vie ? 1835
Oui je l'étranglerai
Avec mes propres mains,
Et son petit mignon,
Son aimé Palémon :
Mais la voici. 1840

SYLVANIRE

Ma soeur je meurs de peur.

FOSSINDE

Non, non, ce n'est point elle.

SYLVANIRE

Vous vous riez Fossinde,
Je vous jure ma soeur
Que je tremble de crainte.

1845

ADRASTE

Ce n'est pas celle-ci ?

FOSSINDE

Non, non, ce ne l'est pas.

ADRASTE

Ne serait-ce point toi,
Qui pensant me tromper
As changé de visage ?

1850

(À Doris.)

FOSSINDE

Non, non, la veux-tu voir,
La voilà ta Doris,
La voilà qui s'en va
Avec son Palémon.
Bonjour belle Doris
Où courez vous si vite ?
Venez vers nous Doris.

1855

ADRASTE

Venez vers nous Doris,
Doris venez vers nous.

FOSSINDE

Ô comme elle s'enfuit !

1860

ADRASTE

Elle s'enfuit, je l'atteindrai bientôt

FOSSINDE

Je savais bien qu'avec cet artifice
Nous nous en déferions.

SYLVANIRE

Dieu soit loué Fossinde :
Mais avant qu'il revienne
Allons-nous en aussi :
Mais ô dieux il revient,
Fuyons, ma soeur, fuyons.

1865

LE CHOEUR

Ceux qui d'amour font la peinture,
Enfant ailé nous le feignant,
Sans savoir quelle est sa figure
Vont à l'aventure peignant.
Car il n'est mâle ni femelle,
Homme ni Dieu, jeune ni vieux,
Mais plusieurs choses pêle-mêle
Dont il nous abuse les yeux.

1870

1875

Des dieux il a bien la puissance,
Mais des mortels l'infirmité,
Des femmes il a l'inconstance,
Et des hommes la fermeté. 1880
Du jeune il a la hardiesse,
Du vieux déjà le sang glacé,
Du sage il retient la sagesse,
Et la fureur de l'insensé.
Lion de force et de courage, 1885
Brebis de faiblesse et de peur,
Ferme rocher, plume volage,
Autant trompé comme trompeur.
Et bref, amour c'est un mélange
De toutes choses en un point, 1890
Dont la nature est tant étrange,
Qu'enfin je ne la connais point.
Je sais toutefois qu'on appelle
Comme je dis ce grand démon,
Mais sa nature quelle est elle ? 1895
Pour moi je n'en sais que le nom.

ACTE II

SCÈNE I

SATYRE

Injuste amour, pourquoi si rarement
Unis tu les desseins
Des fidèles amants ?
Pourquoi perfide as-tu tant de plaisir 1900
De voir dedans deux coeurs
Un différent désir ?
Je brûle et meurs d'amour
Pour Fossinde la belle,
Fossinde aime Tirinte, 1905
Tirinte Sylvanire :
Et Sylvanire, ô dieux !
Ne daigne voir Tirinte,
Ni Tirinte Fossinde,
Ni Fossinde cruelle 1910
Me regarder, et si je meurs pour elle.
L'abeille aime les fleurs,
Mais le cruel amour
Se repaît de nos pleurs.
Il aime, le cruel, 1915
De voir languir, souffrir,
Puis à la fin mourir
Noyé dedans les larmes,

Sans que nulle douleur
Que l'amant puisse avoir 1920
L'émeuve à la pitié
Qu'il doit avoir de lui.
Vraiment tu montres bien
Que ta mère naquit
Dans les flots de la mer ; 1925
Et qu'on te doit nommer,
Au lieu d'amour amer :
Amer vraiment amour,
Puisqu'à ceux qui te suivent
Tu ne donnes jamais, 1930
Et telle est ta coutume,
Sinon de l'amertume.
Amers sont nos espoirs,
Amers sont nos désirs,
Et d'absinthes amers 1935
Sont mêlés nos plaisirs,
Si des plaisirs toutefois tu nous donnes.
Je sais bien que les dieux
Veulent que les mortels
Cueillent toujours la rose 1940
Au danger de l'épine,
Et que le miel si doux
Ne se prend dans la ruche
Sans courre le danger
Des piquantes abeilles. 1945
Mais ton rosier, amour,
Sans rose ne produit
Que des pointes tranchantes,
Et tes ruches sans miel
Que des mouches piquantes ; 1950
De sorte que la main
Qui veut cueillir tes fleurs,

Ou le miel que tu donnes,
 Ne rencontre jamais
 Que des égratignures, 1955
 Ou bien, hélas ! Des cuisantes piqûres.
 Tu sentis autrefois,
 À ce que l'on nous dit,
 Quelles sont de tes flèches
 Les blessures amères, 1960
 Quand pour une Psyché
 Dessus toi même il te plut d'essayer
 La force de tes coups ;
 Et cela toutefois
 Ne t'a rendu plus doux 1965
 Envers ceux que tu blesses.
 Mais je crois au contraire
 Que cet essai t'a rendu plus cruel,
 Comme si tu voulais
 Dessus autrui te venger de toi-même. 1970
 Et ne voyons-nous pas
 La même cruauté
 Dans le coeur de Fossinde ?
 Car autrement, ô Fossinde cruelle,
 Qui pour Tirinte as ressenti le mal 1975
 Que tu me fais souffrir,
 Comment ne changes-tu
 Cette extrême rigueur,
 Puisque tu sais quel tourment elle donne ?
 Ne vois-tu pas, bergère, 1980
 Qu'en cette cruauté
 Que tu me fais sentir,
 Très justement amour
 Fait que Tirinte aussi
 Te dédaignant me venge ? 1985
 Mais faut-il que longtemps

Ce mépris je supporte ?
 Moi, dis-je, qui ne cède
 En noblesse de sang,
 Non pas même au dieu Pan : 1990
 Qui voit de mes troupeaux
 Les campagnes couvertes ;
 Troupeaux de qui le lait
 Presque en toute saison
 Inonde ma maison : 1995
 Qui des biens de Cérès
 Et de ceux de Pommone
 Vois mes toits regorger,
 Soit l'été, soit l'automne.
 Moi, dis-je, qui de force 2000
 Surpasse un Briarée,
 Un Hercule en courage,
 Et bref qui ne vois point
 Un mortel qui m'égale,
 En tout ce qu'un mortel 2005
 Peut avoir d'estimable :
 Supporterai-je encore longuement
 Qu'une affectée, une imprudente fille,
 Aille estimant un berger plus que moi ?
 Un berger qui n'a rien 2010
 Qui puisse être estimable,
 Sinon qu'il a la peau tendre et douillette,
 Le teint uni comme du lait caillé,
 L'oeil affetté, le visage sans rides,
 Et les cheveux en ondes recrêpés, 2015
 Ressemblant mieux en somme
 Une fille qu'un homme.
 Ignorante bergère,
 Si tu savais combien se doit fuir
 L'homme qui fait la femme, 2020

Tu chérirais beaucoup plus mon visage,
 Puisqu'étant homme
 Un homme je ressemble,
 Et non pas une fille
 Comme Tirinte fait. 2025
 Mais réponds-moi Fossinde,
 Croirais-tu d'être aimable,
 Si fille étant on voyait ton visage
 Se revêtir de poil
 Comme celui des hommes ? 2030
 Comment trouves-tu beau
 En ce tendre berger
 De n'y remarquer rien
 De l'homme que le nom ?
 Mais je prêche aux déserts, 2035
 Je parle aux vents, et je perds mes paroles :
 Fossinde la cruelle
 Ne m'entend point, et quand ma voix encore
 Atteindrait ses oreilles,
 Je sais qu'en vain elle les entendrait, 2040
 Tant elle est affolée
 De ce teint damoiseau,
 De ces cheveux frisés,
 De ces roses nouvelles
 Qu'un hiver flétrira, 2045
 Ou le moindre soleil
 Dont il se hâtera :
 Et c'est pourquoi je veux sans plus attendre
 Lui montrer en effet
 Quel je suis, quel il est ; 2050
 Je ne veux plus recourir à ces prières,
 Que jusqu'ici si vaines j'ai trouvées,
 Je me veux désormais
 Servir des avantages

Que j'ai de la nature. 2055
 Tu m'enseignes, Tirinte,
 Ce que je devrais faire,
 Et jusqu'à ce moment
 Je ne l'ai su connaître.
 Tu te prévaux des grâces que Nature 2060
 En ton visage a mises,
 Et n'est-ce pas me dire,
 Qu'il faut que je me serve
 De ce que j'ai de même
 De plus avantageux ? 2065
 La force et le courage
 Ont été mon partage ;
 Donc par cette force,
 Donc par courage
 Saisissons-nous de cette dédaigneuse, 2070
 Et montrons lui le courage et la force
 Que nous avons, peut-être se voyant
 Réduite à la merci
 Que nous voudrions lui faire,
 Se repentira-t-elle 2075
 D'avoir été cruelle.
 Qu'elle crie au secours,
 Qu'elle appelle Tirinte,
 Nous le verrons venir,
 Ce tendre jouvenceau, 2080
 Cette douce pucelle
 Sous l'habit déguisée,
 Et sous le nom d'un homme :
 Si toutefois, ce que je ne crois pas,
 Il en a le courage, 2085
 Je jure Pan le grand dieu bocager,
 Je jure de Lignon l'un et l'autre rivage,
 Je jure par les bois

Dont Isoure s'honore ;
 Et bref je jure et je proteste ici 2090
 Par mon bras invincible,
 Que s'il y vient au secours de la belle,
 Je veux de cette masse
 Ravir d'un coup vainqueur,
 Et l'âme de son corps, 2095
 Et l'amour de son coeur.
 Je sais que bien souvent
 Elle vient par ces bois,
 Cette imprudente fille,
 Je m'en vais me cacher 2100
 Dans ce buisson touffu,
 Attendant qu'elle vienne :
 Si je puis l'attraper,
 Elle aura beau crier
 Avant qu'elle m'échappe : 2105
 Aussi bien m'a-t-on dit
 Que bien souvent ces belles
 Veulent que leurs faveurs
 On prenne en dépit d'elles,
 Et que par force on semble être vainqueur 2110
 D'un combat, où vaincues
 Elles sont de bon coeur.

SCÈNE II

SYLVANIRE

Le ciel jamais ne fait rien d'inutile,
 À ce que l'on nous dit ?
 Mais pourquoi donne-t-il, 2115
 S'il est ainsi, la franche volonté

Au sexe dont je suis,
Puisque jamais on ne voit que la femme
Se puisse prévaloir
De son propre vouloir : 2120
Tant que nous sommes filles
Se peut-il voir esclave
Plus sujet que nous sommes
Aux volontés du père et de la mère ?
Et si nous espérons 2125
De rompre ces liens
Avec le mariage,
Que nous sommes déçues,
Puisque d'autres liens
Mille fois plus serrés 2130
Mettent en servitude
Encor nos volontés :
Car les maris (enfin ce sont les hommes
Qui firent cette loi)
Les maris, dis-je, avec tyrannie 2135
Vont s'usurpant toute l'autorité
Sur notre volonté.
Que si le ciel enfin,
Rompt encor ces liens
Qu'un mariage étreint, 2140
Nous séparant par la mort d'un mari,
Nous voila rattachées
Encore de nouveau
Par d'autres noeuds plus forts que les premiers.
Le père s'il survit, 2145
Ou bien à son défaut
Le plus proche parent,
Nous prive incontinent
De pouvoir disposer,
Ainsi que nous voudrions, 2150

Du reste de nos jours.
 S'il est ainsi (comme il n'est que trop vrai)
 Qu'on me dise en quel temps
 Nous peut jamais servir
 La libre volonté 2155
 Que du ciel nous avons.
 Ô misérable état !
 Que celui de la femme,
 De qui la volonté
 N'est jamais de saison, 2160
 Et de qui la raison
 Est sans autorité :
 Et toutefois il ne faut pas se plaindre
 De ce grand dieu sous telle servitude ;
 Car ce n'est pas de lui 2165
 Dont procède ce mal,
 Les hommes seuls, ah ! Ce sont les seuls hommes,
 Qui par la force ont ces lois établies :
 Lois injustes sans doute,
 Puisqu'à notre dommage 2170
 Elles ne sont qu'à leur seul avantage.
 Ne voilà pas, dois-je dire mon père,
 Ou Ménandre plutôt
 Sans ce doux nom de père,
 Puisque le père à son enfant jamais 2175
 Ne doit ravir la vie,
 Et qu'il ravit la mienne
 Par la force qu'il fait,
 Ou qu'au moins il veut faire
 Contre ma volonté. 2180
 Ne voilà pas cet avare Ménandre,
 Ainsi le nommerai-je ;
 Ô dieu ne voilà pas
 Qu'avec mille rigueurs

Il veut sacrifier 2185
 La pauvre Sylvanire
 À ce fâcheux Théante,
 Qui m'est plus en horreur
 Que l'horreur ne peut être.
 Ah ! J'aime mieux, j'aime bien mieux cent fois 2190
 Épouser un tombeau.
 Fasse le ciel ce qu'il voudra de moi,
 Jamais, quoiqu'on m'en die,
 Je n'y consentirai.
 Et lorsque par la force 2195
 On m'y voudra contraindre,
 La mort plus douce avec son secours
 Abrégera mes jours :
 Tout le regret qu'alors
 Dans le cercueil je pourrai ressentir, 2200
 Sera sans plus de te laisser, Aglante,
 Avec l'opinion
 Que Sylvanire est ingrate envers toi :
 Car je confesse, et je l'avoue ici,
 Où pour témoins j'ai seulement ces arbres, 2205
 Que tes vertus, Aglante,
 Que ta discrétion, que ton affection,
 Et que tes longs services
 Méritaient de trouver
 Quelque autre plus heureuse 2210
 Que Sylvanire à ton dam ne l'est pas.
 Mais que saurais-je faire,
 Puisque si je t'aimais
 Il faudrait bien aussi
 (Ainsi le veut ma cruelle misère) 2215
 Et souffrir, et me taire.
 Ménandre qui desseigne
 De m'allier à ce riche berger,

Ô damnable avarice !
Ne tourne pas les yeux 2220
Sur ce qui vaut le mieux,
J'entends sur ta vertu,
Et dessus tes mérites :
Mais l'éclat seulement
D'un métal qui reluit 2225
À l'oeil avare, également nous nuit.
Ne trouve donc étrange,
Aglante que j'estime
Plus que tous les bergers
Des rives de Lignon, 2230
Si dedans les liens
Du devoir retenue
Connaître tu ne peux
Le bien que je te veux.
J'aime mieux que la mort 2235
Mette fin à ma vie,
Que si l'on pouvait dire,
Amour enfin a vaincu Sylvanire.

SCÈNE III

Tirinte, Sylvanire.

TIRINTE

Quelle heureuse rencontre
Est celle que je fais, 2240
Vous trouvant Sylvanire.

SYLVANIRE

Tirinte je ne sais

Pourquoi tu veux nommer
Heureuse ma rencontre,
Puisque si nul ne peut 2245
Donner ce qu'il n'a pas,
Comment te donnerai-je
Ce bonheur que tu dis,
Si le bonheur jamais
Avec moi n'habita ? 2250

TIRINTE

Heureuse avec raison,
Ô belle Sylvanire !
Mon coeur vous peut bien dire,
Puisque non seulement
On vous doit estimer 2255
Pour vos perfections,
Et pour votre beauté,
Sur toutes bien heureuse ;
Mais plus encor pour pouvoir, s'il vous plaît
Rendre heureux un amant 2260
D'un clin d'oeil seulement.

SYLVANIRE

Malaisément celui
Peut rendre heureux autrui,
Dont le pouvoir en son malheur extrême
Est faible pour soi-même. 2265

TIRINTE

Ne dois-je pas heureux dire celui,
Qui (s'il le veut) peut rendre heureux autrui,
En chassant de soi même

Le mal qu'il croit extrême.

SYLVANIRE

Ce sont discours dont Tirinte repaît
Ceux qui veulent le croire ;
Mais, ô berger, je sais pour mon malheur
Que ces propos ne sont que flatterie,
Et que mon mal est chose véritable.

2270

TIRINTE

Aimer et vous flatter
Sont deux choses contraires,
Si bien que quand vous dites
Que Tirinte vous flatte,
Vous lui dites de même
Que son cœur ne vous aime.

2275

2280

SYLVANIRE

Si nous flatter et nous aimer ensemble
Sont tant incompatibles,
Il est certain, Tirinte,
Que toutes nous pouvons
Jurer assurément,
Que nul homme jamais
Ne se peut dire amant.

2285

TIRINTE

Blasphème insupportable !

SYLVANIRE

Toutefois véritable.

TIRINTE

Mais la fausseté même.

2290

SYLVANIRE

Que sans flatter quelqu'homme puisse aimer ?
Et réponds-moi Tirinte,
N'est-ce pas bien flatter
De dire une beauté
Être toute parfaite,
Où d'autres yeux remarquent cent défauts ?

2295

TIRINTE

Ce mystère d'amour,
Ô belle Sylvanire,
Se peut mieux ressentir
Qu'il ne se peut pas dire ;
Et toutefois pour vous ôter d'erreur
Je vous dirai, qu'il est vrai que l'amant
Estime la beauté
Qu'il aime et qu'il adore,
Plus parfaite et plus grande
Que toutes les beautés
Qui sont en l'univers ;
Et s'il l'estime telle
Vous êtes bien cruelle,
Vous disant ce qu'il croit,
De l'estimer flatteur.

2300

2305

2310

SYLVANIRE

Il est donc un menteur.

TIRINTE

Mentir, c'est quand on parle
Contre la vérité
Qui nous est bien connue, 2315
Et qu'en soi-même
On sait bien que l'on ment :
Mais l'amant n'est pas tel,
Parce qu'en vérité
Il croit celle qu'il aime 2320
Unique en sa beauté,
Et toutefois peut-être il se méprend.

SYLVANIRE

Il est donc ignorant.

TIRINTE

Ignorant, je l'avoue :
Mais de cette ignorance 2325
On ne le peut blâmer,
Ayant pour précepteur
Des dieux le dieu plus grand,
Le puissant dieu d'amour,
Amour de qui les lois 2330
Sans châtement ne se peuvent enfreindre
Par le fidèle amant.
Car sachez, Sylvanire,
Qu'aussitôt que l'amour
Se rend maître de nous, 2335
Incontinent d'un art industrieux
Nos yeux il change avec ses propres yeux ;
De sorte qu'aussitôt
Que nous sommes amants

Notre oeil ne nous sert plus, 2340
 Et nous ne voyons rien
 Qu'autant qu'il plaît au sien :
 Et cela c'est d'autant
 Que nul ne peut aimer
 Que ce qu'il juge beau ; 2345
 Mais un tel jugement
 Jamais ne se produit
 Sinon par le rapport
 Que les yeux nous en font.
 Or ce grand dieu d'amour 2350
 Qui veut que chacun aime,
 Sans changer le visage,
 Avec ses propres yeux
 Trompe le jugement
 Que peut avoir l'amant : 2355
 Et de là vient qu'on dit
 Par un commun discours,
 Jamais laides amours.

SYLVANIRE

Et par ainsi Tirinte
 Sans offense on peut dire, 2360
 Qu'amour est un trompeur ;
 Et que tous les amants
 Font de faux jugements.

TIRINTE

Vous pourriez bien mieux dire,
 Bergère, s'il vous plaît. 2365

SYLVANIRE

Et que pourrais-je dire ?

TIRINTE

Que tout amant adore
La personne qu'il aime,
Et que n'ayant des yeux
Que pour voir ses beautés, 2370
Il ne saurait juger
Rien qui soit plus aimable :
De là vient que son cœur
Est plein de passion,
Quand l'ingrate beauté 2375
Qu'il aime et qu'il adore,
Ne correspond à son affection.
Par là vous jugerez
Quel est le mal que supporte Tirinte
Adorant Sylvanire, 2380
Sylvanire la belle,
La belle, mais cruelle,
Cruelle, ô dieux, mais toutefois aimée
Plus encor mille fois
Qu'elle n'est pas cruelle. 2385

SYLVANIRE

De quelle cruauté
Tirinte te plains-tu ;
Et qu'est-ce que tu veux
Que Sylvanire fasse
Avec la raison ? 2390

TIRINTE

Avec la raison
Vous devez, Sylvanire,
Aimer celui qui n'adore que vous :
Amour l'amour demande,
Et la moisson de l'amour c'est amour.

2395

SYLVANIRE

Et cette loi dis-moi
Se doit-elle observer
Par les bergers comme par les bergères ?

TIRINTE

D'une loi générale
Personne n'est exempt,
Et cette loi, bergère,
Aime celui qui t'aime,
Est une loi que la nature a faite,
Que la raison approuve,
Que l'amour autorise,
Et que chacun observe,
Si ce n'est vous cruelle Sylvanire.

2400

2405

SYLVANIRE

Pour moi j'en suis exempte,
Parce que dans mon coeur,
Et la nature, et la raison aussi,
Ont empreint une loi
D'un chaste caractère
À celle-ci contraire,
Qui dit ainsi : sage n'aime jamais

2410

Si tu veux vivre en paix. 2415
 Et quand aux ordonnances
 De l'amour que tu dis,
 Je fais gloire, Tirinte,
 De ne rien observer
 De tout ce qu'il commande. 2420
 Mais toi, berger, pourquoi n' observes tu
 La loi que tu confesses
 Être si juste et bonne ?

TIRINTE

Je fais bien davantage
 Que d'observer la loi : 2425
 Car, Sylvanire, j'aime
 Autrui plus que moi-même,
 Et de plus j'aime, hélas !
 Ce qui ne m'aime pas.

SYLVANIRE

Non ce n'est pas cela, 2430
 Berger, que je veux dire,
 Aime, aime seulement
 La personne qui t'aime,
 Observe bien la loi
 Sans y rien ajouter. 2435

TIRINTE

Si je ne dois aimer
 Sinon celui qui m'aime,
 Qui puis-je aimer si Tirinte je n'aime ?

SYLVANIRE

Berger menteur que n'aimes-tu Fossinde,
Fossinde qui t'estime, 2440
Fossinde qui mérite
Pour ses vertus d'être de tous aimée,
Et qui par ses beautés,
Et ses perfections,
Pourrait bien acquérir 2445
Le plus parfait berger
De toute la contrée,
Si seulement son coeur y consentait.
Tu ne me réponds rien,
Es-tu muet ? As-tu perdu la langue ? 2450

TIRINTE

Cruelle Sylvanire,
Injuste Sylvanire,
Ingrate Sylvanire,
Il ne te suffit pas
De tes dédains et de tes cruautés, 2455
Pour tourmenter ce coeur
Dont ton oeil est vainqueur,
Si de plus tu n'ajoutes
À tant de cruautés,
Quoiqu'elles soient extrêmes, 2460
Encore ce tourment
D'une importune fille,
Que plutôt que d'aimer
Dedans Lignon je voudrais m'abîmer.
Ah bergère ! Ah bergère ! 2465
Si toutefois bergère
Une cruelle, une injuste, une ingrate,

On peut nommer sans offenser ce nom :
 Cruelle, injuste, ingrate,
 Si tu savais quelle est l'affection 2470
 Que Tirinte te porte,
 Tu parlerais pour certain d'autre sorte.
 Amour ne peut sur une vraie amour
 Anter une autre amour,
 Il faut que l'une meure, 2475
 Et pour moi je te jure
 Que mille morts je m'élirais plutôt
 Que l'amour de Fossinde,
 Fossinde l'importune,
 Fossinde que je hais, 2480
 Si ce que tu me dis
 Est chose véritable,
 Autant comme elle m'aime.
 Dis-le lui, Sylvanire,
 Si pourtant il te reste, 2485
 Cruelle, injuste, ingrate,
 Encor quelque pitié :
 Dis-le lui seulement ;
 Dis-le lui hardiment,
 Et que jamais, jamais 2490
 Elle n'espère en moi,
 Ni plus d'amour,
 Ni moins de haine aussi.

SYLVANIRE

Tirinte c'est à tort
 Que tu me vas blâmant, 2495
 Écoute mes raisons.
 Mais dieu voici mon père
 Je ne veux pas l'attendre.

SCÈNE IV

Ménandre, Tirinte, Alciron

MÉNANDRE

Mais ne l'ai-je pas vue,
Cette imprudente fille
Que je vais recherchant ?
Tirinte dis-le moi
N'est-ce pas Sylvanire
Celle-là qui s'enfuit ?

2500

TIRINTE

Tes yeux, ô bon Ménandre
Cette fois t'ont déçu.

2505

ALCIRON

Que c'est bien Sylvanire.
Tyr parce que la bergère
Que tu prends pour ta fille
C'est la jeune Almerine,
Almerine qui cherche
Par ces buissons touffus,
Et parmi ces rivages,
La brebis la plus chère
Qu'elle ait dans son troupeau.

2510

2515

MÉNANDRE

Almerine dis-tu,
Et non pas Sylvanire ?

TIRINTE

Almerine, il est vrai.

MÉNANDRE

Je confesse, berger,
Que mes yeux à ce coup
Ont été mensongers. 2520

ALCIRON

Ou bien plutôt Tirinte.

MÉNANDRE

Mon Dieu que la jeunesse
Tout à coup se fait grande ;
Je la vis, cette fille, 2525
Chez son père Andronire,
Si j'ai bonne mémoire,
Six lunes ne sont pas
Encore bien passées,
Mais certes si petite, 2530
Que c'est avec raison
Si mes yeux m'ont trompé
S'étant faite si grande
Depuis si peu de temps.
Il est vrai que les filles, 2535
Ainsi comme l'on dit,
Croissent en une nuit ;
Il faut bien qu'Andronire
Commence d'avoir soin
De lui trouver mari, 2540
Et surtout de l'argent :

Car aujourd'hui c'est l'argent qui fait tout.
 Tant de beauté qu'on veut,
 Tant d'attraits agréables,
 Tant de nobles aïeuls, 2545
 Tout cela ce n'est rien,
 Si pour enseigne il ne pend au logis
 Or et argent, personne ne la veut,
 Cette extrême beauté,
 Ces attraits agréables, 2550
 Sinon peut-être un autre encor plus pauvre
 Mais aussi n'est-ce pas
 Une grande folie
 Que de se marier,
 Si l'argent comme guide 2555
 Ne marche le premier ?
 Personne ne se paît
 Trois jours entiers de la seule beauté,
 Depuis qu'il faut mettre couteaux sur table,
 Il faut bien d'autres choses 2560
 Que ces afféteries,
 Que ces attraits aimables,
 Ni que tant de beautés ;
 Cent quintaux assemblés
 De telle marchandise, 2565
 Ne saouleraient le moindre de tous ceux
 Qui sont dans un logis.
 Ah ! Si ces jeunes filles,
 Je parle pour la mienne,
 Savaient combien est grande 2570
 La peine que l'on a
 Pour conduire un ménage,
 Pour éviter la pauvreté honteuse,
 Et combien peu se trouvent aujourd'hui
 De partis convenables, 2575

Je sais bien pour certain
 Qu'elles ne seraient pas
 Si peu reconnaissantes,
 Qu'elles ne les reçussent,
 Ces partis quand ils viennent. 2580
 Mais pour notre malheur
 Cette inexperte et peu sage jeunesse
 Ne reconnaît jamais
 Son bien, que quand il est outrepassé :
 Mais lors il n'est plus temps, 2585
 Ô jeunesse imprudente,
 Tu l'as beau rappeler
 Par les regrets d'un trop tard repentir,
 N'espère plus qu'il doive revenir.
 Le propre de ce point, 2590
 Qu'en toute affaire il faut savoir connaître,
 Est de telle nature,
 Que jamais plus, jamais il ne rappelle
 Ces pas fuitifs pour retourner vers nous.
 Quand il nous vient trouver 2595
 Sachons le prendre, ou bien n'espérons plus
 De le revoir une seconde fois :
 Mais c'est grand cas de l'extrême imprudence
 Qui suit cette jeunesse,
 Inexperte jeunesse, 2600
 Et jeunesse peu sage,
 La mère très féconde
 Des incommodités
 Qu'en vieillesse on ressent.
 Encor serait-ce peu ; 2605
 On les pourrait conduire,
 Ces ignorantes filles,
 Pourvu qu'avec toute leur ignorance
 Elles crussent à ceux

Qui sont plus sages qu'elles. 2610
Mais tant s'en faut elles ont un vouloir,
Et puis Dieu sait comme il est bien fondé,
Qu'à faute de raison
Elles vont soutenant
D'opiniâtreté. 2615
Ô de mon temps qu'une fille eut osé
Dire sa volonté,
Et celui-ci me plaît
Plus que non pas cet autre,
Elle eut été tenue 2620
Pour montre entre les filles,
Et chacun dans la rue,
En la voyant passer,
Vous l'eut montrée au doigt,
Disant, c'est celle-la. 2625

ALCIRON

Mais d'où viennent ces plaintes,
D'où viennent ces censures
Que tu fais, ô Ménandre ?

MÉNANDRE

Alciron elles viennent
D'une juste douleur 2630
Qui me presse et m'opprime
En ma faible vieillesse.

ALCIRON

Ménandre bien souvent
Nous nous représentons
Les maux plus grands qu'en effet ils ne sont. 2635

MÉNANDRE

Qu'ils ne sont que trop grands
Ceux desquels je me plains,
Et je te les veux dire,
Et t'en faire le juge,
Si je te dis que j'aime
Ma fille Sylvanire.

2640

TIRINTE

Aussi fait bien quelque autre.

MÉNANDRE

Autant qu'on puisse aimer
L'enfant qu'on a fait naître,
C'est chose superflue ;
Car outre les raisons
Que tous les pères ont,
Encor s'il m'est permis,
Quoiqu'elle soit ma fille,
De le dire, berger,
Encore ses vertus
M'obligent à l'aimer.

2645

2650

TIRINTE

Et d'autres sa beauté.

MÉNANDRE

Car certes je puis dire
De n'avoir jamais vu
En cette jeune fille

2655

Une seule action
Qui ne soit à louer,
Sinon pour le sujet dont je te veux parler :
Et c'est pourquoi chargé d'âge et de peine, 2660
Ainsi que tu me vois,
Je vais toujours rêvant à son profit,
Sans pardonner à ces jambes tremblantes,
Et sans flatter ces bras
À moitié décharnés ; 2665
Je vais sans cesse, et sans cesse je cherche,
Et me travaille, afin de voir un jour
Qu'elle soit bien à son contentement.
Or j'ai tant fait avec mes amis
Que le berger Théante, 2670
Théante à qui le ciel
D'une main libérale
A donné tant de biens,
Veut contracter alliance avec elle.

TIRINTE

J'en ferais bien autant. 2675

MÉNANDRE

Dieu sait combien heureuse
Une fille sera parmi tant de richesses ;
Car rien ne défaut là
Qu'elle puisse vouloir.

TIRINTE

Elle voudrait un homme, 2680
Et non pas une bête.

MÉNANDRE

Et toutefois cette jeunesse folle,
Cette imprudente fille,
Quand je lui dis que Théante la veut.

TIRINTE

Aussi feraient bien d'autres.

2685

MÉNANDRE

Théante l'héritier
Du plus riche berger
De toute la contrée,
Elle tourne la tête,
Comme si cette offense

2690

Était insupportable,
Elle demeure muette
À ce que je lui dis,
Comme si ce parti
Se devait dédaigner.

2695

Que si lors je la presse
De me faire réponse,
Les soupirs la devancent
Suivis de tant de pleurs

Qu'elle ne peut parler,
Et si je la contrains

2700

Enfin de me répondre,
Parmi les pleurs et les sanglots menus,
Toujours un non s'échappe de sa bouche,
Et puis après ce non,
Cent protestations
Qu'elle veut être ou vestale ou druide.

2705

TIRINTE

Quelle dévotion !

MÉNANDRE

Dieux, que ferais-je là ?
Je me vois vieux, et désormais plutôt 2710
Je dois songer au départ qu'il faut faire,
Que de penser aux affaires d'autrui,
Que si je meurs, ah ! Que deviendra-t-elle ?

TIRINTE

Qu'elle vienne vers moi.

MÉNANDRE

Ah, qui ne sait combien est misérable 2715
Une jeune orpheline,
Entre les mains de ceux
Qui n'ont que le souci
De leurs propres enfants :
Si dedans le cercueil 2720
On a le souvenir
Des choses des vivants,
Dieu quel serait l'ennui,
Quel serait le regret
De voir ce jeune enfant 2725
Qui n'a point de malice,
Entre les mains de tel
Qui la dédaignerait,
Et la ferait servir
Ainsi comme une esclave 2730
Aux choses les plus viles.

ALCIRON

Ô Ménandre, ô Ménandre,
Je n'eusse jamais cru
Qu'il sortit de ta bouche
De semblables paroles :
Toi dont le nom par réputation
Porte avec soi le titre de prudence.

2735

TIRINTE

Voilà comme on se trompe.

ALCIRON

Comment ? Tu veux marier une fille
Contre sa volonté ?

2740

MÉNANDRE

Et quelle volonté
Doit avoir une fille ?

ALCIRON

Celle de sa raison.
Crois-tu qu'elle soit folle ?
Que si cela n'est pas,
Pourquoi sa volonté
Ne se réglerait-elle
Aux lois de la raison ?
Et pourquoi dois-tu croire
Qu'aussi cette raison
Ne lui fasse vouloir
Ce qu'elle doit vouloir ?

2745

2750

Aux bêtes plus grossières,
Les voulant conserver,
Ne suivons-nous, Ménandre, leur vouloir ?
Et nos brebis quand elles veulent boire
Les faisons-nous au contraire manger ?

2755

MÉNANDRE

Nature leur apprend
D'une soigneuse cure.

ALCIRON

Crois-tu que plus avare
Soit pour nous la nature ?

2760

MÉNANDRE

Quoi donc l'expérience
Ne servira de rien ?

ALCIRON

L'expérience est bonne,
Mais chacun sait son bien.

2765

MÉNANDRE

Par ainsi les plus vieux
N'auront point d'avantage.

ALCIRON

Ils l'auront bien, Ménandre,
Mais qu'ils soient les plus sages.

MÉNANDRE

Et leur expérience ?

2770

ALCIRON

Jointe avec la prudence,
Autrement sois certain
Que cette expérience
Sert de si peu de chose,
Que c'est grande imprudence
De mettre entièrement
Tout son bonheur sur chose si douteuse.
J'ai vu des mêmes causes
Produire bien souvent
Des effets différents.

2775

2780

MÉNANDRE

Rien donc, berger, au monde n'est certain,
Puisque l'expérience est encore douteuse.

ALCIRON

Qu'il soit ainsi, Ménandre,
Que rien dedans le monde
Ne puisse être certain,
Faut-il pourtant conclure
Que cette Sylvanire,
Ô dieux ! Qui n'en peut mais,
Soit pour cela malheureuse à jamais ?

2785

MÉNANDRE

Au contraire, berger,

2790

Heureuse elle sera,
Pourvu qu'elle me croie :
Alciron mon ami
Qu'elle aura de troupeaux ?

TIRINTE

Mais qu'elle aura de maux.

2795

MÉNANDRE

Que de grands héritages ?

ALCIRON

Que de cruels servages.

MÉNANDRE

Que de belles maisons ?

TIRINTE

Que de tristes prisons.

MÉNANDRE

Que de riches habits ?

2800

ALCIRON

Que de mortels ennuis.

MÉNANDRE

Que lui défaudra-t-il
Ayant tant de richesses ?

ALCIRON

Sans le contentement
Ce ne sont que tristesses.

2805

MÉNANDRE

Avec la pauvreté
Toute chose déplaît.

ALCIRON

Riche est la pauvreté
Lorsque contente elle est.

MÉNANDRE

D'être contente et riche
Qui l'en empêchera ?

2810

ALCIRON

Le choix que tu feras.

MÉNANDRE

Théante l'aime tant :

ALCIRON

Elle le hait autant.

MÉNANDRE

Enfin il la vaincra.

2815

ALCIRON

Peut-être il la vaincra,
Mais elle est très certaine
Que maintenant elle ne l'aime point ;
De sorte que ton choix,
Sous la faible espérance
De ce bien incertain,
Lui donne un mal certain.

2820

MÉNANDRE

Il est beau sans mentir
Qu'une fille ait un choix.

ALCIRON

Et sans choix n'est-ce pas
Une pièce de bois ?

2825

MÉNANDRE

Quoi choisir un mari ?

ALCIRON

Et quoi donc un fuseau ?
Ô trop insupportable
Des pères l'ignorance,
Ou plutôt cruauté
Qu'on peut avec raison
Appeler tyrannie.
Si pour filer une pauvre quenouille
Leurs filles vont choisir
Entre cent un fuseau,

2830

2835

Ils ne l'empêchent pas,
 Et leur laissent le choix
 De celui qu'elles veulent :
 Mais s'il leur faut un mari pour jamais, 2840
 Non, non, il ne faut pas
 Qu'elles le puissent faire,
 Dit aussitôt le père.
 Ô pauvres vieux rêveurs
 Qui pensez sous vos lois, 2845
 Étant dans le tombeau,
 Retenir vos enfants,
 Qui pensez imprudents
 Qu'ils aient même goût
 En leurs tendres jeunesses, 2850
 Que vous avez en vos rances vieilleses :
 Que vous êtes déçus,
 Que vous êtes trompés ;
 Ceux que vous leurs donnés
 Pour être leur maris, 2855
 Deviennent, croyez-moi,
 Les plus fiers ennemis
 Qu'elles puissent avoir :
 Et faites par ainsi
 Qu'hélas ! Ces mariages, 2860
 Au lieu d'être en effet
 Des champs élyséens,
 Des paradis d'amour,
 Ainsi qu'ils doivent être,
 Se trouvent des prisons, 2865
 Ou plutôt des enfers,
 Pour tourmenter vos filles.
 Car juge un peu quel plaisir leur doit être
 De se voir à jamais
 Entre les bras des maris qu'elles ont 2870

Plus mille fois en horreur que la mort :
 Leurs baisers ne leur sont
 Que des cruels supplices,
 Leurs plus douces caresses
 Des absinthes mortels, 2875
 Leurs honneurs des mépris
 Qui blessent leur courage,
 Et leurs dons des outrages.
 Et quelques uns s'étonnent
 Qu'on remarque si peu 2880
 De contents mariages,
 C'est vous autres sans plus,
 C'est votre cruauté,
 C'est votre tyrannie,
 Qui cause ces désordres : 2885
 Si vous laissiez choisir
 Aux filles leurs époux,
 Chacune choisirait
 Celui qu'elle aimerait :
 Mais votre autorité 2890
 Leur donne des maris
 Qu'elles voudraient pleurer
 Plutôt dans le tombeau
 Un siècle entier, que non pas un moment
 Caresser en amant. 2895
 Que si comme tu dis
 On a dans le cercueil
 Des vivants la mémoire,
 Quel regret auras tu,
 Étant chez Radhamanthe, 2900
 Réponds, réponds, Ménandre,
 De savoir par ton choix
 Ta fille misérable,
 Par dessus la misère

De tous les malheureux 2905
 Qui vivent dans le monde ?
 De savoir qu'à toute heure,
 Pour son bonheur plus grand
 Elle ne requerra
 Qu'une hâtive mort ? 2910
 Les imprécations,
 Les malédictions
 Que tu peux bien prévoir,
 Ne te font-elles point
 Et frémir et trembler ? 2915
 Quel repos auras-tu
 Dans ce triste tombeau,
 Où chaque jour cette pauvre ira
 Pour te maudire,
 Et tes cendres aussi, 2920
 Comme l'auteur de toutes ses misères ?
 Ô vieillards abusés
 Laissez à vos enfants,
 Laissez, laissez choisir,
 Selon leur volonté, 2925
 Les maris qu'elles veulent,
 Ou pour le moins nul de vous ne les force
 Avec violence
 D'épouser les personnes
 Qu'elles aiment, ainsi 2930
 Qu'on aime le trépas.
 C'est la sage nature,
 Qui vous ordonne avec moi cette loi,
 Jamais elle ne fait
 Une union de deux choses contraires, 2935
 Sinon par un milieu
 Qui sympathise aux deux.

MÉNANDRE

Pourquoi n'aimeront-elles
Des maris dignes d'elles ?

ALCIRON

Ô vieillard peu savant, 2940
Ne sais-tu pas que le mérite seul
Est le plus grand empêchement de tous
Pour obtenir le bien que l'on désire ?
Ne sais-tu pas que l'amour a pour soi
D'autres raisons que n'ont pas tous les dieux ? 2945
Sache, sache, Ménandre,
Que la raison d'amour,
Et je dis la meilleure,
C'est de dire, il me plaît,
Ou bien ne me plaît pas, 2950
Chercher dedans ces lois
Ou dans ces volontés
Quelque meilleur pourquoi,
C'est bien être ignorant
Du pouvoir de l'amour. 2955

MÉNANDRE

Alciron mon ami,
Coupons là ce discours,
C'est assez pour ce coup,
Lorsque tu seras père
Fais comme tu voudras, 2960
Et s'il te semble bon,
Permits non seulement
À ta fille de prendre
À son choix un mari,

Mais trente si tu veux ; 2965
 Et si ce n'est assez,
 Donne lui, mon ami,
 Tous ceux qu'elle voudra,
 Ou bien tous ceux encore
 Qui la voudront avoir ; 2970
 Ce n'est pas ce souci
 Qui le plus me travaille,
 Chacun fasse à son gré
 Du sien comme il l'entend.
 Mais quant à Sylvanire 2975
 Je veux qu'elle l'épouse,
 Ce berger que je dis,
 Je sais mieux qu'elle même
 Ce qu'il lui faut : mais avec toi, berger,
 Je n'en veux plus parler, 2980
 Tu causes trop pour moi :
 Quel précepteur de filles,
 Je t'en ferai donner
 Par nos voisins afin de les instruire ;
 Prépare ton logis pour les bien recevoir. 2985
 Je vous laisse à penser
 Le gentil discoureur que nous avons trouvé,
 Et les belles leçons
 Qu'il leur enseignerait.

ALCIRON

Adieu, Ménandre, adieu, 2990
 Au moins ressouviens-toi
 Qu'Alciron aujourd'hui
 T'a dit la vérité :
 Un jour, je le sais bien,
 Un jour il adviendra, 2995

Que tu regretteras
De n'avoir pas suivi
Un si sage conseil.

SCÈNE V

Alciron, Tirinte.

ALCIRON

Le voila bien fâché :
Pourquoi n'a-t-il encore
Avec ses dé plaisirs,
Tous ceux que la fortune
Me prépare à jamais.

3000

TIRINTE

Ah ! Cher ami, les dé plaisirs qu'il a,
Ou tous ceux que quelque autre
Pourra jamais souffrir,
Ne sauraient é galer
Ceux que mon coeur endure.

3005

ALCIRON

Chacun prétend tout de la même sorte,
Qu'il n'est nul mal que le mal qu'il supporte.

3010

TIRINTE

Ami, si tu savais
Quel est le mien, tu dirais avec moi
Qu'où la mort ne suffit
À plaindre des malheurs,

Trop faibles sont les pleurs.

3015

ALCIRON

Plus on redoute un mal,
Et plus aussi se fait-il ressentir :
Mais tiens ceci de moi
L'effet est toujours moindre,
Et du bien et du mal,
Que n'est l'opinion.
Mais quel mal, ô Tirinte
Est celui qui t'afflige ?

3020

TIRINTE

À quoi sert-il de découvrir la plaie,
Que la grandeur a rendue incurable ?

3025

ALCIRON

Un bon ami souvent
Nous donne des conseils
Contre nos déplaisirs,
Que de nous seuls nous n'eussions su choisir.

TIRINTE

Il est vrai, je l'avoue,
Mais c'est aux maux qui se peuvent guérir,
Et non en ceux qui n'ont point de remède.

3030

ALCIRON

L'essai n'en coûte rien.

TIRINTE

Ah ! Combien, Alciron,
Est arrogant l'essai 3035
Qui pense atteindre au dessus de l'espoir.

ALCIRON

Encor le faut-il voir,
Jamais d'un mal l'on ne sait la grandeur
Qu'on ne l'ait mesurée,
Et faible est le courage 3040
Qui ne se hausse avec l'espérance,
Autant que lui permettent
Les lois de la raison.

TIRINTE

C'est la raison, Alciron, qui m'empêche
De pouvoir espérer quelque remède 3045
Au mal qui me possède :
Et toutefois puisqu'ainsi tu le veux,
Je le veux bien de même ;
Je le veux bien te le dire, berger :
Non pas pour soulager 3050
Un mal que je connais
Sans nul soulagement ;
Mais seulement afin de satisfaire
Aux lois de l'amitié
Entre nous contractée. 3055
Saches donc, Alciron,
Que j'aime et que j'adore
Plus que je ne puis dire,
La belle Sylvanire.
Cent fois elle m'a vu 3060

Prêt à mourir pour elle,
 Sans que ce coeur cruel,
 Ce coeur de diamant,
 Ait jamais fait paraître
 D'être sensible aux traits de la pitié. 3065
 Elle m'a vu sur l'excès de mon mal
 Presque dissoudre en pleurs,
 Noyer ces mains de larmes inutiles,
 Sans que jamais elle ait fait action
 Qui peut faire juger 3070
 Que de mon mal elle eut compassion.

ALCIRON

Donc l'amour d'une bergère ingrate
 Te tourmente si fort,
 Et tu ne peux ravoïr ta liberté
 Des mains de cette fille ? 3075
 Vois-tu Tirinte, et tiens cela de moi,
 On ne se doit jamais
 Tellement enfoncer
 Aux borbiers de l'amour,
 Que quand on le voudra 3080
 Les pieds l'on n'en retire.

TIRINTE

Aussi bien comme toi
 Je sais ce qu'il faut faire :
 Mais de le pouvoir faire,
 Ô cher ami, cela m'est défendu. 3085

ALCIRON

Si sais-je bien que de ces passions,

Et que de ces transports,
 Dont les amants remplissent les oreilles
 De ces jeunes beautés,
 Qui les vont écoutant, 3090
 Il en reste toujours
 Bien moins dedans leurs coeurs
 Que dedans leurs discours,
 Et je sais bien encore beaucoup mieux,
 Que l'amour n'a de vie 3095
 Qu'autant qu'il plaît au coeur qui veut aimer ;
 Et que ce dieu, ce dieu que nous feignons
 Vaincre avec des yeux
 Les hommes et les dieux,
 N'a sur nous nul pouvoir 3100
 Que par notre vouloir :
 Et de là je conclus,
 Quoi que tu saches dire,
 Que de ce mal ton âme guérira
 Alors qu'il lui plaira. 3105
 L'on dit qu'amour est un puissant désir
 De sa perfection,
 Par l'union du bien qui nous défaut :
 Crois moi, Tirinte, amour est au contraire
 Un défaut de raison, 3110
 Un accès violent,
 Qu'un désir mal réglé
 Avec l'oisiveté
 Conçoit dedans notre âme,
 Et qui n'est maintenu 3115
 Que par l'espoir véritable ou menteur
 D'un plaisir prétendu.
 Donc, berger, pour guérir de ce mal
 Le plus certain remède
 C'est de vouloir guérir ; 3120

Car tout le mal que l'amour nous peut faire
 Git en la volonté :
 Mais rien n'est de si libre
 Que cette volonté :
 Car tous les fers et toutes les prisons, 3125
 Toutes les dures chaînes
 Des plus cruels tyrans,
 Ne sauraient asservir
 La liberté du moindre des humains,
 Au moins s'il ne le veut. 3130

TIRINTE

Alciron mon ami,
 Savoir que c'est que le mal qui me blesse,
 À ma douleur ne sert pas de remède,
 Que ce soit un désir,
 Ou le défaut d'une raison malsaine, 3135
 Ou l'accès violent
 D'un espoir prétendu,
 Cela me sert de peu :
 Tant y a qu'il est vrai,
 Quoi que ce mal puisse être, 3140
 Qu'enfin, ami, c'est le plus violent,
 C'est le plus incurable,
 Que jamais un amant
 Ait souffert en aimant.
 Incurable, ô berger, 3145
 D'autant que ma blessure
 N'espère guérison
 Que du fer qui l'a faite,
 Et l'inhumaine et sauvage beauté
 De ma bergère à tel point est venue, 3150
 Que l'insensible et cruelle qu'elle est

Ne daigne voir le mal qu'elle m'a fait,
Ou le voyant les coups en désavoue,
Encore que chacun
Connaisse bien, que sans plus de ses mains
Peuvent venir de si profondes plaies,
Et que nul ne saurait
Tant de flammes produire
Que l'oeil de Sylvanire.

3155

ALCIRON

Et qu'est-ce qu'elle dit
Quand ton mal tu lui contes ?

3160

TIRINTE

Mais en fait-elle conte ?

ALCIRON

Elle ne répond rien ?

TIRINTE

Si fait, mais jamais bien.

ALCIRON

Peut-être un autre elle aime ?

3165

TIRINTE

Ce n'est donc qu'elle-même.

ALCIRON

Mais comment se peut-il
Que l'amour ne la touche ?

TIRINTE

Non plus que si c'était
Une insensible souche.

3170

ALCIRON

Prends courage, Tirinte,
Puisque nul jusqu'ici
Ne possède son âme,
L'on prend plus aisément
La place qui n'est point
Par un autre occupée.

3175

TIRINTE

Tout au rebours ce point me désespère,
Car si son coeur avait été blessé
Je le croirais sensible,
Et pourrais espérer
En la servant d'en pouvoir autant faire :
Mais quel espoir puis-je avoir, Alciron,
D'aimer cette sauvage,
Qu'amour jamais ne peut apprivoiser ?
Aussi de telle sorte
Ce penser me travaille,
Qu'il faut, ami, que je prenne à la fin
La résolution
Qu'aux plus irrésolus
Le désespoir apporte.

3180

3185

3190

Je me résous, puisque le ciel le veut,
Non seulement d'éloigner la cruelle
Par un lointain voyage,
Mais d'un courage d'homme
Sortir enfin, oui sortir à la fin
De ce honteux servage,
Rompre les noeuds, éteindre tous les feux
D'amour et d'elle.

3195

ALCIRON

Ah ! Résolution
Vraiment digne de toi.

3200

TIRINTE

Oui pour certain je veux enfin sortir
Des mains de la cruelle,
J'ai de ma patience
Rompu toutes les chaînes,
Je veux ravoir ma chère liberté :
Mais sais-tu bien, Alciron mon ami,
Comment ? Et quel chemin
Je me résous de prendre ?
Des cendres du tombeau
Je veux les feux éteindre
D'une telle chimère,
Et par le seul trépas
Je me veux éloigner
De cette servitude,
Et je crois bien qu'aujourd'hui le destin
N'a tes pas adressés
Par où les miens devaient prendre leur route,
Qu'avec prévoyance,
Parce qu'il ne veut pas,

3205

3210

3215

Ce très juste destin, que par ma mort 3220
 Meure aussi la mémoire
 Du beau feu qui me brûle,
 Sachant bien que jamais
 Pour un plus beau sujet
 Une plus belle flamme 3225
 Ne s'éprit dans une âme :
 Il nous a fait rencontrer en ce lieu,
 Afin, berger, qu'en ton sein je remisse
 L'histoire pitoyable
 De mes tristes amours, 3230
 Et que toi, cher ami,
 Fidèle secrétaire,
 Lorsque je serai mort,
 Pour mémoire éternelle,
 Tu mettes sur ma tombe ; 3235
 Voila l'effet des plus beaux yeux du monde :
 Peut-être un jour ces mêmes yeux lisant
 En ton écrit leurs dédains et ma peine,
 Quelque pitié, quoique tardive et vaine,
 Leur ira dérobant 3240
 Des soupirs et des larmes :
 Que si dedans le sein
 De cette belle il en tombe une seule,
 Ou bien parmi mes cendres,
 Je tiens déjà les peines que j'endure 3245
 Pour ma plus belle gloire,
 Et ma mort pour victoire.

ALCIRON

Que parles-tu de larmes,
 De cercueil et de mort ?
 Amour donne la vie 3250

À tout cet univers,
Et tu penses, Tirinte,
Que pour un seul Tirinte
Il cesse d'être amour :
Non, non, ce ne sont pas 3255
Effets d'amour ceux desquels tu te plains,
Tous ces désirs de mort,
Et tous ces désespoirs
Ne viennent pas d'amour,
Mais d'un démon contraire 3260
Qui le veut contrefaire.
Lorsque tu seras mort
Quel bien recevras-tu,
Et quel allègement
Dans la tombe relente 3265
Au mal qui te tourmente ?
Il faut chasser de toi
Cette vaine folie,
Et te ressouvenir
Que tout amant est obligé de vivre, 3270
Pour ne priver celle qu'il aime tant,
Quoiqu'elle soit cruelle,
D'un serviteur fidèle.

TIRINTE

Mais Alciron, ne faut-il pas mourir
Ayant perdu tout espoir de guérir ? 3275

ALCIRON

L'homme vivant peut toujours espérer.

TIRINTE

Sans espoir espérer
N'est pas d'homme d'esprit.

ALCIRON

C'est d'homme de courage.

TIRINTE

Non pas prudent ni sage.

3280

ALCIRON

Le désespoir nous témoigne bien mieux
Un esprit imprudent.

TIRINTE

Mais la raison quelquefois nous l'apprend,
Et puis du mal l'extrême violence
De la raison bien souvent nous dispense ;
Enfin quoi que ç'en soit,
Vois-tu bien, Alciron,
Ma résolution
Est telle que je dis,
Car je veux à ce coup avec sa cruauté
Mettre fin à ma peine.

3285

3290

ALCIRON

Arrête, attends un peu,
Tirinte écoute moi.

TIRINTE

Ô le cruel ami !

ALCIRON

Attends un peu Tirinte, 3295
Et tu verras peut être
Que cette cruauté
Que tu blâmes en moi
Te donnera la vie.
Vois-tu, berger, j'eusse bien désiré 3300
De voir ton coeur libre des passions
Dont amour te tourmente :
Mais puisqu'il ne se peut,
Et que je vois que ta raison trop faible
Cède à la violence 3305
Dont cet amour t'offense :
Je te promets par le gui de l'an neuf,
Pourvu que tu me crois,
De mettre entre tes mains
Cette belle cruelle 3310
Avant qu'il soit demain.

TIRINTE

Avant qu'il soit demain
Cette belle cruelle
Tu mettras en mes mains ?
Ô cher ami ! Qu'est-ce que tu promets ? 3315

ALCIRON

Je ne te promets rien
Qu'en effet je ne fasse.

TIRINTE

Puis-je espérer une si grande grâce ?

ALCIRON

Espère si tu crois,
Tirinte, que je t'aime.

3320

TIRINTE

Mon malheur est trop grand,
Et ce bien trop extrême.

ALCIRON

Plus grande est l'amitié
Que te porte Alciron.

TIRINTE

Je le crois ; mais...

3325

ALCIRON

Mais qu'est-ce que ce mais ?

TIRINTE

Mais, ô berger, tu prends un pesant faix,
Quand tu prétends supporter mon malheur.

ALCIRON

Non, je ne prétends rien
Que je ne parachève,

3330

Je te la remettrai
Dans demain, cette belle,
Si bien en ta puissance,
Que nul que nous n'en aura connaissance,
Et seulement, Tirinte, résous-toi
De ne point perdre alors
L'occasion qui se présentera.

3335

TIRINTE

Mais Alciron, et pour qui te tiendrai-je,
Si de tes mains je reçois ce bonheur.

ALCIRON

Tiens moi pour ton ami,
Et pour ton serviteur.

3340

TIRINTE

Mais plutôt pour mon Dieu,
Pour mon Dieu puis-je dire,
Puisque tu me rendras
Une seconde vie,
Que je suis obligé
D'employer à jamais
Pour te faire service.

3345

ALCIRON

Ces beaux discours ne conviennent pas bien
À notre affection :
Aime moi seulement
Autant comme je t'aime,
Et je m'estimerai

3350

Mieux que récompensé :
Mais sans plus retarder,
Allons, berger, mettre la main à l'oeuvre.

3355

SCÈNE VI

Sylvanire, Fossinde.

SYLVANIRE

Ne croyez pas, Fossinde,
Que je sois oublieuse
De ce que j'ai promis,
Pour le souffrir l'amour que je vous porte,
Ô ma soeur, est trop forte.
J'ai fait envers Tirinte
L'office que j'ai dû :
Mais...

3360

FOSSINDE

J'entends ce langage,
N'en dites davantage :
Mais le cruel berger,
N'est-il pas vrai, bergère,
Ne s'en soucie guère ?
Je l'avais toujours cru
Que cette âme insensible
En userait ainsi,
Je ne suis point trompée,
Et contre mon espoir
Rien ne m'est advenu.
Que pouvais-je prétendre
De ce coeur de rocher,

3365

3370

3375

Sinon toute dureté ?
 J'ai honte seulement
 Que Sylvanire ait su de ma folie 3380
 L'accès trop véhément :
 Mais, ma soeur, excusez
 En votre chère soeur
 Ce mal qui ne pardonne,
 Ce dit-on, à personne, 3385
 Et ne laissez d'aimer
 Cette triste Fossinde
 Autant que vous faisiez.

SYLVANIRE

Je plains, Fossinde, et ne le puis nier,
 Le mal qui vous tourmente : 3390
 Mais je le plains, d'autant
 Que je le vois sans espoir de remède :
 Et croyez moi que si je connaissais
 Que ce coeur arrogant
 Peut être surmonté, 3395
 Je ne vous dirais pas
 Ce que je vous en dis :
 Mais soyez sûre, et n'en doutez jamais,
 Entre tous les bergers
 Des rives de Lignon, 3400
 Tirinte est le moins digne
 D'avoir votre amitié.
 Si vous saviez avec quelles paroles
 L'indiscret m'en parla,
 Vous diriez avec moi, 3405
 Que de tous les humains
 Il mérite le moins
 Que vous le regardiez.

Et c'est pourquoi, si vous m'en voulez croire,
 Laissez-le là, ma soeur, 3410
 L'impertinent qu'il est,
 Et faites lui paraître
 Qu'il ne méritait pas
 L'honneur qu'on lui faisait.
 Pour moi, je le confesse, 3415
 Si ce malheur m'arrivait comme à vous,
 Je veux dire d'aimer
 Ainsi comme vous faites,
 Je pourrais supporter
 Tout, sinon le dédain : 3420
 Mais du mépris les coups sont si sensibles,
 Que je ne puis penser
 Que les liens d'amour,
 Pour forts qu'ils puissent être,
 Un seul moment me sussent arrêter. 3425
 Considérez, Fossinde,
 Ce que Fossinde vaut,
 Et ce que peut valoir
 L'ingrat Tirinte avec son arrogance.
 Considérez, ma soeur, 3430
 Que ce jeune berger
 Fera toute sa gloire
 De votre déshonneur ;
 Et comment pouvez-vous,
 Ayant tant de mérite, 3435
 Aimer qui ne vous aime ?
 Mais quel berger encore ?
 Le plus méconnaissant,
 Le plus ingrat berger,
 Et le plus insolent 3440
 Qui jamais eut la houlette en la main.
 Laissons-le là, Fossinde,

Laissons-le, et m'en croyez,
Il ne manquera pas
D'autres bergers au monde
Mieux faits encor que lui,
Qui sauront reconnaître
L'honneur que celui-ci
Imprudemment dédaigne.

3445

FOSSINDE

Ah Sylvanire ! Ah dieu qu'il est aisé
De parler sagement,
Quand on n'est pas amant.

3450

SCÈNE VII

Fossinde, Echo.

FOSSINDE

À qui faut-il que mon mal je raconte,
Puisque déjà de moi-même j'ai honte,
Et qu'il ne faut jamais plus espérer
Ce que l'amour m'a tant fait désirer.
Nymphes des bois qui te plais à redire
Le triste accent de celui qui soupire,
C'est à toi seule à qui je veux conter
Le mal cruel qui me fait lamenter.
Réponds-moi donc pour soulager ma peine :
Que m'acquerra cet amour inhumaine ?

3455

3460

ECHO

Haine.

FOSSINDE

Que deviendra cet espoir décevant
Qui m'a promis tant de bien ci-devant ?

3465

ECHO

De vent.

FOSSINDE

Et que faut-il que fasse de bonne heure
L'ardente amour qui dans mon cœur demeure ?

ECHO

Meure.

FOSSINDE

Et quels seront, si l'amour ne vit plus,
Les beaux desseins que j'avais faits dessus ?

3470

ECHO

Déçus.

FOSSINDE

Que dois-je croire en ma peine présente ?
Que fait l'espoir qui quelquefois augmente ?

ECHO

Mente.

3475

FOSSINDE

Et quel loyer dois-je donc présumer
D'avoir, de l'oeil qui me vient enflammer ?

ECHO

Amer.

FOSSINDE

Amour cruel sont-ce donc là tes charmes ?
Que deviendront à la fin tant d'alarmes ?

3480

ECHO

Larmes.

FOSSINDE

Ô vous amants qui lui gardez la foi,
Voyez à quoi m'a réduit cet émoi.

ECHO

Et moi ?

FOSSINDE

Malheureuse fortune,
Impitoyable amour,
Ô destin rigoureux !
Que sera-ce de moi ?
Et quelle fin mettez vous à mes peines ?
Insensible berger,
Dénaturé berger,

3485

3490

Ô berger imprudent,
Cesseras-tu jamais
De suivre qui te fuit,
Et fuir qui te suit ? 3495
Mais comment puis-je croire
Que ce destin, ce destin tant injuste
Dans le ciel soit écrit ?
Dans le ciel où jamais
L'injustice ne fut ? 3500
Peut-être Écho de mon tourment se moque :
Retentons de nouveau
L'oracle de la nymphe.
Ma voix encore un coup à parler te semond :
Que ferons-nous Écho contre ce grand démon ? 3505

ECHO

Aimons.

FOSSINDE

Aimer, mais qui pourrait aimer quand on ne l'aime ?
Echo c'est ce me semble une folie extrême :

ECHO

Aime.

FOSSINDE

De ce conseil nouveau nymphe je m'ébahis : 3510
Mais le suivant mon coeur sera-t-il réjoui ?

ECHO

Oui.

FOSSINDE

Est-il vrai que le ciel à mon désir consente,
Et que je puisse enfin obtenir mon attente ?

ECHO

Tente.

3515

FOSSINDE

Et ce coeur de rocher cause de mon tourment,
Quel le verrai-je enfin si j'aime constamment ?

ECHO

Amant.

FOSSINDE

Ne te moques-tu point du tourment que j'endure ?
Et quelle guérison aurai-je à ma blessure ?

3520

ECHO

Sûre.

FOSSINDE

Heureux trois fois mon coeur tu te peux estimer :
Mais pour cueillir ce fruit comment faut il semer ?

ECHO

Aimer.

FOSSINDE

En cet art je ne suis, nymphe, que trop savante :
Mais quelle récompense à l'amour violente ?

3525

ECHO

Lente.

FOSSINDE

Lente il n'importe pas,
Pourvu que d'un moment
Elle devance au moins
L'heure de mon trépas.

3530

SCÈNE VIII

Satyre, Fossinde.

SATYRE

Elle s'en veut aller,
Gardons qu'elle n'échappe,
Jamais occasion
Ne se trouva plus belle,
Personne n'est ici :
Amour à mes desseins
Sois ce coup favorable.

3535

FOSSINDE

Dieu voici le satyre,
Sois Diane à mon aide.

3540

SATYRE

Avant qu'user avec elle de force
Il nous faut essayer
Celle de la prière,
Les faveurs sont plus douces
Que ces belles nous donnent
De leur bon gré, que celles qu'on ravit
Contre leur volonté.

3545

FOSSINDE

Il s'approche de moi,
Dois-je fuir, ou dois-je demeurer ?
Fuir, il est plus vite :
De demeurer aussi,
Le séjour en ce lieu
N'est pas peu dangereux :
Ah fâcheuse rencontre !

3550

SATYRE

Quel bon démon conduit ici mes pas
Où je te vois Fossinde,
Fossinde que j'adore,
Fossinde de mon coeur
Le plus ardent désir ?
Il faut bien que ce jour
Marqué de blanc me soit saint et sacré,
Et que le souvenir à jamais m'en demeure.

3555

3560

FOSSINDE

Il parle doucement,
Il faut que je m'essaye

Avec la douceur
De tromper ses desseins :
Car tromper le trompeur
Avec son artifice,
C'est un effet propre de la justice.

3565

SATYRE

Tu parles seule, et tu ne réponds point
À cet amant qui n'aime que tes yeux,
Qui consumé par eux,
Comme au soleil ardent
L'on voit fondre la neige,
Et tu ne l'aimes point ?
Mais comment se peut-il
Que tu brûles mon coeur,
Et gèles de froideur ?
Car si, comme l'on dit,
Nul ne saurait donner
Ce qu'il n'a pas, ô dieu ! Comment, Fossinde,
Me peux-tu bien donner
Une si grande amour,
Puisque tu n'en as point ?

3570

3575

3580

FOSSINDE

Ah ! Je n'en ai que trop.

3585

SATYRE

Sont-ce pas des miracles
Et d'amour et de toi ?
D'amour qui m'a pu vaincre,
Moi qui suis invincible,
Et de toi belle à qui j'offre mon coeur,

3590

Et de qui l'oeil cruel
Étant vainqueur ne daigne être vainqueur ?
Je ne suis pas, ô nymphe impitoyable,
À dédaigner comme tu peux penser,
Et quelquefois si tuournes les yeux
Sur mon affection,
Et sur ce que je vaux,
Je ne crois pas qu'enfin ton jugement
Ne soit en ma faveur.

3595

FOSSINDE

Ô le beau serviteur !
Jamais de ton mérite,
Gentil Satyre, et crois qu'il est ainsi,
Je n'ai douté, ni de l'affection
Que tu m'as fait paraître ;
Mais seulement, vois-tu, je le confesse,
L'erreur commune où mes compagnes sont
De fuir les satyres,
Est cause que comme elles
Aussi je t'ai fui.

3600

3605

SATYRE

Tes compagnes, Fossinde,
Sont des petites folles,
Qui ne savent connaître
Ceux qui valent le mieux,
Qui ne vont estimant
Le prix de toute chose
Qu'à leur opinion.
Mais si comme elles doivent,
Sans s'arrêter à quelques apparences
De ces délicatesses

3610

3615

Qui ne sont plus en nous, 3620
 Elles voulaient juger de nos mérites ;
 Crois moi, Fossinde, elles nous aimeraient
 Autant qu'elles nous fuient,
 Ces délicates filles,
 Ces jeunes affectées, 3625
 Qui ne savent encore
 Que c'est que vivre, et se vont figurant
 D'être les plus prudentes
 Et les plus entendues,
 De toute la contrée. 3630
 Mais toi, Fossinde, en qui le ciel a mis
 Non seulement la beauté du visage,
 Mais de l'esprit les qualités plus belles,
 Sois juge de ma cause,
 Et vois si j'ai raison 3635
 De les dire ignorantes,
 Alors qu'elles choisissent
 Ces petits pastoureux,
 Qui semblent à des filles
 En garçons revêtues, 3640
 Et s'en vont nous fuyant,
 Non pour autre raison,
 Tu le sais bien, bergère,
 Sinon d'autant qu'on nous voit au visage
 Les signes très certains 3645
 D'un généreux courage,
 Parce que nous avons
 Des bras forts et nerveux,
 Des rides sur le front,
 Du poil partout le corps, 3650
 Et que dessous nos pas
 On voit trembler la terre,
 Ces petites fillettes,

Que vous nommez bergers,
 Vous font entendre, ô dieu quelle folie ! 3655
 Que nous sommes grossiers,
 Incapables d'amour,
 Ou pour le moins de ses délicatesses.
 Que nous n'entendons pas
 Comme il vous faut servir, 3660
 Et disent que l'amour
 Étant enfant n'aime rien que l'enfance,
 Étant petit n'aime que la douceur,
 Et qu'on ne voit en nous
 Que des choses contraires 3665
 Aux humeurs de l'amour.
 Mais dites-moi, sont-ce des jeux d'enfants,
 Ah petites follettes !
 Que les jeux dont amour
 Enseigne les leçons ? 3670
 Ce sont des jeux d'enfants
 Ceux que l'on voit que la nourrice fait
 Avec le petit,
 Qu'elle tient attaché
 Au bout de son tétin. 3675
 Ce sont des jeux d'enfants
 De jouer aux épingles,
 De jouer aux noisettes
 Au jeu de la fossette :
 Mais croyez-moi, mes filles croyez-moi 3680
 Ce n'est pas jeu d'enfant
 Que celui de l'amour.
 Amour enseigne bien
 Un plus beau jeu que celui des enfants,
 Ne vous y trompez pas ; 3685
 Et si vous le saviez
 Vous diriez avec moi

Que ces jeunes puceaux,
 Ces tendres jouvenceaux,
 Ces petites fillettes, 3690
 Et j'entends vos bergers
 Enjolivés comme des jeunes filles,
 S'ils se veulent jouer
 Qu'ils aillent au tétin,
 Qu'ils caressent, s'ils veulent, 3695
 Comme au berceau les nourrices qu'ils ont,
 Qu'ils jouent aux épingles,
 Qu'ils jouent aux noisettes
 Au jeu de la fossette,
 Et qu'ils laissent aux hommes, 3700
 Aux hommes courageux,
 Et tels comme nous sommes,
 Le propre jeu des hommes.

(À part.)

FOSSINDE

Je vois que tu dis vrai,
 Gentil Satyre, et que par tes raisons 3705
 Mes compagnes ont tort :
 Mais réponds-moi, n'est-il pas vrai qu'amour
 Se plaît en la beauté ?
 Je veux de cette sorte
 L'entretenant pousser toujours le temps, 3710
 Qui sait, quelqu'un viendra
 Qui m'ôtera des mains de cette bête.

SATYRE

En la beauté, dis-tu,
 Je ne le nie pas ;

Mais que voit-on en nous
Où la beauté ne soit très apparente ?

3715

FOSSINDE

La belle opinion !

SATYRE

La taille droite et de belle hauteur,
Les jambes bien plantées,
L'estomac relevé,
La carrure bien faite ;
Que nous faut-il que doit avoir un homme ?

3720

FOSSINDE

Il est certain, mais que répondrons-nous
À ceux qui nous diront,
Tout ainsi que des chèvres
Ils ont les pieds fendus.

3725

SATYRE

Et la belle Vénus
N'a-t'elle pas choisi
Pour son mari ce boiteux de Vulcain ?

FOSSINDE

Mais si l'on te reproche
Que l'estomac que tu portes velu
Ressemble au bois touffu,
Où l'on ne voit que des ronces piquantes,
Que leur répondras-tu ?

3730

SATYRE

Je leur dirai que Mars
L'avait fait tout de même,
Et toutefois que la belle Cypris
Ne l'eut point à mépris.

3735

FOSSINDE

Et cette barbe encore tant épaisse ?

SATYRE

Telle l'avait cet invincible Hercule,
Hercule le dompteur
Des monstres de la terre,
Et toutefois Déjanire l'aima.

3740

FOSSINDE

Et ces petites cornes ?

SATYRE

Ah folâtre bergère,
Et vous et vos compagnes
Les devez bien aimer,
Si chacun pour le moins
Aime bien ce qu'il fait.

3745

FOSSINDE

Jamais, jamais, au moins que je le sache,
Des cornes je ne fis.

3750

SATYRE

Ce que par le passé
Tu n'as pas fait encore,
À l'avenir tu les feras peut-être,
Ne les dédaigne pas, 3755
C'est quelquefois le meuble plus certain
Qui soit au mariage.
Mais outre tout cela
Il ne faut pas, Fossinde,
Les cornes dédaigner, 3760
La lune est bien cornue,
Et le mont de Lathmie
Est bien témoin qu'un jeune Endymion
Ne l'a pas dédaignée.
Bacchus eut bien des cornes, 3765
Et toutefois la belle Cadienne
Ne fut-elle pas sienne ?

FOSSINDE

Il est vrai, je l'avoue,
Jusques ici mes compagnes et moi
Avons eu tort de ne vous aimer pas, 3770
Puisque tant de beauté
Se voit en vos visages.
Et pour ce à l'avenir,
Satyre, je le veux,
Je veux que tu te nommes 3775
Serviteur de Fossinde.

SATYRE

Ah dès longtemps déjà je le suis bien.

FOSSINDE

Mais je dis serviteur
Que Fossinde aimera
Autant comme il mérite.

3780

SATYRE

Mais dis que je désire.

FOSSINDE

Autant que tu désires.

SATYRE

Ô bienheureux Satyre !

FOSSINDE

Mais sois modeste, et ne me touche point.

SATYRE

Donc de ton amour
Donne moi quelque gage.

3785

FOSSINDE

Et qu'est-ce que tu veux,
Regarde bien ce que tu me demandes,
Car un amant se doit sur toute chose
Toujours montrer discret.

3790

SATYRE

Permets, belle bergère,
Qu'en te baisant je touche
Ton beau sein et ta bouche.

FOSSINDE

Le délicat baiser ;
Cela ne se peut pas.

3795

SATYRE

Il se peut si tu veux,
Et rien que ton vouloir
Ne me peut retarder
Le bien que je désire.

FOSSINDE

Non, Satyre, non, non,
Cela ne se peut pas,
Nous sommes ignorantes,
Nous autres jeunes filles,
Nous ne savons comment il faut baiser.

3800

SATYRE

Je te le veux apprendre,
Et si je ne veux rien
Pour ton apprentissage.

3805

FOSSINDE

Retire-toi Satyre,
Ou bien je m'en irai :

Dieu ! Nul ne viendra-t-il
Pour m'ôter de ses mains ?

3810

SATYRE

Je prends bien à la course
Les chevreuils et les daims,
Ne t'atteindrai-je pas ?

FOSSINDE

Satyre laisse-moi,
Ou de ce fer bientôt je punirai
Ta lâcheté.

3815

SATYRE

Ce serait bien plutôt
Extrême lâcheté,
Pour crainte de la mort ;
De perdre le profit
D'une telle rencontre.

3820

FOSSINDE

Puisque la force est inutile ici
Recourons à l'astuce.

SATYRE

Qu'est-ce que tu me dis ?

3825

FOSSINDE

J'ai dit, Satyre, et je le dis encore
Que je veux bien faire l'apprentissage

De ce que tu me dis :
Mais connaissant l'extrême affection
Qui te transporte, et la très grande force
Que la nature a voulu mettre en toi,
Je l'avoue, il est vrai,
Je crains.

3830

SATYRE

Et que crains-tu ?

FOSSINDE

Je crains que transporté
De cette amour trop grande,
Me tenant en tes bras,
Tu n'étreignes si fort
Ces liens amoureux,
Sans penser de le faire,
Que j'en étouffe.

3835

3840

SATYRE

Ah petite folâtre,
Non, non, ne le crains pas.

FOSSINDE

J'en ai peur toutefois.

SATYRE

Il est bien vrai, bergère, que je t'aime,
Et d'une amour extrême.

3845

FOSSINDE

Et que ta force est grande.

SATYRE

Elle l'est, il est vrai,
Plus qu'on ne saurait dire.

FOSSINDE

N'ai-je donc pas raison
D'en avoir peur ?

3850

SATYRE

Ne crains point, ma mignonne.

FOSSINDE

Et quand je serai morte
Te fâchera-t-il pas ?

SATYRE

J'aimerais mieux la mort :
Mais pour si sotte crainte
Je ne veux pas aussi
Que nous perdions si belle occasion.

3855

FOSSINDE

Ni moi non plus, je te veux bien complaire :
Mais sais-tu bien pour m'ôter toute crainte
Ce qu'il nous faudrait faire ?

3860

SATYRE

Dis-le Fossinde.

FOSSINDE

Il faudrait attacher
Tes fortes mains de sorte
Qu'en ce transport où tu te trouveras
Tu ne me puisses nuire.

3865

SATYRE

Vois-tu, Fossinde, afin de t'assurer
Je le veux bien, tiens, mes bras sont à toi,
Attache les ainsi qu'il te plaira.

FOSSINDE

Je vois bien que tu m'aimes,
Aussi te veux-je aimer,
Gentil Satyre, ainsi qu'il te plaira,
Et pour plus de faveur,
Je veux que de mon arc
La corde nous prenions
Pour servir de liens.

3870

3875

SATYRE

Ô doux liens combien vous tiens-je chers,
Étant nouées de la plus belle main
Qui fut jamais au monde.
Nouez, serrez autant qu'il vous plaira,
Déjà d'autres liens
Bien plus forts que ceux-ci

3880

M'étreignent beaucoup mieux.

FOSSINDE

Ces noeuds ne rompront pas,
Quelque force qu'il ait.

3885

SATYRE

Encor que ces liens
Fussent beaucoup plus faibles,
Je ne les romprais pas :
Car jamais, ô Fossinde,
De ton vouloir je ne m'éloignerai :
Mais qu'est-ce que tu fais ?

3890

FOSSINDE

Je veux lier, Satyre,
Comme tes mains, tes jambes trop légères ;
Car je crains que l'ardeur
De ton affection
Encor avec les jambes
Ne me fit quelque outrage.

3895

SATYRE

Qui le coeur m'a lié
Peut bien comme il voudra
Me lier tout le corps :
Fais donc ce que tu veux,
Et prends ce témoignage
De ton pouvoir sur moi,
Afin qu'à l'avenir
Tu ne redoutes plus

3900

3905

De ma force trop grande
L'extrême violence.
Or sus voilà le satyre lié
Ainsi comme il t'a plu.
Or ma belle bergère
Il ne reste donc plus
Sinon que tu t'approches,
Pour prendre les leçons
Que je t'avais promises.

3910

FOSSINDE

Il n'est pas beau, Satyre, ce me semble,
De voir qu'une bergère,
Pour baiser son amant
S'en aille le chercher ;
C'est pourquoi je te prie
De t'en venir ici.

3915

3920

SATYRE

Je le veux bien ; mais tu t'enfuis de moi.

FOSSINDE

Non, non, je ne fuis pas,
Je me promène un peu ;
Et puis je te confesse
Que je me plais de te voir si léger.
Ô comme il saute bien,
Tu sembles à ces pies
Qui vont de branche en branche
Sautant comme tu fais.
Or saute donc, Satyre,
Saute encore plus haut,

3925

3930

Un peu plus haut encore.

SATYRE

Mais où vas-tu ?

FOSSINDE

Je reviens, attends-moi.

SATYRE

Elle s'en est allée,	3935
Elle ne revient plus,	
Ô trompeuse Fossinde,	
Ô Fossinde perfide ;	
Tu t'en vas donc, ô bergère cruelle,	
Et te moques de moi,	3940
Après avoir connu	
L'extrême affection	
Que je te porte ; et bien je suis appris	
Je suis appris à jamais plus ne croire	
Les feintes apparences	3945
De ces trompeurs visages,	
Qui ne portent aux yeux	
Sinon toute douceur,	
Et n'ont dedans le coeur	
Que toute cruauté.	3950
Soyez appris, amants qui vous fiez	
Aux discours de ces belles.	
Dessous la belle fleur	
Le serpent est caché,	
Et sous ces beaux visages	3955
Des perfides courages.	

LE CHOEUR

Heureux hommes qui fûtes
En ce temps où vous eûtes
La nature pour loi, non pas pour tant de fruits
De la terre produits, 3960
Mais seulement heureux pour n'avoir eu le vice
D'exécration avarice.
En saison tant heureuse
La bergère amoureuse
Au berger amoureux, sans nul déguisement, 3965
Donnait contentement ;
Et lors à toute amour, amour était rendue,
Non comme ores vendue.
Ce fut toi vaine idole
Qui fis dans ton école 3970
Ce qui fut don d'amour, et faveur de Cypris,
Vendre pour certain prix,
Et qu'en ces paiements l'amoureuse monnaie
Sans mise se renvoie.
C'est toi vice exécration 3975
Qui rends insatiable
En l'avare faim d'or le coeur de ce berger,
Et qu'il ne veut changer
Ni permettre qu'Aglante épouse Sylvanire,
Quoi qu'elle le désire. 3980
Mais si les sacrifices
Rendent les dieux propices,
Et si près du destin la raison fait séjour,
Nous verrons vaincre amour :
Il vaincra, cet amour, et de si belles âmes 3985
Il unira les flammes.

ACTE III

SCÈNE I

Hylas, Aglante.

HYLAS

Enfin berger que te saurais-je dire ?
Ta Sylvanire est bien la plus ingrate
De toutes les bergères ;
C'est la plus arrogante, 3990
La plus méconnaissante
Qui fut jamais, ni qui jamais sera.
Vois-tu, berger, ne te figure point
Que quand toutes les femmes,
Mais je te dis les femmes, les plus femmes, 3995
Ensemble seraient mises,
L'on en peut faire une femme plus femme
Que cette Sylvanire.

AGLANTE

Ô dieu que me dis-tu ?

HYLAS

Je te dis, mon ami, 4000

La pure vérité.
Si je voulais avec des flatteries
Te retenir toujours en ton erreur,
Je te dirais que tu peux espérer
Qu'elle se changera : 4005
Mais je ne veux qu'un Aglante que j'aime,
Et que je tiens pour un autre moi-même,
Se paise d'espérance,
D'espérance trompeuse,
Et d'espérance enfin, 4010
Qui ne sera jamais
Qu'à son désavantage.

AGLANTE

La rude main que la tienne, berger,
Pour penser une plaie
Si sensible et cuisante. 4015

HYLAS

La main trop pitoyable,
Le mal qu'on peut guérir
Rend souvent incurable.
Mais quoi ! Berger, veux-tu que je te flatte ?
Je le veux comme toi, 4020
Mais appris ne te plains
Si tu te vois déçu :
Il m'est aisé de te feindre des fables,
Et de te les donner
Pour choses véritables. 4025
Il m'est aisé de dire
Que j'ai vu Sylvanire
Tressaillir d'aise et de contentement
Oyant le nom d'Aglante,

Que j'ai vu son bel oeil 4030
Comme un soleil découvert de nuage,
Qu'un doux souris a mignardé sa bouche,
Et que son coeur a rendu témoignage
Par des soupirs qu'il n'a peu retenir
De son amour trop forte. 4035

AGLANTE

Ah trop heureux ! Ah trop heureux berger.

HYLAS

Je te puis dire, Aglante,
Qu'après tant de soupirs
D'une voix douce et tremblante d'amour
Elle m'a dit, Hylas 4040
Assure mon Aglante
Que je suis son amante.

AGLANTE

Quelle douce parole !

HYLAS

Qu'après étant parti
Elle accourut en me disant, Hylas, 4045
Hylas, Hylas, écoute encor, Hylas ;
Et qu'étant près de moi
Elle me dit avec un doux sourire,
Dis-lui que Sylvanire
N'aime qu'Aglante, et qu'Aglante sera 4050
Celui que Sylvanire
À jamais aimera.

AGLANTE

Ô dieux ! ô dieux !

HYLAS

Et pour lui rendre preuve
De ce que de ma part 4055
Tu lui diras, porte lui, me dit-elle,
Ce noeud que je te donne,
Qu'il le prenne pour gage
De ce noeud gordien
Qui retient mon courage 4060
Avec le sien.

AGLANTE

Ah berger mon ami,
Que ne me donnes-tu
Ce cher présent que ma belle m'envoie ?
Pourquoi retardes-tu 4065
Un tel contentement
À ce berger qui t'aime ?

HYLAS

Comment, Aglante, es-tu sorti du sens ?
Penses-tu que je l'aie,
Ce noeud que je te dis ; 4070
Ni que cette cruelle
M'ait tenu les discours,
Que je te fais ? Ah désabuse toi,
Jamais elle n'en eut
La moindre intention. 4075
Voyez, ô dieux ! Comme on croit aisément

Tout ce que l'on désire :
 Je t'ai dit, ô berger,
 Que si je le voulais,
 Afin de te complaire,
 Pour choses véritables
 Je te dirais des fables.

4080

AGLANTE

Il n'est donc pas vrai ?

HYLAS

Mais comment vrai, berger ?
 Ah tant s'en faut qu'elle ait eu quelque envie
 D'user de ces paroles,
 Qu'au contraire, vois-tu,
 D'un propos dédaigneux,
 Quand j'ai pensé lui dire
 L'amour que tu lui portes,
 Elle en a fait risée,
 Elle s'en est moquée,
 Comme si ton service
 Et ton affection,
 L'orgueilleuse qu'elle est,
 Étaient trop peu de chose.
 Le cruel animal,
 Le superbe animal,
 Qu'une femme qui sait
 Qu'à quelqu'un elle plaît.

4085

4090

4095

4100

AGLANTE

Il n'est donc pas vrai ?

HYLAS

Il est certain, berger, qu'il n'est pas vrai,
Et si certain, te dis-je,
Que jamais, mais jamais
Tu ne dois espérer
Que ce coeur glorieux,
Cette âme outrecuidée,
Pour toi puisse changer.

4105

AGLANTE

Ah pauvre et triste Aglante !
Que sera-ce de toi ?

4110

HYLAS

Laisse, laisse les plaintes,
Et te souviens, berger,
Qu'il est honteux à l'homme de courage
De pleurer pour un mal
Auquel, s'il veut, il peut donner remède.

4115

AGLANTE

Et quel remède, Hylas, y trouves-tu ?

HYLAS

Celui de ta vertu.
Ressouviens-toi, berger,
Qu'Aglante est homme, et Sylvanire femme,
Et qu'homme, c'est à dire
Celui qui doit la terre dominer,
Et que femme au contraire,

4120

C'est à dire l'esclave
 Des volontés de l'homme,
 Et que cette vertu 4125
 Qu'au coeur de l'homme a mise la nature,
 Ne se doit pas soumettre,
 En renversant les lois,
 Au pouvoir de la femme.

AGLANTE

Ah berger ! Ah berger ! 4130
 Si pour ma guérison
 Tu n'as autre raison,
 Je vois mon mal d'éternelle durée :
 Car tant s'en faut
 Que l'homme soit au monde 4135
 Pour commander, qu'au contraire tout homme
 Qui se veut acquitter
 Du nom d'homme qu'il porte,
 Ne doit jamais penser,
 Sinon qu'à la servir, 4140
 Sinon qu'à l'adorer,
 La femme que tu dis,
 Et pour qui nous devons,
 Pour dignement la pouvoir bien nommer,
 Inventer quelque nom 4145
 Digne de ses mérites,
 Celui de femme étant peu digne d'elle,
 Et qu'au défaut de quelqu'autre meilleur,
 On peut dire déesse,
 Déesse vraiment 4150
 En ses perfections,
 Déesse en ses beautés,
 Déesse en ses vertus,

Déesse en fin que seulement aimer
Ce serait profaner 4155
D'irrévérence une chose sacrée.
Mais que plutôt on doit pour ne faillir
Adorer et servir,
Comme la vraie idée
Où toutes les vertus, 4160
Où toutes les beautés,
Et les perfections
De la nature humaine
Sont en perfection.

HYLAS

Et telle est ta créance. 4165

AGLANTE

Et telle est ma créance,
Et telle aussi doit être
Celle de tous les hommes,
Sur lesquels la raison
Encore a quelque force. 4170

HYLAS

L'homme que la nature
A rendu si puissant,
Ne doit-il avoir honte
De se soumettre à quelqu'autre plus faible ?

AGLANTE

Si l'homme est le plus fort, 4175
C'est pour lui faire entendre

Qu'il a la force afin de la servir,
 Cette femme plus faible :
 Et ne vois-tu, berger,
 Cette même ordonnance 4180
 En toute la nature ?
 Le cheval n'est-il pas
 Beaucoup plus fort que l'homme ?
 Et voudrais-tu que l'homme se soumît
 À porter le cheval ? 4185
 Et le boeuf n'est-il pas
 Plus fort encor que l'homme ?
 Et voudrais-tu que le boeuf pour cela
 Mit l'homme à la charrue ?
 Non, non, berger, crois-moi, 4190
 Si l'homme a cette force,
 C'est pour le servir mieux,
 Ainsi que je t'ai dit,
 Ce cher présent des cieux,
 Cette femme admirable, 4195
 Cette femme adorable,
 Si parmi les mortels
 Quelque chose admirable,
 Quelque chose adorable
 Est digne des autels. 4200

HYLAS

Que je te plains, Aglante,
 D'avoir cette pensée.

AGLANTE

Mais que je me plaindrais
 Si j'avais eu jamais autre pensée.

HYLAS

Qu'il les faille adorer ?

4205

AGLANTE

Qu'il les faille adorer.

HYLAS

Ces femmes imparfaites ?

AGLANTE

Ces femmes si bien faites.

HYLAS

Et nous soumettre à elles ?

AGLANTE

Et nous soumettre à elles.

4210

HYLAS

Quoi qu'elles soient cruelles ?

AGLANTE

Cruelles comme belles.

HYLAS

Ô pauvre Aglante, ou plutôt pauvre Adraste,
Adraste le plus fol
D'entre les plus grands fous !

4215

Apprends de moi ceci,
La femme plus modeste
Est un fier animal,
Qui tant plus est aimé
Et tant plus fait de mal.

4220

AGLANTE

Au contraire la femme
Est un bien si parfait,
Que plus on l'aime et plus aimable elle est.

HYLAS

Tu la veux donc aimer
Quoi que j'en sache dire.

4225

AGLANTE

Mon vouloir n'est-il pas
Du tout à Sylvanire ?

HYLAS

Mais elle ne veut pas
Que tu l'aimes, berger.

AGLANTE

Mon coeur est immuable,
Il ne saurait changer.

4230

HYLAS

Tu ne veux donc point
Faire ce qu'elle veut.

AGLANTE

Voudrait-elle d'Aglante
Plus qu'Aglante ne peut ? 4235
Tu perds le temps, tu travailles en vain,
Hylas, assure-toi
Qu'amour n'est pas semblable à la chemise
Qu'on peut laisser pour en vêtir un autre,
Et toutefois semblable à la chemise 4240
Peut-être est-elle bien ;
Mais à celle, berger,
Dont la dernière fois
Hercule se vêtit,
Et de qui sans mourir 4245
Il ne put se défaire.
Amour dedans un coeur
Vient volontairement,
Mais par la volonté
D'un coeur fidèle il ne sort nullement. 4250

HYLAS

Ah misérable Aglante !

AGLANTE

Mais bienheureux Aglante !

HYLAS

N'est-tu pas malheureux
D'aimer sans être aimé ?

AGLANTE

Mais bienheureux Phoenix
Aux rayons d'un soleil
Je me vois consumé.

4255

HYLAS

Et quand tu seras mort
Que servira ta flamme ?

AGLANTE

Je la conserverai
Toujours dedans mon âme.

4260

HYLAS

Te voila bien, tiens-toi bien chaud, Aglante.

AGLANTE

J'aurai l'âme contente.

HYLAS

S'il est ainsi de peu tu te contentes :
Comment, berger, perdre l'âge et la peine,
Tant de soupirs, tant de pleurs épanchus,
Tant de soins employés,
Et vainement pour une fille ingrate ?
Et puis, ô dieux ! Pour toute récompense
Il te suffit d'en avoir au cercueil
La vaine souvenance :
J'aimerais mieux en perdre tellement
Tous les ressouvenirs,

4265

4270

Que je n'eusse mémoire,
Non seulement d'elle ou de ses rigueurs, 4275
Mais de personne encore
Qui l'eût jamais connue.

AGLANTE

J'aimerais mieux, Hylas,
Et cela te suffise,
N'avoir jamais été 4280
Du nombre des vivants,
Que si j'avais vécu
Sans avoir vu la belle Sylvanire.
Et j'élirais plutôt
N'avoir jamais rien vu, 4285
Que si dès la même heure
Que mes yeux l'aperçurent
Mon coeur ne l'eût aimée.
Et je voudrais plutôt
N'avoir jamais aimé, 4290
Et si je tiens l'amour
Tout le bonheur du monde,
Que si l'ayant aimée,
Cette belle cruelle,
Mon amour à jamais 4295
Ne vivait éternelle.

HYLAS

Qu'est-ce que tu prétends ?

AGLANTE

De la servir.

HYLAS

Mais servir sans loyer
C'est ce me semble une grande imprudence. 4300

AGLANTE

Ce m'est un heurt si grand
D'aimer cette bergère,
Qu'amour m'a surpayé
Me la faisant aimer :
Il ne la faut aimer, cette belle cruelle, 4305
Sinon que pour l'aimer,
Et pour payer le tribut que tout homme
Est obligé de rendre
À ses perfections,
Et non pour les faveurs 4310
Qu'un amant comme toi
En pourrait désirer.
Trop vile, Hylas, est cette récompense
Pour mon affection,
À des amours vulgaires 4315
Les faveurs ordinaires :
Mais à la mienne il faut
Quelque chose de plus,
Et ce plus, ô berger,
C'est aimer pour aimer. 4320
L'amour est de l'amour
La seule récompense :
Et par ainsi, pour me la faire aimer,
Il me suffit qu'elle soit elle-même.

HYLAS

Or va berger, 4325

Pour moi je te le quitte,
Je n'en dispute plus,
Je n'eusse jamais cru
Dedans l'esprit d'un homme
Une folie telle :

4330

Aime à ton gré, mais le tout sans envie,
Et ne crains point que ce loyer d'amour
Que tu prises si fort
Te soit jamais ôté,
Sinon que la folie
Qui te tient abusé
Finisse par ta mort.

4335

SCÈNE II

Hylas, Sylvanire, Fossinde, Aglante.

HYLAS

Mais la voici
La belle Sylvanire,
La voici ta déesse,
Si tu n'as cru, berger, à mes paroles
Tu sauras de sa bouche,
S'il n'est pas vrai qu'elle soit une souche.

4340

SYLVANIRE

Mon Dieu, ma soeur, tournons nos pas ailleurs.

FOSSINDE

Est-ce un serpent que vous avez trouvé ?
Venez, venez, il n'est pas venimeux.

4345

AGLANTE

Ô courtoise Fossinde,
 Serpent se peut bien dire
 Ce malheureux berger,
 Si le serpent est haï de la femme. 4350
 Mais au rebours, serpent je ne suis pas,
 Si le serpent est de nature froide,
 Car je suis tout de feu :
 Et s'il est vrai qu'à certaine saison
 Il dépouille sa peau, 4355
 Car je n'ai jamais peu
 Me dépouiller de l'amour que je porte
 À cette belle et cruelle bergère,
 Qui pour ne me voir pas
 Ailleurs tourne ses pas. 4360
 Mais, belle Sylvanire,
 Quelle raison vous peut faire en aller,
 Si c'est pour me fuir
 Vous ne le sauriez faire,
 Car vous êtes toujours 4365
 Au milieu de mon coeur,
 Et si vous ne pouvez
 Fuir si vite ment,
 Qu'Aglante ne vous suive
 Encor plus promptement ; 4370
 Que si ce n'est du corps
 Au moins de la pensée.
 Arrêtez donc puisqu'il est impossible
 Vous éloigner de moi :
 Arrêtez Sylvanire, 4375
 Pour voir au moins dans ce coeur que je porte
 Les coups plus glorieux
 Qui soient jamais procédés de vos yeux :

Quelquefois le vainqueur
Se plaît d'ouïr redire 4380
L'histoire de ses faits,
Se plaît de voir les coups
Qu'en la chaleur du combat il donna.
Et pourquoi mon vainqueur
Vous plaît-il pas de voir, 4385
Puisque c'est votre gloire
En moi votre victoire ?

FOSSINDE

Vraiment il sait aimer.

HYLAS

Voyez la dédaigneuse,
Elle ne daigne pas 4390
Tourner les yeux vers lui.

AGLANTE

Vous détournez ailleurs
Vos beaux yeux que j'adore,
Cruelle je vois bien,
Je le vois bien que vos yeux ne sont pas 4395
Égaux en cruauté
Au coeur que vous portez :
Car ils ne peuvent voir
Les profondes blessures
Dont votre âme cruelle, 4400
Ni votre coeur aussi dur qu'un rocher
N'ont jamais eu pitié.
Serez-vous jamais lasse
De me voir tant souffrir ?

HYLAS

Le voilà le bonheur 4405
De ces amants fidèles.

FOSSINDE

Mais toutes ne sont pas
D'une humeur si cruelle.

AGLANTE

Au moins avant ma mort
Faites-moi cette grâce, 4410
Qu'hélas je puisse dire,
Je les vis sans rigueur
Un moment, ces beaux yeux,
Ces yeux de Sylvanire.

HYLAS

Ô belle récompense. 4415

AGLANTE

Vous ne répondez point,
Ô ma belle bergère !
Dieu voulut que celui
Qui m'a lié le coeur
Vous eût lié la langue. 4420

SYLVANIRE

Que cherches-tu de moi ?
Aglante que veux-tu ?

AGLANTE

Amour ! Amour !

SYLVANIRE

Amour, il ne se peut,
Amour et mon honneur ne peuvent être ensemble. 4425

FOSSINDE

Amour et votre honneur
Ne peuvent être ensemble ;
Car l'amour et l'honneur
Ne sont pas ennemis
Sinon dans votre coeur. 4430

SYLVANIRE

Je veux bien que l'on croit
Que dans mon coeur l'amour
Ne peut faire séjour,
Pourvu que de l'honneur
L'on n'en soit point en doute. 4435

HYLAS

Honneur vraiment humeur
Et pure opinion,
Un idole impuissant
Qui jamais ne se sent,
Une feinte chimère, 4440
Dont aujourd'hui les filles
Se laissent abuser
Par leurs mères plus fines.

SYLVANIRE

Soit ainsi que tu dis,
Ce que je ne crois pas, 4445
Qu'en puis-je-mais, Hylas ?
Je ne veux tant y a
Me faire d'autres lois,
Que les lois ordinaires
Que nous donnent nos mères. 4450

HYLAS

Ta mère quelquefois,
Et n'en sois point en doute,
Fut jeune comme toi.

AGLANTE

Mais non pas aussi belle.

HYLAS

Peut-être moins cruelle. 4455

SYLVANIRE

Et qu'est-ce pour cela ?

HYLAS

Pour cela je veux dire
Que maintenant ta mère
Te porte envie, ô folle,
Et qu'elle ne veut pas 4460
Que tu goûtes les biens
Que l'âge lui dénie.

Elle s'en ressouvient,
De ces biens que je dis,
Et sans cesse ils reviennent 4465
Devant ses yeux, en te voyant si belle,
Et de chacun aimée,
Et l'envieuse en sa fille elle blâme
Ce qu'elle eut autrefois
De plus cher en son âme. 4470

FOSSINDE

Hylas toujours est Hylas en effet.

AGLANTE

Non, non, belle bergère,
Et sage autant que belle,
N'écoutez point Hylas,
Votre beauté fait que chacun vous aime, 4475
Votre vertu doit en faire de même.
Je vous aime, il est vrai,
Plus que jamais amant
Autre beauté n'aima :
Mais croyez-moi, j'aimerais mieux la mort 4480
Que de voir, Sylvanire,
La moindre tache en vous,
L'amour que je vous porte
Parfaite en toute sorte
Ne demande sinon 4485
Ce que l'honneur justement vous commande :
Mais cet honneur dont vous êtes soigneuse
Comme vous le devez,
Ne vous y trompez pas,
N'est pas d'être cruelle, 4490
N'est pas d'être insensible,

N'est pas d'être une tigre,
 N'est pas d'être un rocher ;
 Car autrement l'honneur et la nature
 Se diraient ennemis. 4495
 Nature qui commande
 D'aimer, non pas peut-être
 Comme l'on va disant,
 Tous ceux belle bergère
 Dont nous sommes aimés, 4500
 Mais tous ceux qui nous aiment
 Comme l'on doit aimer,
 Et cet honneur, ô sage Sylvanire,
 Gît à ne faire rien
 Qui puisse être contraire 4505
 À la vertu dont cet honneur procède.
 Et par ainsi l'amour,
 J'entends l'amour que le berger Aglante
 A pour vous dans le coeur,
 Naissant de la vertu, 4510
 Aussi bien que l'honneur
 N'est pas son ennemi,
 Mais son frère plutôt.

HYLAS

Belle philosophie.

AGLANTE

Et pour montrer que cet amour est né, 4515
 Et cet honneur tous deux de même mère,
 Avez-vous jamais vu
 En moi quelque action
 De l'amour que je dis
 Qui soit contraire aux lois de cet honneur ? 4520

SYLVANIRE

Aglante il est bien vrai,
Mais l'amour que tu dis
Est si semblable à l'autre,
Que bien souvent ils sont pris l'un pour l'autre.

AGLANTE

L'oeil qui s'y trompe a bien mauvaise vue.

4525

SYLVANIRE

Je le veux croire ainsi
Pour ton contentement :
Ne sais tu pas, Aglante,
Qu'entre nous il y a
De ces mauvaises vues
Plus grande quantité,
Que non pas de bien bonnes ?
Ne sais-tu pas que l'oeil
De ces choses cachées
N'en voit qu'autant que le soupçon le veut ?
Retiens ceci de moi,
Puisque l'honneur gît en l'opinion,
Il ne faut pas donner occasion
De soupçonner chose que l'on ne voie :
Donc n'en parlons plus,
N'en parlons plus, je ne veux point d'amour,
Je ne veux point de commerce avec lui,
Et quand ce ne serait
Que ces amours ont un semblable nom,
Je ne veux point d'amour.

4530

4535

4540

4545

HYLAS

Le voila bien payé.

AGLANTE

Ô quelle cruauté,
Parce qu'on nomme amour du nom d'amour
Elle rejette amour.

FOSSINDE

Puisque le nom vous fait haïr la chose,
Changeons ce nom d'amour,
Nommons le d'autre sorte.

4550

SYLVANIRE

Non ma soeur je ne veux
Ni l'effet ni le nom
De l'amour que vous dites ;
Au contraire je veux
Le fuir, le haïr,
Et tous ceux qui le suivent
Comme fiers ennemis.

4555

AGLANTE

Ennemi, Sylvanire,
Pouvez-vous bien nommer
Celui qui vous honore,
Celui qui vous révère,
Celui qui vous adore :
Et quels seront ceux-là
Que vous honorerez

4560

4565

Du nom de vos amis,
Et de vos serviteurs ?

SYLVANIRE

Je donnerai ce nom
De cruel ennemi 4570
À tous les ennemis
De mon honnêteté.
Crois-tu que je ne sache
Que le miel est toujours
Dans la bouche au trompeur, 4575
Et le fiel dans le coeur ?
N'en parlons plus, Aglante,
Mets ton coeur en repos,
Jamais je n'aimerai
Que qui j'épouserai. 4580
J'ai de ma mère appris
Qu'il faut vaincre en fuyant
Cet enfant de Cypris :
Fuyons le donc, berger,
Pour vaincre ce vainqueur. 4585
Et si tu ne veux pas
Le fuir avec moi,
Ne trouve point étrange
Qu'avec toi je ne le veuille suivre.

AGLANTE

Ô cruelle bergère ! 4590
Est-ce donc là toute ma récompense ?

HYLAS

Tantôt, ce disait-il,

Il n'en demandait point.

AGLANTE

Devais-je point attendre
 D'une amour si fidèle 4595
 Une fin moins cruelle ?
 Le ciel m'en vengera,
 Le ciel qui n'aime pas
 La cruauté, ni l'injustice aussi.
 Mais va, cruelle, va, 4600
 Va de toutes les âmes
 L'âme la plus sauvage,
 Va la plus insensible
 Qui fut jamais au monde,
 Augmente ta rigueur, 4605
 Si tu le peux, par dessus ta beauté,
 Tu ne feras jamais
 Que cette amour que dans le coeur je porte,
 Jamais, jamais en sorte.

HYLAS

Nyi toi tu ne feras 4610
 Par ta sotte constance,
 Que jamais, que jamais
 À te plaire elle pense.
 Il est hors de lui même :
 Mais pour dire le vrai 4615
 Sylvanire est cruelle.
 Nous n'avions qu'un Adraste,
 J'ai peur s'il continue,
 Comme j'ai déjà dit,
 Que bientôt ils soient deux. 4620
 Mais je m'en vais le suivre

Pour essayer s'il se peut consoler.

SYLVANIRE

Ô quelle force il faut que je me fasse,
Nul ne le sait que mon coeur seulement.

SCÈNE III

Ménandre, Lerice, Sylvanire, Fossinde.

SYLVANIRE

Mais dieu voicI mon père,
Quelle importune et fâcheuse rencontre,
Je ne m'en puis aller
Sans qu'il s'en aperçoive.

4625

MÉNANDRE

Enfin, enfin peut-être en quelque lieu
Elle se trouvera,
Cette coureuse.

4630

LERICE

Il le faut pour certain,
Car nous l'avons cherchée
Partout où par raison
Nous la pouvions trouver :
Mais la voilà, Ménandre.

4635

MÉNANDRE

Dieu soit loué, je ne veux plus, Lerice,

Remettre cette affaire,
Ni l'aller dilayant,
Je veux avoir sa résolution,
Et qu'elle parle clair,
Il faut qu'elle l'épouse,
Quoi qu'elle sache dire.

4640

LERICE

Je crois bien que jamais
Elle ne sortira
De vos commandements.

4645

MÉNANDRE

Je l'entends bien ainsi,
Ou bientôt, ou bientôt,
Elle ressentira
La puissance d'un père
Justement courroucé.
Il faut parler à elle :
Écoute Sylvanire ?

4650

SYLVANIRE

Que vous plaît-il mon père ?

MÉNANDRE

Je veux que tu sois sage.

4655

FOSSINDE

Sage, Ménandre, et ne l'est-elle pas ?

MÉNANDRE

Je veux qu'à mon vouloir
Ton vouloir tu réduises,
Si tu fais autrement
Je te ferai sentir
D'un père le pouvoir.

4660

FOSSINDE

Jamais, sage Ménandre,
La charge n'est bien faite
De qui le faix penche tout d'un côté.
Il faut que Sylvanire,
Et c'est bien la raison,
Obéisse à Ménandre,
De son côté commande comme il faut.

4665

MÉNANDRE

Je veux, et je le veux,
Qu'elle épouse Théante,
Et de plus qu'elle l'aime.

4670

FOSSINDE

Ménandre tu peux bien
La donner à Théante,
Parce qu'elle est ta fille,
Mais faire qu'elle l'aime
Tu ne saurais, et ne t'y trompe pas,
La volonté dont amour prend naissance
N'est point sujette à quelque autre puissance,
Même les dieux, et prends exemple d'eux,
Laissent libre à chacun

4675

4680

Sa propre volonté.

MÉNANDRE

Je ne crois pas, Fossinde,
 Quoi que tu saches dire,
 Que si ton père Alcas,
 Et ta mère Alderine, 4685
 Te proposaient Théante,
 Ta résolution fut de le refuser :
 Une fille bien née,
 Une fille bien sage,
 Comme tu sais, doit toujours se remettre 4690
 Au vouloir de son père.
 Il est, crois-moi, presque plus excusable
 À son sexe, bergère,
 De faillir, et de suivre
 Le conseil de son père, 4695
 Qu'il n'est pas honorable
 De faire bien, et suivre seulement
 Sa propre opinion.

FOSSINDE

Ménandre, il est bien vrai
 Que j'élirais plutôt 4700
 De n'être pas, que de désobéir
 Mon père ni ma mère,
 Mais je sais bien aussi
 Qu'ils ne m'ordonneront
 Jamais chose qu'ils sachent 4705
 Que j'aie à contrecœur.

MÉNANDRE

Chacun fait comme il veut
Des choses qui le touchent :
Pour moi je veux que Sylvanire épouse
Ce berger que je dis.
Mais tu ne réponds point,
Peut-être es-tu muette ;
Parle un peu Sylvanire ?

4710

SYLVANIRE

Je ne suis pas muette,
Pardonnez-moi mon père,
Mais comment répondrai-je ?
Vous ne me dites rien.

4715

MÉNANDRE

Celui, comme l'on dit,
Est le plus sourd, qui ne veut pas entendre :
Je te dis, Sylvanire,
Que Théante te veut,
Théante le plus riche
Des bergers de Lignon,
Que son père déjà
M'en a fait la demande,
Que ta mère y consent,
Que je te le commande,
Et qu'il ne tient qu'à toi
Que les liens d'un heureux hyménée
Tous deux ne vous étreignent
D'indissolubles noeuds :
Qu'est-ce que tu réponds ?
N'as-tu point de parole ?

4720

4725

4730

Tu te caches les yeux :
Et d'où vient cette honte ?
Ne veux-tu point parler ?

4735

LERICE

Est-ce ainsi, Sylvanire,
Quand quelqu'un parle à toi,
Même quand c'est ton père,
Qu'il faut être muette :
T'ai-je enseigné cette civilité ?

4740

SYLVANIRE

Pardonnez-moi, mon père,
Et vous ma mère aussi,
Si je ne vous réponds
Comme vous le voulez,
L'affection que je porte à tous deux,
Ainsi que la nature
Et mon devoir me tiennent obligée,
M'empêche la parole,
Et la voix me dérobe.

4745

4750

MÉNANDRE

Pourquoi l'affection
Et le devoir, font-ils un tel effet ?

SYLVANIRE

Parce que je sais bien
Que cette servitude,
Qu'on nomme mariage,
Loin de tous deux à jamais me tiendra.

4755

FOSSINDE

Elle a raison.

MÉNANDRE

Elle a raison, bergère ;
Mais tant s'en faut, si Théante la prend :
Des deux maisons je n'en veux faire qu'une.

4760

LERICE

Non, non, mon cher enfant
Efface cette doute,
C'est la première chose
Qu'on leur a protestée.

FOSSINDE

L'amant promet, et promet ce qu'on veut
Pour obtenir la chose désirée,
Mais l'ayant obtenue,
De toutes ses promesses
Il n'en tient qu'une seule,
Et c'est d'être mari,
C'est à dire le maître
Au langage commun
Des hommes de ce temps,
De tout le reste il n'en fait point de compte.

4765

4770

SYLVANIRE

Ô dieux ! Mon père, et qu'est-ce que j'ai fait,
Que vous veuillez, et vous ma mère aussi,
Vous défaire de moi ?

4775

Me chasser de chez vous ?
 Me bannir de chez vous ?
 Et me priver de l'heur de votre vue ? 4780
 Si je ne suis pas digne
 De vivre auprès de vous
 Avec le nom de fille,
 Ah donnez-moi celui
 De servante et d'esclave, 4785
 Tous noms me seront doux,
 Toutes conditions
 Me seront agréables,
 Pourvu, mon père, hélas ! Pourvu ma mère
 Que je sois près de vous, 4790
 Et que je puisse, ainsi que je le dois,
 Jusqu'à ma mort vous servir l'un et l'autre.

LERICE

Elle me fend le coeur
 Voyez le naturel
 De cette pauvre fille. 4795
 Mais penses-tu m'amie,
 Penses-tu que ton père,
 Ni que ta mère aussi
 Puissent t'aimer si peu,
 Qu'ils veulent consentir 4800
 À ton éloignement ?
 Perds cette opinion,
 Et sois très assurée
 Qu'à jamais près de nous
 Sylvanire vivra. 4805
 Et lorsque du destin
 Les parques éternelles
 Finiront de nos jours

La dernière fusée :
 Ce sera toi, ma fille, 4810
 Ainsi les dieux le veulent,
 Qui nous rendras ce pitoyable office
 De nous clore les yeux.
 Mais résous-toi d'obéir à ton père,
 Il te veut voir bientôt mère d'enfants, 4815
 Le support agréable
 De nos vieilles années.
 Il veut revivre en eux
 D'une seconde vie,
 Comme en toi, Sylvanire, 4820
 Déjà nous revivons.
 Oui, oui, Ménandre, il n'en faut point douter,
 Sylvanire est trop sage,
 Elle le veut, puisqu'il vous plaît ainsi.

SYLVANIRE

Ah ! Ma mère pour dieu 4825
 Ne me procurez point
 Un désastre si grand.
 J'ai promis à Diane
 De suivre dans les bois
 Ses chastes exercices : 4830
 Et de fuir d'hymen
 Les impures délices.
 Je serai, s'il vous plaît,
 Et s'il plaît à mon père,
 Ou vestale ou druide, 4835
 Ou si mieux vous l'aimez,
 Je suivrai dans les bois,
 Avec le chœur des nymphes,
 Cette chaste Diane,

Comme je suis par mes vœux obligée,
 Vous savez bien comme saints et sacrés
 Doivent être les vœux.

4840

MÉNANDRE

Belle dévotion,
 Pour ne point obéir
 À ce que je commande :
 Ne sais-tu point encore
 Que par les lois les enfants ne sauraient
 Disposer d'eux sans le consentement
 Du père et de la mère ?

4845

FOSSINDE

Ces lois sont lois des hommes,
 Les vœux sont faits aux dieux,
 Où les lois des mortels
 Ne peuvent arriver.

4850

MÉNANDRE

Ces lois dont je lui parle,
 Quoi que faites des hommes,
 Sont aussi lois des dieux ;
 Ce sont lois de nature,
 Et la nature et Dieu
 Sont une même chose.
 Mais je vois bien d'où procèdent ces vœux :
 Tu prétends, Sylvanire,
 Dessous le voile feint
 De cette piété
 Couvrir tes beaux desseins,
 Et d'abuser les miens,

4855

4860

4865

Pensant ainsi de rompre par souplesse,
Ou par longueur de temps
L'hymen que je désire :
Mais tu te trompes fort,
Je suis plus fin que toi,
Je vois jusqu'en ton coeur.

4870

SYLVANIRE

Plut à dieu !

MÉNANDRE

Les desseins que tu fais.
Que défaut-il à ce gentil Théante,
Que puisse avoir un berger accompli ?
Et toutefois, fille malavisée,
Théante te déplaît,
En voudrais-tu quelque autre
Ou plus noble, ou plus riche ?
Mais je vois bien que c'est ;
Ces petits affettés
Qui te vont muguettant,
De ta beauté t'ont conté des merveilles.
T'ont-ils pas dit que rien n'est de si beau
Que Sylvanire est belle ?
Que c'est un grand dommage
De la mettre si tôt
Dans le tombeau d'hymen :
Car c'est ainsi qu'ils vont nommant entre eux,
Ces têtes éventées,
Les saints liens du sacré mariage ;
Qu'il faut que tes beautés
Longtemps soient admirées,
Longuement soient servies,

4875

4880

4885

4890

Et de tous adorées, 4895
 Avant que se soumettre
 À la sévérité
 Des tyranniques lois
 De quelque mariage,
 Qu'il sera toujours temps 4900
 D'entrer en servitude,
 Que cependant il faut,
 Puisque le ciel t'a voulu faire belle,
 User de ta beauté,
 Te faisant désirer 4905
 Par tous les cœurs
 De ceux qui te verront.
 Voilà sans doute, ô folle, de tes vœux
 La source et l'origine,
 Tu veux être servie, 4910
 Tu veux être admirée
 Par ces jeunes garçons,
 Qui te vont abusant
 De vaine flatterie :
 Car tu sais qu'un mari 4915
 Ne le souffrirait pas.
 Mais imprudente, imprudente et peu sage,
 Si tu savais combien cette beauté
 Est peu de chose, et combien aisément
 Elle se change en extrême laideur, 4920
 Tu dirais avec moi
 Que c'est une folie,
 Que celle qui t'abuse.
 La beauté c'est un verre
 Qui reluit au soleil ; 4925
 Mais aussi qui se casse
 Au moindre coup qu'il a.
 Au soleil des beaux ans,

Et les beaux ans j'appelle
 Les ans de la jeunesse : 4930
 Il est vrai, la beauté
 Jette bien quelque fleur ;
 Et cette fleur sans doute
 S'admire en son printemps :
 Mais combien aisément 4935
 Se flétrit-elle aussi ?
 On voit souvent que le même soleil
 Qui l'adorait au point de son réveil
 À son coucher la pleure.
 Ces beaux cheveux qui recrépés et longs 4940
 Font par leurs filets d'or
 Honte à l'or même, ô jeunesse imprudente,
 Bientôt, bientôt, changeront en argent ;
 Et tous ces rets où les coeurs sont surpris
 Seront filets d'araigne 4945
 Sans force et sans puissance.
 Ce front poli qui semble un lait caillé,
 Dont la blancheur dispute avec le lys,
 Bientôt perdant l'éclat de cette neige
 Se ridera par autant de sillons 4950
 Que nos riches campagnes,
 Lorsque du coultre aigu
 L'outrage elles ressentent :
 Et ces yeux où l'amour
 Semble prendre les feux 4955
 Pour allumer ses flambeaux plus ardents,
 Bientôt changés par le cours des années,
 Au lieu de feux n'auront plus que la cire
 De ces mêmes flambeaux.
 Ô dieu quel changement ! 4960
 Car alors, Sylvanire,
 Au lieu de ces ardeurs

Dont ces beaux yeux sont pleins,
 Si beaux on les peut dire,
 Faits chassieux par l'usage du temps, 4965
 Ils ne produiront plus
 Que de l'eau pour éteindre
 L'embrasement qu'ils auront allumé.
 Mais cette belle bouche
 Où de rougeur, ainsi que l'on te dit, 4970
 Le corail est vaincu,
 Où le désir quoique l'on puisse faire,
 Par les baisers n'est jamais contenté,
 Bientôt sera ternie,
 Et bientôt par les ans 4975
 Les ris mignards en seront déchassés,
 Les baisers s'enfuiront,
 Et les désirs même s'étonneront
 De l'avoir désiré.
 Quelle crois-tu que deviendra ta joue 4980
 Des roses et des lys
 La beauté ternissant ?
 Et ce beau teint l'honneur de ton visage ?
 L'hiver bientôt par les ans redoublé
 De cette fleur la beauté flétrira, 4985
 N'en doute point, et lors au lieu de fleur
 Il ne t'en restera
 Seulement que l'épine.
 Cette taille si droite
 En arc se voûtera, 4990
 Et la tête arrogante
 Que tu vas élevant
 Altière et glorieuse,
 Bientôt, bientôt, contre terre abaissée
 Semblera de chercher 4995
 Cette beauté perdue

Parmi la terre, et dès lors montrera
Que toutes tes beautés
N'ont rien été que poussière et que terre,
Et que tu vas aussi 5000
En terre les cherchant.
Dis-moi, dis-moi, peu prudente jeunesse,
Lorsque tu seras telle,
Que te vaudra l'orgueilleuse beauté,
Qui te fait dédaigner, 5005
Et mes commandements,
Et le berger Théante
Avec tant d'avantages ?
Réponds, où t'en vas-tu ?
Où vas-tu Sylvanire ? 5010
Voyez être arrogante,
Voyez cette imprudente,
Voyez l'outrecuidée,
Elle s'en va sans répondre un seul mot.

SCÈNE IV

Fossinde, Ménandre, Lericé.

FOSSINDE

Jamais de tous les pères 5015
Il n'en fut un plus cruel que le tien,
Ô pauvre Sylvanire.

MÉNANDRE

Il est bon là, le battu cette fois
L'amende payera :
Encore ai-je le tort. 5020

Ô siècle dépravé !
 Ô siècle monstrueux !
 Ô siècle où la vertu
 A perdu son crédit !
 Ou bien siècle plutôt 5025
 Qui ne la connais plus,
 Cette vertu que les enfants jadis
 Estimaient tant, et qui faisaient aussi
 Qu'ils étaient estimés
 De ceux qui les voyaient 5030
 Observateurs des lois d'obéissance.
 Qu'un enfant eut osé
 Désobéir, je ne dis pas au père,
 Mais au moindre de ceux
 Sous qui l'âge et le sang 5035
 Les soumettait ; ô dieu combien étrange
 Chacun l'eut-il trouvé.
 Je crois, oui je le crois
 Que par décret commun
 De toute la contrée, 5040
 Il eut été puni,
 Il eut été banni
 Du commerce des hommes :
 Et maintenant ce n'est que l'ordinaire
 Désobéir et son père et sa mère, 5045
 C'est avoir de l'esprit,
 C'est avoir du courage,
 C'est, ce dit-on, avoir du sentiment :
 Ô ciel ! Ô terre ! Ô dieux je vous appelle,
 Venez, voyez, jugez, et punissez, 5050
 Punissez-la, grands dieux,
 Cette malavisée,
 D'une si grande faute.
 On dit que les enfants,

Ainsi du ciel l'ordonne la justice, 5055
 Punissent bien souvent
 Les désobéissances
 Que leurs pères ont faites
 À leurs aïeuls, par des autres semblables.
 Mais de moi je sais bien 5060
 Qu'il ne m'advint jamais
 D'avoir fait cette faute,
 Même de la pensée.
 Et toutefois vous l'ordonnez ainsi,
 Vous l'ordonnez, ô grands dieux ! Que je sache 5065
 Combien telle blessure
 Est cuisante et sensible
 Au père qui l'endure ;
 Que votre volonté
 Soit en tout accomplie : 5070
 Seulement je requiers
 Avoir assez de force
 Pour la bien supporter.
 Mais bien, mais bien, et qu'elle s'en assure,
 Elle n'en rira pas, 5075
 Cette peu sage fille,
 Je lui ferai sentir,
 Et bientôt, et bientôt,
 D'un père le courroux :
 Je dis d'un père à qui toute raison 5080
 Donne l'autorité
 De châtier une fille insolente.
 Tu ne l'eusses pas cru,
 N'est-il pas vrai, Lerice ?
 Si tu ne l'eusses vu : 5085
 Tu me disais toujours,
 Pour certain notre fille
 Ne sortira jamais

Du respect qu'un enfant
Doit à son père. Or dis-le maintenant, 5090
Et sois sa caution
Comme tu voulais être.

LERICE

Je la blâme à cette heure
Aussi bien comme toi,
Cette inconsidérée, 5095
Je le confesse, elle m'a bien deçue.

FOSSINDE

Et moi je crois qu'elle n'a point de tort,
Et que c'est vous, vous Ménandre et Lericé
Qui l'avez tout entier,
Et qu'elle seule en fait la pénitence. 5100

LERICE

Que nous avons le tort ?

FOSSINDE

Que vous avez le tort.

MÉNANDRE

Que Ménandre a le tort ?

FOSSINDE

Oui toi plus que Lericé.
Et qu'a dit Sylvanire 5105
Qu'avec raison quelqu'un puisse blâmer ?

MÉNANDRE

Que n'a-t-elle pas dit ?
Que n'a-t-elle pas fait ?

FOSSINDE

Elle a dit des paroles
Pour émouvoir des rochers insensibles :
Elle a pleuré, mais des pleurs qui pouvaient
Faire pleurer par la compassion
Et des ours et des tigres.

5110

MÉNANDRE

Elle s'en est allée ?

FOSSINDE

Elle s'en est allée :
Mais pleine de respect
Elle a fait à tous deux
Une humble révérence
Avant que de partir.

5115

MÉNANDRE

Donc, Fossinde, à ton opinion
On peut payer un père et une mère
Par une révérence ?
Il faut qu'en ton pays
Il en soit cette année
Une grande cherté
De telles révérences,
Puisque l'on paye ainsi

5120

5125

Les devoirs qui sont dûs
Au père et à la mère.

FOSSINDE

Je vois bien qu'il est vrai, 5130
Quoi que jusques ici
J'aie eu peine à le croire.

MÉNANDRE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

FOSSINDE

Je veux dire, Ménandre,
Que le gentil Sylvandré, 5135
Sylvandré ce berger
Qui de tous les bergers
Est estimé le plus sage et prudent,
Peu de jours sont passés
Disait avec raison, 5140
Qu'il s'estimait le plus heureux berger
De toute la contrée,
En ce que tous l'estimaient malheureux.
Car chacun, disait-il,
Me croit infortuné 5145
De ne connaître point
Mon père ni ma mère.
Et certes il est vrai
Que j'eusse bien voulu
Les connaître tous deux, 5150
Afin de les servir
Comme les dieux m'obligent.
Mais que mon heur est grand,

Quand je vois au rebours
Des pères et des mères 5155
L'humeur insupportable,
Qui traitent leurs enfants,
Non comme leurs enfants,
Mais comme leurs esclaves,
Ne leur demandant pas 5160
Des devoirs, des respects,
Mais bien des servitudes.
Telles se peuvent dire
Les dures tyrannies,
Que souffrent les enfants 5165
Sous le titre menteur
De cette obéissance
Que les pères demandent.
Car réponds-moi, Ménandre, je te prie.
Qu'a commis Sylvanire, 5170
Qui puisse ainsi te faire plaindre d'elle ?
T'a-t-elle répondu,
Avec peu de respect ?
N'a-t-elle pas avec patience
Enduré les injures 5175
Qu'il t'a plu de lui dire !

MÉNANDRE

Que voulais-tu qu'elle fit davantage ?
Ne m'a-t'elle pas dit
Qu'elle ne voulait point
De ce riche Théante ? 5180

FOSSINDE

Peut-être qu'en son âme
Elle l'a bien pensé :

Mais de te l'avoir dit,
Ménandre, tu te trompes,
Elle a bien dit vouloir suivre Diane,
Ou bien être druide,
Ou vestale sacrée.

5185

MÉNANDRE

Mais je ne le veux pas.

FOSSINDE

Et si les dieux le veulent ?

MÉNANDRE

Les dieux ne veulent rien
Contre raison de nous.

5190

FOSSINDE

C'est raison qu'elle soit
À qui nous sommes tous.

MÉNANDRE

Et toi voudrais-tu bien
Suivre Diane aussi ?

5195

FOSSINDE

Si pour père j'avais
Un Ménandre, je pense,
Je le dirais ainsi.

MÉNANDRE

Que je t'estime au moins,
Fossinde, de le dire.

5200

FOSSINDE

Et pourquoi le disant,
Blâmes-tu Sylvanire ?

MÉNANDRE

Sylvanire est ma fille,
En toi qu'ai-je à connaître ?

FOSSINDE

Dieu me garde de l'être,
Puisque par force il se faut marier
À celui qu'à ton gré
Il te plaît de choisir.

5205

MÉNANDRE

Tu te choisiras donc
Toute seule un mari ?

5210

FOSSINDE

Mon père comme toi
N'en sera pas marri.

MÉNANDRE

Je ne saurais penser
Qu'Alcas le trouve bon,

Ni qu'il le doive faire :
Mais chacun toutefois
Fasse ce qu'il lui plaît.

5215

FOSSINDE

Quoi ? Que pour moi mon père
En choisit un si laid ?

MÉNANDRE

Pourvu qu'il eût du bien.

5220

FOSSINDE

Jamais, jamais, un mari pour le bien
Ne sera mien.

MÉNANDRE

Que faut-il davantage ?

FOSSINDE

Qu'il ait un beau visage,
Et qu'il soit honnête homme.

5225

MÉNANDRE

L'homme jamais ne se peut dire laid,
Pourvu qu'il le soit moins
Qu'un démon ne l'est pas.

FOSSINDE

Proverbe remarquable :

Pour moi je le veux beau, 5230
 Ou bien je n'en veux point,
 Si je rencontre au milieu de la rue
 De ces visages faits
 En dépit des visages,
 Et d'horreur et de peur 5235
 Ils me font tressaillir,
 Et que ferais-je, ô dieux,
 Si je les rencontrais
 Dans un lit toute seule ?
 Qu'on ne m'en parle point, 5240
 Pour moi j'aime les beaux,
 Et je vois que les hommes
 Aiment aussi les belles.

LERICE

Et bien, Fossinde, étant ton humeur telle,
 Quand on voudra te donner un mari, 5245
 Nous te le ferons faire
 Expressément ; car comme tu le veux
 Il ne s'en trouve point
 Si l'on ne les commande.

SCÈNE V

Tirinte, Alciron.

TIRINTE

Mais est-il bien possible 5250
 Que ce miroir ait si grande vertu ?

ALCIRON

N'en doute point, Tirinte,
Fais seulement qu'elle y jette les yeux,
Et tu verras un effet admirable.

TIRINTE

Quel effet fera-t-il ?

5255

ALCIRON

Contente toi, berger,
Que tel sera l'effet
Que ton coeur le désire.

TIRINTE

Crois-tu qu'il puisse faire
Que Sylvanire m'aime ?

5260

ALCIRON

Que vas-tu recherchant ?
Contente toi que je la remettrai
Entre tes mains, cette belle cruelle.

TIRINTE

Du consentement d'elle.

ALCIRON

Ô la plaisante humeur !
Tirinte je te dis
Que si dans ce miroir

5265

Sylvanire regarde,
Rien ne peut empêcher
Qu'elle ne soit à toi :
Et n'es-tu pas content
Si tienne elle peut être ?

5270

TIRINTE

Je le suis pour certain.

ALCIRON

Mais écoute berger
Garde-toi bien toi-même
D'y regarder dedans.

5275

TIRINTE

Est-ce un enchantement ?

ALCIRON

Je ne suis pas, Tirinte,
De ceux qui par leurs vers
Ensanglantent la lune,
Ou qui de leurs regards
Les troupeaux ensorcellent :
Mais ce miroir de sorte est composé
De choses naturelles,
Que dès que Sylvanire
Les yeux y jettera,
Assure-toi que tienne elle sera :
Mais vois-tu bien de crainte qu'en quelque autre
Même effet il ne fasse
Ressouviens-toi, berger,

5280

5285

5290

De l'ôter de ses mains,
 Sans qu'elle prenne garde,
 Que ce soit à dessein :
 Que si tu ne peux mieux
 Fais semblant de le rompre, 5295
 Ou le romps en effet,
 Quoi qu'il vaille beaucoup,
 J'aime mieux toutefois
 Qu'il te serve à ce coup,
 Ainsi que tu désires, 5300
 Et qu'il se rompe après t'avoir servi.
 Que s'il t'advient, écoute bien, berger,
 D'y regarder peut-être par mégarde :
 Ne sois point paresseux
 De me venir trouver, 5305
 Afin que je te donne
 Le remède qu'il faut
 Contre le mal qui t'en arriverait.

TIRINTE

Que ne devrai-je point
 À mon cher Alciron, 5310
 Si par un tel moyen
 J'obtiens le bien que mon âme désire ?

ALCIRON

Aime-moi seulement.

TIRINTE

Je t'aimerai, mais éternellement.

ALCIRON

Sur5315
tout ressouviens-toi
De ne point t'étonner,
Pour chose que tu vois :
Car je t'assure, et cela sur ma vie
Que tout réussira
À ton contentement. 5320

SCÈNE VI

TIRINTE

Or cessez mes soupirs,
Taries5325
sez-vous mes pleurs,
Adieu tristes pensées,
Désespoirs qui vouliez
Toujours m'accompagner,
Je vous bannis de moi,
V5330
otre temps est passé,
Vous n'avez plus de commerce en mon âme,
Ni mon âme avec vous,
Trop longuement mon coeur vous a permis
De loger avec lui,
Le bonheur maintenant
Occupe votre place,
Et le destin se plaît même de voir
Que ma fidélité 5335
Surmonte son pouvoir.
Des grands dieux je n'envie,
Ni le nectar, ni la douce ambrosie,
Ni de tous les humains
Le bonheur le plus grand : 5340

Rien de mortel ne saurait égaler,
 Ni même la pensée,
 L'heur que j'attends de cet heureux miroir.
 Ô cher miroir sois ministre fidèle,
 Ne déçois point l'espoir que j'ai de toi ; 5345
 Et si les dieux dans les cieux ont bien mis
 Une balance, un navire, un autel,
 Un dard, une couronne ;
 Pourquoi miroir plus digne mille fois
 D'être mis dans les cieux 5350
 Ne t'y mettront-ils pas ?
 Dès ici je consacre,
 Si tu me fais ce bien,
 Un saint autel à ta divinité,
 Et par raison ne te devrai-je pas 5355
 Estimer comme un dieu,
 Si tu me fais le bien
 Que tous les dieux tant de fois invoqués,
 Mais invoqués en vain,
 Jamais ne m'ont pu faire ? 5360
 Mais dieu quelle fortune !
 Tout rit à mon dessein,
 Voici venir la belle Sylvanire.
 Ô déité qu'en ce miroir j'adore
 Sois propice à mes vœux, 5365
 Dénoue en moi la langue
 Et lui serre le coeur.

SCÈNE VII

Sylvanire, Fossinde, Tirinte.

SYLVANIRE

Faut-il toujours que quelqu'un je rencontre
Qui trouble mon repos ?

FOSSINDE

Cette rencontre est peu désagréable,
Elle se peut souffrir
Sans danger de mourir.

5370

SYLVANIRE

Je sais fort bien, Fossinde,
Que ce n'est pas celle d'un basilic,
Pour le moins que sa vue
Ne blesse ni ne tue.

5375

FOSSINDE

Elle blesse, elle tue,
Sylvanire, sa vue,
Les coeurs le savent bien,
Et si ce n'est le tien
Pour cela ne crois pas
Qu'un autre ne l'éprouve.
Mais berger Dieu te garde.

5380

TIRINTE

Dieu garde Sylvanire.

SYLVANIRE

Et toi gentil berger.

5385

FOSSINDE

Et moi, Tirinte, ô dieux,
Ne dois-je point avoir
De part en ton salut ?

TIRINTE

Malaisément t'en puis-je faire part,
Puisque moi-même, hélas,
Pour moi je ne l'ai pas.

5390

FOSSINDE

Si tu voulais, Tirinte,
Aimer celle qui t'aime,
En me rendant heureuse
Ton heur serait extrême.

5395

TIRINTE

Vous belle Sylvanire,
Si vous vouliez aussi
Bien aimer qui vous aime,
En me rendant heureux
Votre heur serait extrême.

5400

SYLVANIRE

Tirinte je t'ai dit
Et mille et mille fois,
Mets fin à tes ennuis,

Car t'aimer je ne puis.

TIRINTE

Fossinde je t'ai dit
Et mille et mille fois,
Mets fin à tes ennuis,
Car t'aimer je ne puis.

5405

FOSSINDE

Tu ne me peux aimer,
Ô Tirinte cruel !

5410

TIRINTE

Vous ne pouvez m'aimer,
Cruelle Sylvanire.

SYLVANIRE

Ce que j'ai dit, berger, te doit suffire.

TIRINTE

Ce que j'ai dit ne doit-il te suffire ?

FOSSINDE

Mais quoi mon amitié ?

5415

TIRINTE

Mais quoi mon amitié ?

SYLVANIRE

Quelqu'autre en ait pitié.

TIRINTE

Quelqu'autre en ait pitié.

FOSSINDE

Ô cruelle parole !

TIRINTE

Ô cruelle parole !

5420

SYLVANIRE

Que le ciel te console.

TIRINTE

Que le ciel te console.

FOSSINDE

D'autre salut, berger,
N'en dois-je espérer point ?

TIRINTE

D'autre salut, bergère,
N'en dois-je espérer point ?

5425

SYLVANIRE

Point.

TIRINTE

Point.

FOSSINDE

Ô cruauté !

TIRINTE

Ô cruauté !

5430

SYLVANIRE

Que veux-tu que j'y fasse,
Si telle est la disgrâce
De ton cruel destin ?

TIRINTE

Que veux-tu que j'y fasse,
Si telle est la disgrâce
De ton cruel destin ?

5435

FOSSINDE

Ce n'est pas le destin,
Mais c'est ta volonté
Qui t'endurcit en cette cruauté.

TIRINTE

Ce n'est pas le destin,
Mais c'est ta cruauté
Qui t'endurcit en cette cruauté.

5440

SYLVANIRE

Non, non, crois-moi, Tirinte,
Ce n'est point cruauté
Qui me contraint d'en user de la sorte.

5445

TIRINTE

C'est donc dédain.

SYLVANIRE

Ce n'est dédain non plus,
Je ne vois en Tirinte
Chose dont puisse naître
Ni dédain ni mépris.

5450

FOSSINDE

Que ne me réponds-tu
Pour le moins ces paroles,
Malicieuse Echo ?

TIRINTE

Laisse-moi je te prie,
J'ai bien la tête ailleurs :
Mais, belle Sylvanire,
Est-il bien vrai que dédain ni mépris
Pour mon sujet ne soit dans votre coeur ?
Rendez m'en témoignage.

5455

SYLVANIRE

Et quel le voudrais-tu ?

5460

TIRINTE

Recevez, Sylvanire,
Mon coeur que je vous donne.

FOSSINDE

Je le reçois.

TIRINTE

Ô l'importune fille !

SYLVANIRE

Donne le lui, Tirinte.

5465

FOSSINDE

Elle dit bien, Tirinte,
Fais ce qu'elle te dit.

TIRINTE

Eh laisse-moi, Fossinde,
Quelle mouche importune ?
Mais vous, belle bergère,
Voulez-vous recevoir
Le coeur que je vous offre ?

5470

SYLVANIRE

Tirinte je ne puis :
Une fille bien sage,
Au moins de mon humeur,
Se contente d'avoir

5475

Puissance sur son coeur.

FOSSINDE

Et bien, bien, Sylvanire,
Un jour, un jour, vous saurez que m'en dire.

SYLVANIRE

Lors comme alors, mais maintenant je suis 5480
De l'humeur que je dis.

TIRINTE

Aussi je vous confesse
Que vainement je vous faisais cette offre :
Car dès longtemps
Je ne l'ai plus ce coeur, 5485
Je le vous ai donné
Dès que je vous ai vue ;
Et toutefois, s'il est vrai qu'un mépris
Ne soit point le sujet
Du refus que vous faites, 5490
Recevez pour le moins
Ce fidèle miroir
Que je vous offre, il vous dira pour moi
De mon affection
La cause légitime, 5495
En vous représentant
Par une vraie image
La beauté qu'il verra,
Lorsque vous le verrez.
Dieux ! Vous le refusez. 5500

SYLVANIRE

Je ne refuse pas
Ce que tu me présentes :
Mais je consulte en moi
Si je le puis sans blâme recevoir.

TIRINTE

Et pourquoi, Sylvanire,
Le refuseriez vous ?

5505

SYLVANIRE

Les dons des ennemis
Sont suspects en tout temps.

TIRINTE

Je suis votre ennemi ?
Je suis donc le mien même.

5510

SYLVANIRE

L'amant est ennemi,
Si sans raison il aime.

TIRINTE

Est-ce aimer sans raison
Qu'aimer votre beauté ?

SYLVANIRE

Quel amant n'aime point
Contre l'honnêteté ?

5515

TIRINTE

Tirinte pour le moins.

SYLVANIRE

Ils disent tous ainsi :
Qui m'en sera témoin ?

TIRINTE

J'en demande du ciel, 5520
Qui contient et voit tout,
L'assuré témoignage.
J'appelle du soleil
La lumière éternelle,
Qui ne voit seulement 5525
L'univers tout entier ;
Mais sans qui l'on ne peut
Rien voir en l'univers.
Je l'appelle à témoin,
Et tous les dieux ensemble, 5530
Ceux du ciel, ceux de l'air,
De la terre et de l'onde,
Et des abîmes creux
Où commande Pluton,
Qu'ils reprochent en moi 5535
L'amour que je vous porte,
Et punissent mon coeur,
Si mon affection
Ne s'est toujours tenue
Dedans les lois du plus étroit honneur. 5540

SYLVANIRE

Oh ! Les dieux ne punissent,
Comme on dit, les serments
Des parjures amants :
Mais toutefois je crois ce que tu dis,
Et sous cette assurance 5545
Tirinte je reçois
Ce que tu me présentes :
Mais à condition
De ne le retenir
Qu'autant qu'il me plaira. 5550

TIRINTE

Et moi, bergère, et tout ce qui de moi
Sera jamais, de votre volonté
Recevra l'ordonnance,
Sans s'y point opposer,
Hormis mon coeur : mais celui-là jamais 5555
Ne vous éloignera,
Quoi que vous puissiez dire.
Heureux miroir, heureux je te puis dire,
Et plus heureux que celui qui te donne
Au mystère d'amour, 5560
Élu par l'amour même :
Souviens-toi que je l'aime,
Et l'en fais souvenir
Jusqu'à ce qu'elle sente
En sa propre personne, 5565
Qu'amour jamais l'aimer
À l'aimé ne pardonne.

SYLVANIRE

Sans mentir il est beau,
Et je le crois plus fidèle peut-être
Que n'était pas son maître.
Mais qu'est-ce que je sens,
Je suis toute étourdie.

5570

TIRINTE

Ô bon commencement !

FOSSINDE

Je le veux voir aussi,
Donnez-le moi ma soeur.

5575

TIRINTE

Non, belle Sylvanire,
Ne le lui donnez pas ;
Ce qu'aux dieux on consacre,
D'une main si profane
Ne doit être touché.

5580

FOSSINDE

Voyez le dédaigneux :
Ce qu'aux dieux on consacre,
D'une main si profane
Ne doit être touché :
Mais, discourtois berger,
Je le verrai, quoi que tu saches faire.

5585

TIRINTE

Tu ne le verras pas,
Quand je le devrais rompre.

SYLVANIRE

Tiens, berger, ton miroir,
Je suis tant hors de moi
Que presque je ne sais
En quel monde je suis.

5590

FOSSINDE

Donne le moi, berger,
Me veux-tu refuser
Le refus de quelque autre ?

5595

TIRINTE

Importune bergère,
Cesseras-tu jamais ?
En cent pièces plutôt,
Que de te le donner,
Sous les pieds je le foule.
Voyez cette importune !

5600

SCÈNE VIII

FOSSINDE

Donc sera-t-il vrai
Que je prie et supplie
Celui qui me dédaigne,
Et qui plein de mépris,

5605

Plus je le vais suivant,
 Et plus s'enfuit de moi ?
 Sera-t-il vrai que par des vaines plaintes
 De ce cruel j'aiguise la rigueur ?
 Et pourrai-je souffrir 5610
 De me voir dédaignée
 De celui qu'on dédaigne ?
 De ce double mépris
 Tirons, Fossinde, ah ! Tirons un remède
 Qui nous puisse guérir, 5615
 C'est honte de souffrir
 Pour un amant qui souffre pour un autre,
 Et qui quand il voudrait
 Ne saurait être notre.
 Rompons-les donc, ces chaînes trop honteuses, 5620
 Rompons-les ces liens
 Dont mon coeur fut étreint,
 Et d'un libre courage
 Sortons de ce servage :
 Et disons en sortant, 5625
 Inutile constance,
 Honteuse patience,
 Mon coeur est allégé.
 Adieu triste pensée
 D'une amour insensée, 5630
 Je vous donne congé.
 Mais dieu qu'il est aisé
 D'avoir un tel dessein,
 Et qu'il est malaisé
 De le mettre en effet. 5635
 Je pourrai donc n'être plus à Tirinte,
 J'en dénouerai les noeuds,
 Ou bien je les romprai :
 Mais comment peut-il être,

Que sans être à Tirinte
Fossinde je puisse être ?

5640

SCÈNE IX

Fossinde, Satyre.

FOSSINDE

Mais qu'est-ce qui me tient
Ô dieux ! C'est le satyre.
À l'aide, à l'aide, accourez mes compagnes :
Bergers à l'aide, hélas secourez-moi !

5645

SATYRE

Crie et crie à ton gré,
Nous les verrons venir,
Ces filles déguisées
En tendres jouvenceaux :
Nous verrons leur courage,
Leur force et leur adresse :
Que s'ils te peuvent mettre
Hors de mes mains, aime-les plus que moi,
Tu n'auras point de tort.

5650

FOSSINDE

Gentil Satyre, honneur de ces forêts ?

5655

SATYRE

Me suis-je pas en peu d'heure rendu
Gentil Satyre honneur de ces forêts ?
Mais ce n'est que depuis

Que je te tiens liée.

FOSSINDE

Détache-moi, Satyre.

5660

SATYRE

Non, non, trompeuse, il faut que plus longtemps
Je sois gentil Satyre,
Honneur de ces forêts.

FOSSINDE

Détache-moi, Satyre,
Et crois qu'en liberté Je te ferai paraître
L'amour que je te porte.

5665

SATYRE

Je ne veux pas, je ne veux pas, finette,
De l'amour que tu dis
Avoir plus d'assurance
Que celle que j'en ai,
Je sais bien que tu m'aimes
Comme l'agneau le loup,
Je n'en suis point en doute.

5670

FOSSINDE

Satyre tu te trompes,
Je t'aime, il est certain,
Pourquoi ne t'aimerais-je ?
Que peut-on voir en toi
Qui ne se doive aimer ?
Mais tu sais que les filles

5675

N'osent le plus souvent
Déclarer leur amour.

5680

SATYRE

Puisqu'il est vrai, Fossinde,
Que tu m'aimes si fort,
Et comme je le crois,
Tu dois être bien aise
De venir avec moi
Dans l'ancre où je demeure.

5685

FOSSINDE

Je le veux bien : mais détache ces noeuds.

SATYRE

Les dénouer, ô folle, il ne faut pas,
Car ton amour dépend
De cet enchantement.
Je veux dire, Fossinde,
Qu'aussitôt que ces noeuds
Se verront détachés,
Encore plus soudain
Se dénouera l'amour que tu me portes.
Mais c'est assez parler,
Allons, Fossinde, allons,
Si tu ne viens de bonne volonté
J'userai de la force,
Tu sais bien si j'en ai.

5690

5695

5700

FOSSINDE

Moi te suivre brutal

Honte de la nature,
Qui ne tiens rien de l'homme
Qu'un peu de la figure ?
Ah j'aime mieux la mort !
Ô bergers, au secours,
Au secours mes compagnes,
Ô dieux secourez-moi !

5705

SATYRE

Vains sont tous tes efforts
Et tes injures vaines,
Enfin il faut venir.

5710

SCÈNE X

Adraste, Fossinde, Satyre.

ADRASTE

La femme, il est certain,
Ressemble au médecin,
Elle en fait plus mourir
Par ses trompeurs appas
Qu'elle n'en guérit pas.

5715

FOSSINDE

Adraste, Adraste, Adraste ?

ADRASTE

Adraste, et qui l'appelle ?

SATYRE

Appelle Adraste autant qu'il te plaira ; 5720
Appelle encor Tirinte,
Pour t'ôter de mes mains :
Autant vaut l'un que l'autre :
Allons, allons, te dis-je.

FOSSINDE

Au secours, au secours, 5725
Adraste vois Doris
Que Palémon emmène.

ADRASTE

Que Palémon emmène ?
Laisse-la Palémon,
Laisse-la ma Doris, 5730
Tu l'as assez gardée :
En dépit de l'amour,
Je la veux à mon tour :
Laisse-la ma Doris,
Elle est à moi, c'est mon chien qui l'a pris. 5735

SATYRE

Adraste vois-tu pas
Que ce n'est pas Doris ?

FOSSINDE

C'est Doris, vois-tu pas
Que Palémon l'emmène ?

ADRASTE

Ô que c'est bien Doris ;
Tu me voudrais tromper,
Je la veux à mon tour,
Tu l'as assez gardée,
En dépit de l'amour.

5740

SATYRE

Non, tu ne l'auras pas.

5745

ADRASTE

Donc je ne l'aurai pas ?
Tu la veux, je la veux,
Nous verrons qui des deux
Sera le maître.

FOSSINDE

Sois Hésus à mon aide !

5750

SATYRE

Ô dieux, ô dieux, comme elle m'a surpris !
Ô la malicieuse,
Comme elle a pris son temps
Pour me croiser la jambe.

FOSSINDE

Ô que dieu soit loué,
Me voila démêlée
Des mains de cette bête.

5755

SATYRE

Ah je suis tout froissé !
Le méchant animal
Qu'une femme en effet, 5760
Qui ne fait jamais mal,
Quand le dépit l'émeut,
Sinon quand elle peut.

FOSSINDE

Tu mens, vilain Satyre,
Fils de cornu, cornard, 5765
Et père d'encorné.
Ô le bel amoureux !
N'en a-t-il pas la mine ?
Il t'en faut donc des Nymphes ;
Il te faut des Fossindes ; 5770
Il te faut une hart
Pour t'attacher au sommet de cet arbre.

SATYRE

Va que jamais puisses-tu revenir.
Ô dieu les bras ! ô dieu la tête ! ô dieu
La hanche, et tout le corps ! 5775

ADRASTE

Ô pauvre Palémon
L'amour te coûte cher.
Il est tombé il le faut secourir :
Mais ô grands dieux le vilain Palémon !
Dieux ! Il est tout velu. 5780
Dieux ! Qu'est-il devenu ?

Ne sont-ce pas des cornes
 Qu'il porte sur la tête ?
 Ô ce sont bien des cornes,
 Mais de parfaites cornes. 5785
 Ô Palémon, et qui l'eût jamais cru ?
 Aussitôt marié
 Tout aussitôt cornu ?
 Mais dieux ! Quels sont tes pieds ?
 Ce n'est donc pas assez 5790
 D'avoir au front des cornes bien plantées ;
 Tu veux encor de plus
 Avoir les pieds cornus,
 Sont-ce du mariage
 Les plus beaux avantages ? 5795
 Si tous ceux qui s'épousent
 En ont autant que toi,
 Fi, fi, du mariage
 Et de ses avantages,
 Garde les Palémon 5800
 Je n'en veux point pour moi :
 Ô dieu le mariage
 A fait d'un Palémon
 Une bête sauvage.

SATYRE

Le grand saut que j'ai pris, 5805
 Je ne puis plus marcher :
 Que maudit soit la femme !
 Que maudit soit l'amour !
 Maudit qui l'engendra,
 Maudit qui l'allaita, 5810
 Et maudit soit qui jamais le suivra.

LE CHOEUR

Les mortels sont toujours en guerre,
Nul n'a repos dessus la terre :
Si la fortune est dans la cour,
Dedans nos bois aussi nous trouble amour. 5815
Dans les grandes cours la fortune
Fait sa demeure plus commune,
Comme le foudre tournoyant
Les hautes tours va plutôt foudroyant.
Nous dans l'épais de nos bocages, 5820
Bien qu'exempts de si grands orages,
D'amour nous ressentons les coups
Non moins cruels, quoi qu'ils semblent plus doux.
Mais bien qu'autrement on le pense,
Amour plus aigrement offense 5825
Ceux desquels il est le vainqueur ;
Car tous ses coups ne s'adressent qu'au coeur.
Ainsi d'une guerre ordinaire
Ce que fortune ne peut faire,
Amour le fait plus finement, 5830
Afin que nul ne vive sans tourment.

ACTE IV

SCÈNE I

Aglante, Tirinte, Hylas.

AGLANTE

Tirinte il est certain
Que j'aime et que j'adore
Une beauté, que rien du tout n'égale
En son extrémité
Que ma fidélité.

5835

TIRINTE

Celle de qui mon coeur
Honore le mérite,
Aglante, est un soleil,
Et je suis le phoenix
En ma fidélité,
Qui brûle à son bel oeil.

5840

HYLAS

Et moi j'en adore une
Faites comme la lune,
C'est à dire inconstante,

5845

Et si je m'en contente.

AGLANTE

Celle de qui les beaux yeux m'ont surpris,
Tirinte, en sa beauté
Est vraiment un soleil :
Mais un soleil, ô dieux,
Si glorieux qu'il ne veut pas permettre
Que son phoenix en mourant je puisse être.

5850

TIRINTE

Et celle que j'adore
Est si bien sans égale,
Qu'encore que ma foi
Et mon affection
Soient enfin parvenues
À toute extrémité,
Si sont-elles, Aglante,
Moindres que sa beauté.

5855

5860

HYLAS

La mienne est toute telle
Que la tienne, Tirinte,
Quoi qu'elle ne soit pas
Des plus belles du monde,
Parce que sa beauté
Est plus grande beaucoup
Que ma fidélité.
Et telle que tu dis,
Aglante, qu'est la tienne,
Toute telle est la mienne ;
Car je ne puis, quoi que je sache faire,

5865

5870

Être son seul phoenix,
Parce que la folâtre
En veut toujours pour le moins trois ou quatre.
Mais, Aglante, dis-moi,
Et dis-le aussi, Tirinte,
Dites-le moi tous deux
Quelles sont ces deux belles ?

5875

AGLANTE (TIRINTE)

Belles.

HYLAS

Belles aux yeux
Qui comme vous les voient.

5880

AGLANTE

Qui la voit autrement,
Celle pour qui mon coeur
Est tout rempli de flamme,
Est bien aveugle, Hylas,
Et s'il ne le sait pas.

5885

TIRINTE

Qui dirait le soleil
N'avoir point de lumière,
On dirait par raison
Que son oeil n'y voit guère ;
Mais de celle que j'aime
Qui ne voit la beauté
Extrême comme elle est,
On peut assurément

5890

Dire qu'extrême est son aveuglement.

5895

HYLAS

Soit ainsi que vous dites,
Je m'en remets à vous,
Si tous deux vous croyez
À vos mêmes paroles :
Mais ce que je demande,
C'est de savoir enfin
Quel fut le trait
Dont amour se servit
Pour faire vos conquêtes.

5900

AGLANTE (TIRINTE)

Beau.

5905

HYLAS

Beau vous l'avez dit,
Je ne demande pas
Si vous le trouvez beau :
Mais qui sont ces beaux yeux ?

AGLANTE

Hylas, c'est l'oeil qui d'un clin de paupière,
La haussant ou baissant,
Peut, s'il lui plaît, enflammer tous les coeurs
D'amour et de désir,
Quoi qu'ils eussent en eux
Tous les glaçons et les neiges plus froides,
Dont en tout temps blanchissent du mont d'or
Les sommets plus chenus,

5910

5915

Et les rochers plus nus.

HYLAS

Dis-le plus clairement.

TIRINTE

C'est l'oeil qui désarmant
Pour un moment sa beauté de dédain,
Peut désarmer l'âme la plus barbare,
Contre sa volonté,
De toute liberté.

5920

HYLAS

Ce n'est encor assez.

5925

AGLANTE

C'est l'oeil, Hylas, c'est le bel oeil qui peut,
Toutes les fois qu'il veut,
Écrire d'un seul trait
Dans le coeur des humains
Les lois plus rigoureuses,
Qui se puissent trouver
Dans le règne d'amour,
Sans qu'un seul coeur
Ose ou puisse espérer
De ravoir sa franchise
À telles lois soumise.

5930

5935

HYLAS

Dis-le moi d'autre sorte.

TIRINTE

C'est l'oeil, Hylas, c'est l'oeil qui doucement
Brûlant d'amour tout autre,
N'élance dans mon cœur
Que foudre et que rigueur.

5940

HYLAS

Ni même encor ne le connais-je pas,
Cet oeil dont vous parlez.

AGLANTE

Si quand on dit, que la terre, ô berger,
De ce germe fécond
Qu'elle reçoit du ciel,
D'agréable parure
S'embellit de nouveau :
Si quand on dit, qu'amour va rallumant
Au cœur de la nature
Ses flambeaux à moitié
Sous la neige assoupis
D'un rigoureux hiver :
Si quand on dit, que mille fleurs nouvelles
Émaillent à l'envi
Le beau sein de nos prés,
Et qu'on voit par les champs
La douce tourterelle,
La simple colombe,
Avec leurs compagnes
Redoubler leurs baisers,
Et montrer le transport
Qu'amour fait naître en elles
D'un trémoussement d'ailes ;

5945

5950

5955

5960

Et que tout amoureux 5965
 Le rossignol mignard
 Vole de branche en branche,
 De bocage en bocage,
 Invitant sa compagne
 Par sa douce harmonie 5970
 À l'amour qui le lie,
 Nous entendons sans doute le printemps :
 Pourquoi de même aux effets que je dis,
 Ne reconnais-tu l'oeil
 Qui cause mon trépas ? 5975

HYLAS

Je ne le connais pas.

TIRINTE

Si quand on dit, que la terre altérée
 Béante en mille lieux
 D'extrême sécheresse,
 Désire l'eau pour alléger l'ardeur 5980
 Qui la sèche et la cuit :
 Si quand on dit, que le dieu de Lignon
 Découvre de son lit
 En divers lieux les humides cachettes,
 Faute de l'eau qu'un soleil trop ardent 5985
 Lui sèche et lui consume ;
 Nous entendons incontinent l'été :
 Pourquoi de même aux effets que je dis,
 Ne reconnais-tu pas
 Le bel oeil que j'adore ? 5990

HYLAS

Je ne le puis encore.

AGLANTE

Si quand on dit, que les fruits sur la branche
Vont jaunissant
Des feuilles dépouillés,
Que nos fertiles champs 5995
Où Cerès ondoyait
Sur des épis dorés,
Veufs des riches moissons
Qu'ils avaient autrefois,
N'ont pour toute parure 6000
De leurs sillons, que le chaume resté
Témoin des doux larcins
Du courbé moissonneur :
Si quand on dit, que les dons de Bacchus
Rougissent sous le pampre, 6005
Retortillé de cent plis l'un sur l'autre ;
L'on sait que c'est l'automne :
Pourquoi de même aux effets que je dis,
Ne reconnais-tu l'oeil
Dont la beauté me poingt ? 6010

HYLAS

Je ne la connais point.

TIRINTE

Si quand on dit, que les vents courroucés
L'un contre l'autre
Animent la fureur

D'un dangereux orage : 6015
 Si quand on dit, que nos plaisants ruisseaux
 Vont arrêtant leur pas
 Sous la croûte endurcie
 De leur cristal, pour avoir vu peut-être,<
 Non pas d'une méduse, 6020
 Mais des froideurs le visage effroyable ;
 Nous entendons l'hiver :
 Pourquoi de même aux effets que je dis,
 Ne reconnais-tu l'oeil
 Qui me met au cercueil ? 6025

HYLAS

Or sus je le connais,
 Je le connais enfin
 Cet oeil dont vous parlez,
 C'est le bel oeil de Stelle,
 De Stelle la bergère, 6030
 De toutes les bergères
 Celle que j'aime mieux.

AGLANTE

Nous amoureux de Stelle ?

TIRINTE

Elle n'est pas, ce me semble, assez belle.

HYLAS

C'est elle toutefois, 6035
 Qui peut d'un seul clin d'oeil
 Me surprendre le coeur

Qu'elle retient encore.
Et c'est elle qui peut
M'écrire avec cet oeil 6040
Les pures lois d'amour
Dans le plus sain de l'âme ;
Ainsi faisant en moi
Les effets que vous dites,
N'ai-je raison de dire que c'est elle ? 6045

AGLANTE

Tu te trompes, berger,
Non, non, ce n'est pas elle,
Stelle est belle, il est vrai :
Mais combien s'en faut-il
Qu'elle n'arrive à la beauté de celle 6050
Que j'adore en mon coeur ?
Figure toi que toutes les beautés
Que la nature a faites,
Étant jointes ensemble,
Pour embellir un sujet de tout point, 6055
Auprès de celle-ci
Resteraient imparfaites.

TIRINTE

Figure toi, berger,
Que celle que j'adore,
Comme un soleil surpasse 6060
Toutes autres clartés,
Elle surpasse aussi toutes beautés.

HYLAS

Vous le dites ainsi :

Mais voyez vous, bergers,
 J'en jurerais de même 6065
 De celle aussi que j'aime :
 Mais je dis tout autant
 Que vous sauriez tous deux
 Jurer et rejurer,
 Et parjurer encore : 6070
 Je sais bien toutefois
 Que vous n'en croyez rien,
 Aussi ne fais-je pas
 De ce que vous me dites.
 Donc pour savoir qui de nous a raison 6075
 Prenons un juge, et ce qu'il en dira,
 Soit banni de l'amour
 Qui ne l'avouera.

SCÈNE II

Hylas, Aglante, Tirinte, Fossinde.

HYLAS

Tout à propos, bergers,
 Ne voici pas le juge qu'il nous faut ? 6080

AGLANTE

Je la veux bien pour telle.

HYLAS

Et moi je la veux bien
 Pour juge et pour maîtresse,
 Je n'en refuse point

Qui soient faites comme elle.

6085

FOSSINDE

Tirinte, et toi pour quelle veux-tu ?

TIRINTE

Je ne te veux pour rien
Que pour une importune.

AGLANTE

Il semble que Tirinte,
Pour ne sortir du devoir de berger
Envers si belle fille,
Soit obligé de parler d'autre sorte.

6090

TIRINTE

Aglante, te plaît-elle ?

AGLANTE

Elle me plaît comme elle me doit plaire.
Je veux dire, Tirinte,
Que sa beauté, sa vertu, son mérite
Obligent tout berger
À l'honorer, à l'aimer et servir.

6095

TIRINTE

Or s'il est vrai qu'elle te plaise tant,
Prends-la, je te la donne,
Et ne m'en parle plus.

6100

HYLAS

Oui-da je la prendrai,
Et de bon coeur encore.

FOSSINDE

Laisse, Hylas, laisse-moi,
Tu n'es pas pour Fossinde, 6105
Ni Fossinde pour toi,
Stelle en appellerait.
Mais voyez je vous prie,
Voyez le dédaigneux,
Je suis son importune : 6110
Aglante, ce dit-il,
Prends-la, je te la donne,
Et ne m'en parle plus.
Oui, oui, je te la donne :
Comme si tu pouvais 6115
Me donner à quelqu'un :
Et quel pouvoir crois-tu d'avoir, Tirinte,
Dessus Fossinde afin de la donner ?
Impertinent berger,
Penses-tu bien, peut-être, 6120
Que Fossinde soit tienne,
Ou qu'elle la veuille être ?
Non désabuse-toi,
Personne n'eut jamais
Du pouvoir sur Fossinde, 6125
Ni nul jamais l'aura
Qui ressemble à Tirinte.
Malgracieux berger,
Vraiment il est joli
En cette opinion : 6130

Je suis son importune :
Prends-la, je te la donne :
Le libéral berger,
N'est-il pas bien plaisant
De donner de la sorte 6135
Ce qui n'est pas à lui ?
Attends, attends, Tirinte,
Attends à me donner
Lorsque je serai tienne,
Et si jusques alors 6140
Tu veux attendre à faire tes présents
Tu n'en feras jamais.
Mais, Aglante, sais-tu,
Sais-tu point la raison,
Pourquoi Tirinte est si fort libéral 6145
Envers Aglante, il faut que tu le saches,
C'est qu'il voudrait, le cauteleux qu'il est,
Le change te donner,
Pour être seul à suivre Sylvanire :
Car il en meurt d'amour. 6150
Mais sois certain, Aglante,
Qu'elle ne l'aime point,
Et que si quelque chose
Elle a jamais aimée,
C'est Aglante sans plus. 6155
Or va, Tirinte, aime bien Sylvanire,
Elle me vengera
De tes impertinences.

SCÈNE III

Le messenger, Aglante, Tirinte, Hylas.

LE MESSENGER

Ô dieu quelle pitié !
Quelle compassion !

6160

AGLANTE

Qu'est-ce qu'a ce berger ?

LE MESSENGER

Voir cette belle fille
En cet état ; car c'est bien la plus belle,
La plus discrète,
Et pleine de mérite
Qui soit en la contrée.

6165

AGLANTE

Qu'est-ce qu'il dit de belle ?

LE MESSENGER

Mais voir son père et sa mère affligés
Comme je les ai vus,
Je confesse pour moi
Que je n'en ai ni le coeur ni la force.
Ô dieux ! ô dieux quelle extrême pitié !

6170

TIRINTE

Mais de qui parle-t-il ?

AGLANTE

De Sylvanire, il n'en faut point douter,
Et le coeur me le dit :
Hylas saches-le un peu,
Je n'ai pas le courage
De le lui demander.

6175

HYLAS

S'il ne parlait de père et de mère,
J'aurais opinion
Que ce serait de Stelle,
Comme étant la plus belle.

6180

LE MESSENGER

Mais ils ont bien raison,
Ce père et cette mère,
De plaindre et de pleurer.

6185

TIRINTE

Gentil berger, Pan te soit favorable.
D'où procèdent tes plaintes ?

LE MESSENGER

Quand mes plaintes seraient
Plus grandes mille fois
Qu'elles ne le sont pas,
Encor ne sauraient-elles
Atteindre à la grandeur
Du sujet que j'en ai,
Ou bien pour dire mieux

6190

Que nous en avons tous.

6195

AGLANTE

Que nous en avons tous ?

LE MESSENGER

Que nous en avons tous :
Car la perte est commune
À toute la contrée ;
Et par ainsi la plainte
En doit être commune :
Car sachez, ô berger !
Sachez que Sylvanire.

6200

AGLANTE

Ah ne l'ai-je pas dit ?

LE MESSENGER

L'honneur de ces forêts,
Où la beauté s'admire,
Où la vertu s'estime,
Où la perfection
Est en perfection,
Est proche du trépas,
Si morte elle n'est pas.

6205

6210

AGLANTE

Ah ! Sylvanire est morte,
Et toi tu vis encore,
Ô misérable Aglante ?

LE MESSENGER

Elle n'était pas morte 6215
Quand la compassion
M'a contraint de partir :
Mais je crois qu'à cette heure
Elle est morte sans doute :
Ces roses et ces lys, 6220
La beauté de sa joue,
Étaient déjà tous pâles et ternis,
Et le corail vivant
De cette belle bouche
En neige était changé. 6225
Les feux qu'en ses beaux yeux
Elle voulait avoir,
Comme un soleil couvert d'épaisse nue,
Avaient déjà leur lumière perdue,
Et partout le visage 6230
On ne voyait qu'une pâleur mortelle :
Encor elle était belle.

TIRINTE

D'où procède son mal ?

LE MESSENGER

Personne ne le sait :
Mais on croit toutefois 6235
Qu'elle est empoisonnée.

TIRINTE

Qu'elle est empoisonnée ?

LE MESSENGER

Chacun le dit ainsi.

AGLANTE

Or va, berger, et raconte partout
Qu'Aglante ne vit plus,
Et qu'en sa mort, tout son plus grand martyre
C'est n'avoir d'un moment
Devancé Sylvanire.

6240

LE MESSENGER

Secourez-le, bergers, car il évanouit.
Il aimait Sylvanire :
Quelle force d'amour !
Et puis elles n'ont point
De pitié des amants,
Ces cruelles beautés ;
S'il n'a secours il est perdu sans doute,
Je vais quérir de l'eau,
Criez lui cependant,
Mais criez fort, qu'elle est encore en vie,
Et que son père et que sa mère aussi
La vont conduire au temple d'Esculape
Pour ravoir sa santé.
Eh ! Laissez que je courre
Pour apporter de l'eau.

6245

6250

6255

TIRINTE

Mais avant que partir,
Dis-moi je te supplie
Où Sylvanire était.

6260

LE MESSENGER

Auprès du carrefour
Qu'on nomme de Mercure.

HYLAS

Laisse l'aller, Tirinte,
Le mal nous presse.

6265

TIRINTE

Ô malheureux Tirinte !
Ô faux et déloyal !
Il en mourra le traître,
Et mon coeur trop crédule.

SCÈNE IV

HYLAS

L'homme n'a point de bien
Du tout exempt du mal,
Et quant à moi,
De tous les animaux,
Je crois qu'il est le plus infortuné,
Et je le crois de sorte,
Que si des dieux le plus puissant de tous
Me venait dire, Hylas
Choisis des animaux,
Dont par l'expérience
Tu connais la nature,
Lequel de tous plutôt tu voudrais être,
Et par Styx je te jure

6270

6275

6280

De te donner à ton élection
 L'être que tu voudras,
 Je choisirais tous les autres plutôt 6285
 Que celui d'homme, estimant que de tous
 C'est le plus misérable :
 Car si nous voulons prendre
 Celui qui de chacun
 Est nommé malheureux, 6290
 N'en cherchons point que l'âne,
 La pauvre bête a le plus dur destin,
 À ce qu'on dit, de tous les animaux,
 Et semble n'être né
 Que pour la peine et que pour le bâton ; 6295
 Et toutefois il n'a que les seuls maux
 Qu'il a de sa nature :
 Nous au contraire, outre ceux qu'en naissant
 La nature nous donne,
 De bien plus grands avec notre imprudence 6300
 Nous-nous en imposons.
 Si quelqu'un parle mal
 Nous sommes en colère :
 Si quelque chien hurle à l'entour de nous,
 Si le sel tombe alors que nous soupçons, 6305
 Si nous éternuons
 À de certaines heures,
 Si nous voyons à gauche le croissant,
 Si nous choppons au sortir d'une porte,
 C'est un mauvais présage, 6310
 Et commençons dès lors
 À ressentir le mal
 Dont nous vont menaçant
 Ces mal fondés augures.
 Mais ces opinions, 6315
 Mais ces ambitions,

Mais ces ardents désirs
 Dont amour nous consume,
 Dieux ! Que sont-ce autre chose
 Que des maux ajoutés 6320
 Aux maux de la nature ?
 Et c'est pourquoi nul entre tous les hommes
 N'a vécu, qui ne vit,
 Ni ne vivra jamais,
 Pour heureux qu'il puisse être, 6325
 Du tout exempt du mal ;
 Si bien que l'on peut dire
 Avec verité,
 Qu'être homme, c'est à dire,
 N'être jamais sans mal. 6330
 Que ce pauvre berger
 Que je tiens en mes bras
 En saurait bien que dire.
 Pauvre berger, qui dès l'heure qu'il vit
 L'ingrate Sylvanire, 6335
 N'a jamais eu que peine et que martyre.
 Ô folle et des humains
 Inhumaine constance,
 Quelle erreur insensée
 Dedans le coeur de l'homme t'a produite, 6340
 Pour le combler entièrement de maux ?
 N'était-ce pas assez
 Qu'Aglante eut de l'amour,
 Les espoirs impossibles,
 Les desseins mal fondés, 6345
 Les désirs insensés,
 Les tourments inhumains,
 Les passions ardentes ?
 N'était-ce pas assez
 Qu'il ressentit ensemble 6350

Les feux d'amour, les glaces du dédain,
 Les coups de la beauté
 De cette Sylvanire,
 Et ceux de son empire ?
 Sans que cette folie, 6355
 Qu'on appelle constance,
 Par des noeuds tyranniques
 L'attachât à jamais
 À cette servitude,
 Comme un Sysiphe au tourment de la roue ? 6360
 Or le voici surpayé de ses peines,
 Le voici presque mort,
 Et cet erreur est tellement encore
 Dedans son coeur ancrée,
 Que s'il revit sans doute il choisira 6365
 De remourir cent fois,
 Cent et cent fois plutôt,
 Que de rompre les noeuds
 Qui le font malheureux.

SCÈNE V

Ménandre, Lerice, Hylas, Sylvanire, Le messager, Aglante.

MÉNANDRE

Prends courage ma fille, 6370
 Allons jusques au temple
 De ce grand Esculape.

SYLVANIRE

Ah ! Mon père je meurs.

LERICE

Soutenez-la, Ménandre,
Pour moi je n'en puis plus.

6375

SYLVANIRE

Hélas ! Je meurs, ma mère.

MÉNANDRE

Or sus efforce-toi,
Esculape sans doute
Te donnera ta première santé :
Allons au temple, allons.

6380

SYLVANIRE

Ô dieux ! Je n'en puis plus.

LE MESSENGER

Enfin j'en ai trouvé,
Voici de l'eau, berger,
Mais je ne sais si ce n'est point trop tard.

HYLAS

Apporte, apporte vite,
Le coeur lui bat encore.

6385

SYLVANIRE

Mais qu'est-ce que je vois ?
Eh ! N'est-ce point Aglante ?
C'est lui sans doute : ô le pauvre berger,

Qui l'a mis en ce point ?

6390

HYLAS

C'est Sylvanire. Et toi, berger, apporte,
Donne moi l'eau, pour voir si nous pourrons
Rappeler ses esprits.

SYLVANIRE

C'est Sylvanire. Et comment ce peut-il,
Que sans le vouloir faire
Je l'aie ainsi traité ?

6395

HYLAS

C'est le bruit de ta mort :
Mais, berger, je te prie
Jette lui bien de l'eau,
Cependant à l'oreille
Je m'en vais l'appeler.
Aglante, Aglante, ah prends courage Aglante,
Aglante, Aglante.

6400

SYLVANIRE

Il est mort pour certain,
Hélas c'est grand dommage !
Mon père, s'il vous plaît,
Laissez que je me baisse
Auprès de son oreille,
Ma voix peut-être
Aura plus de vertu.

6405

6410

MÉNANDRE

Je le veux bien, ma fille.

LERICE

Dieu qu'elle est charitable,
À moitié morte encore elle a pitié
Du mal d'autrui.

HYLAS

Mais voyez la finesse
Elle le baise : ingénieux amour.

6415

SYLVANIRE

Aglante, Aglante. Écoute Sylvanire,
Sylvanire t'appelle,
Réponds à Sylvanire.

HYLAS

Ô puissance d'amour,
Au nom de Sylvanire
Voyez comme il revient.

6420

SYLVANIRE

Courage, Aglante, ouvre les yeux, et vois
Que voici Sylvanire.

AGLANTE

Quel Mercure puissant
Mon âme a rappelée

6425

Des Champs Élysiens ?

HYLAS

Ce n'est pas un Mercure,
Regarde bien, Aglante,
C'est Sylvanire.

6430

AGLANTE

Ô dieux ! C'est Sylvanire,
Et je n'adore point
Encor cette beauté
Qui m'a donné la vie ?

LE MESSAGE

Quel miracle d'amour !
À sa voix seulement
Il a repris la vie :
Si je ne l'eusse vu,
J'avoue et je confesse,
Que je ne l'eusse cru.
Je m'en vais le conter
Aux bergers d'alentour,
Afin que plus encore
Chacun l'amour honore.

6435

6440

HYLAS

J'en veux faire de même,
Avec toi je m'en vais,
Pour à chacun redire,
Toi la force d'amour,
Et moi de Sylvanire.

6445

SCÈNE VI

Aglante, Sylvanire, Ménandre, Lericé.

AGLANTE

Dieux ! Que ne dois-je pas
À cette belle, et très belle bergère,
Pour m'avoir rappelé
De la mort à la vie ?

6450

SYLVANIRE

Je n'ai rien fait pour toi
Que je ne dusse faire,
Chacun est obligé
De servir ton mérite.
Mais ne vous plaît-il pas
Que nous allions, mon père,
Rendre nos vœux au temple d'Esculape ?

6455

6460

MÉNANDRE

Allons ma fille, il est bien raisonnable
De le remercier
Du bien qu'il nous a fait,
Te redonnant ta première santé.

SYLVANIRE

Dieux ! Qu'est-ceci, dieu qu'est-ce que je sens ?
Quel mal nouveau, et quelle défaillance
Me prend encore un coup ?
Ah ! Ma mère je meurs.

6465

LERICE

Mais que sera-ce enfin ?
Nous pensions que ton mal 6470
Fut un peu soulagé,
Tout au contraire, au lieu d'allègement,
C'est un rengaînement.
Mais, Aglante, aide-nous :
Elle se meurt, ô dieux ! 6475
Elle n'a plus de force.

AGLANTE

Quel étrange accident ?

MÉNANDRE

Il ne faut plus espérer en sa vie.

LERICE

Ah mère désolée !

MÉNANDRE

Ah père, non plus père, 6480
Ou père sans enfant !

AGLANTE

Mais fallait-il, hélas !
Eh ! Fallait-il qu'Aglante
Revint en vie, afin de voir mourir
Celle qui fut sa vie, 6485
Pour remourir encore
D'une seconde et plus sensible mort ?

LERICE

Destin qui me ravis
Ce que jadis le ciel m'avait donné,
Combien en me l'ôtant 6490
Me fais-tu plus de mal,
Qu'en l'octroyant on ne me fit de bien ?

AGLANTE

Il fallait donc qu'avec les mêmes yeux
Que j'avais vu tant de rares merveilles,
J'en visse, et j'en pleurasse 6495
La déplorable perte.
À quoi destins me réservez-vous plus ?
À quels malheurs m'ordonnez vous encore,
Pour rendre cet Aglante,
Des malheureux en somme, 6500
Le plus malheureux homme ?

MÉNANDRE

Ah chère fille ! Ah fille que je n'ose
Appeler plus ma fille !
Ah chère Sylvanire !
Est-ce ainsi que le ciel 6505
Trompe nos espérances ?
Est-ce ainsi qu'il lui plaît
Se moquer des desseins
Des hommes malheureux ?
Hélas j'avais pensé, 6510
Et non point sans raison
Je l'avais espéré,
Puisqu'aux lois de nature
Cet espoir se fondait,

Qu'après avoir été 6515
 De mes faibles années
 Le support charitable,
 Lorsque la mort finirait ma journée
 Tu me clorais les yeux
 Avec tes propres mains, 6520
 Et dedans le cercueil,
 M'arrosant de tes larmes,
 D'un doux baiser de fille,
 Tu me dirais enfin,
 Va t'en, va t'en, mon père, 6525
 Va t'en en paix pour la dernière fois.
 Combien hélas ! Combien sont-ils changés,
 Par un destin contraire,
 Tous ces justes desseins,
 Puisqu'il faut que ton père 6530
 Te rende les devoirs
 Qu'il espérait de recevoir de toi.

AGLANTE

Ô ciel ! Que la douleur
 Me contraint de nommer
 Injuste, ou bien aveugle : 6535
 Injuste en m'éloignant
 De celle à qui le destin m'a donné ;
 Aveugle en me voyant,
 Qu'aussi bien je ne puis
 Vivre éloigné de celle 6540
 Pour qui je vis, et pour qui je veux vivre ;
 Que penses-tu de faire ?
 Quoi ? Me tenir en vie
 Et lui donner la mort ?
 Ah ! Nul vivre ne peut, 6545

Lorsqu'il n'a point de coeur,
Et tu me le ravis
Ravissant Sylvanire.

LERICE

Sera-t-il donc vrai,
Ô mon très cher enfant, 6550
Que tu nous sois ôtée,
Sans avoir le loisir
De nous dire un adieu ?
Ah ! Ne le souffrez pas,
Destins rendez-la moi, 6555
Rendez-la moi, ma chère Sylvanire.

AGLANTE

Que si le ciel veut avoir pour rançon
De quelque autre la vie,
Reçois, destin, la mienne, je te prie.

MÉNANDRE

Mais la mienne plutôt, 6560
La mienne surannée.

AGLANTE

Mais la mienne déjà
Parvenue à tel point,
Que quoi qu'à l'avenir
S'avance mon trépas, 6565
Je ne puis perdre, au malheur où je suis,
Pour chaque jour que des siècles d'ennuis.

LERICE

Ô Sylvanire ?

AGLANTE

Ô belle Sylvanire ?

MÉNANDRE

Sylvanire, ma fille ?

6570

AGLANTE

Ah Sylvanire ! Hélas n'oyez-vous point ?
Oyez Lerice, oyez Ménandre aussi,
Oyez, oyez Aglante,
Aglante oyez, Aglante.

MÉNANDRE

Ô dieux ! Elle revient.

6575

AGLANTE

Elle revient, ô dieux !

LERICE

Sois à notre aide, ô puissant Esculape.

AGLANTE

Courage, Sylvanire,
Ouvrez les yeux, et voyez qu'en vivant
Vous donnez vie à quatre.

6580

MÉNANDRE

Prends courage, ma fille.

LERICE

Vois la douleur amère
Que pour toi souffre, et ton père et ta mère.

SYLVANIRE

Ô puissants dieux, qui tenez en vos mains
Les jours comptez de notre frêle vie, 6585
Permettez m'en autant
Qu'il m'en faut seulement
Pour décharger mon coeur
D'un blâme qui l'opprime.
Séchez vos pleurs, mon père, je vous prie, 6590
Et vous ma mère aussi,
Souvenez-vous que les dieux ne font rien
Sinon pour notre bien,
Et s'il leur plaît de mes tendres années
Achever ma journée, 6595
Ils le font pour mon mieux,
Pour éviter, peut-être,
Ou pour vous, ou pour moi,
Quelque plus grand malheur.

LERICE

Mais quel malheur plus grand ? 6600

MÉNANDRE

Où s'en peut-il trouver ?

AGLANTE

Ah le ciel n'en a point !

SYLVANIRE

Le ciel, Aglante, a tout ce qu'il lui plaît,
 Et souviens-toi qu'il peut tout dessus nous,
 Car il est tout puissant, 6605
 Et qu'il fait toujours bien,
 Parce qu'il est tout bon :
 Je vous conjure donc
 Que je ne sois point cause
 Qu'il jette dessus vous 6610
 Les traits de son courroux,
 Ô mon père et ma mère :
 Que s'il vous ôte à cette heure une fille,
 Il peut, s'il veut, égaler vos enfants
 Au nombre des cheveux 6615
 Qui sont sur votre tête,
 Encor qu'il semble bien
 Que vos vieilles années
 Y puissent contredire :
 Mais au grand dieu tout est facile à faire. 6620
 Séchez donc vos pleurs,
 Je vous supplie encore,
 Et croyez que je pars
 Du nombre des vivants,
 Sans emporter nul regret de ma vie. 6625
 Deux choses seulement
 Me pressent, je l'avoue :
 L'une de n'avoir pu
 Jusqu'ici satisfaire
 À ce que je vous dois, 6630

Ô mon père et ma mère :
Mais recevez ma bonne volonté.

LERICE

Dieu quel bon naturel !

MÉNANDRE

Ta volonté, ma fille,
Nous est tant agréable,
Que nous la recevons
Pour plus encor que tu ne nous dois pas.

6635

SYLVANIRE

Le ciel en soit loué,
Et cette amour de père
Qu'outre tous mes mérites
Le ciel a mise en vous :
Mais oserai-je à la fin de ma vie,
Car je sens bien qu'elle me va laisser,
Oserai-je mon père,
Oserai-je ma mère,
Avec votre congé,
Avant que de partir,
Me décharger de cet autre fardeau
Qui me presse et m'opprime ?

6640

6645

LERICE

Ton père le veut bien.

6650

SYLVANIRE

Le voulez-vous mon père ?

MÉNANDRE

Je le veux, Sylvanire,
Et dis et fais tout ce que tu voudras,
Je t'en remets tout le pouvoir que j'ai.

SYLVANIRE

Le ciel vous rende à tous deux le loyer 6655
D'une telle bonté,
Puisqu'il ne m'est permis.
L'ingratitude, à ce que bien souvent
Vous m'avez dit, mon père,
Est un faix si pesant, 6660
Que la terre sur qui
Tout l'univers s'appuie,
Sans se lasser ne la peut supporter,
Et c'est pourquoi surchargée en mon âme
D'un faix tant malaisé, 6665
Puisque tous deux vous me le permettez,
Je m'en déchargerai.
Voyez vous ce berger,
Dont le visage est tout couvert de pleurs,
Sachez mon père, et vous ma mère aussi, 6670
Que quatre ans sont passés
Qu'il aime Sylvanire,
Mais d'une telle amour
Que je puis dire en quatre ans qu'elle dure
N'avoir jamais remarqué chose en lui, 6675
Ni dans ses actions,
Ni parmi ses paroles,
Dont une honnête fille
Se peut croire offensée.
Or les dieux soient témoins, 6680

Il le sait bien lui-même,
 Si durant ces quatre ans
 Jamais mes actions,
 Ni jamais mes paroles,
 Ont rendu connaissance, 6685
 Ni que je reconnusse,
 Ni que j'eusse agréable,
 Cette amour estimable.
 Mais ne crois pas, Aglante,
 Que nul mépris en ait été la cause, 6690
 Je sais que tu vaux mieux
 Que ce que tu recherches :
 Le seul devoir d'une fille bien née
 Me contraignait d'en user de la sorte :
 N'en doute point, Aglante, 6695
 Car encor que je sois
 Dans ces bois d'ordinaire,
 Je ne suis pas pourtant
 Insensible comme eux :
 Ta vertu, ton amour, 6700
 Et ta discrétion
 Firent sur moi le coup que tu voulais.
 Ô mort ! Attends, attends encor un peu,
 Que je puisse finir
 Avant que tu finisses. 6705
 Mais sachant bien que mon père et ma mère
 Faisaient dessein de m'allier ailleurs,
 Je fis dessein aussi
 De faire à cette amour
 Un tombeau de silence, 6710
 Voulant plutôt mourir
 Que de contrevenir
 Au respect que je dois
 À ceux qui m'ont fait naître.

Mais maintenant que les dieux ont voulu, 6715
 Les dieux tous bons et sages,
 Par ma fin avancée,
 Tous les noeuds dénouer,
 Avant qu'être nouées,
 Du futur mariage, 6720
 Et que ceux qui sur moi
 Ont tout pouvoir m'en donnent le congé :
 Saches, ami, qu'amour jamais plus grande
 Ne s'éprit dans un coeur,
 Que celle que pour toi 6725
 Sylvanire a conçu,
 Et pour enfin partir
 Du tout exempte et du tout déchargée
 De cette ingratitude,
 Le voulez-vous tous deux ? 6730

MÉNANDRE

Nous le voulons ma fille.

SYLVANIRE

Hélas, je n'en puis plus !
 Tends-moi la main, Aglante,
 Et la mienne reçois :
 Si je n'ai pu vivre femme d'Aglante, 6735
 Je meurs femme d'Aglante :
 Le veux-tu bien berger ?

AGLANTE

Ô dieux ! Si je le veux ?

SYLVANIRE

Et vous mon père, et vous ma mère aussi,
Ne le voulez vous pas ?

6740

MÉNANDRE

Nous le voulons, ma fille.
À quoi sert-il de le lui refuser ;
Aussi bien elle est morte.
Voici le dieu, Lericé,
Dont jadis Sylvanire
Voulait être druide,
Et servir les autels.

6745

SYLVANIRE

Ô dieu je meurs ! Mais je meurs bien contente
De mourir tienne, Aglante.

AGLANTE

Dieux ! Elle est morte.

6750

LERICE

Hélas ! Hélas ! Ma fille.

MÉNANDRE

Elle est morte à ce coup.

AGLANTE

Elle est donc morte, ô dieux !
Et moi je vis encore ?

Je vis encore, et j'ai devant mes yeux
La belle qui m'appelle,
Sans que j'aïlle après elle ?

6755

LERICE

Ô dieux ! Elle est bien morte.

AGLANTE

Ah Sylvanire ! Hélas est-il possible
Que tu me sois ravie,
Sans qu'on m'ôte la vie ?
Faut-il que le moment
Que mienne il te plût d'être,
Ait été le moment
Que mienne, hélas ! Tu ne puisses plus être ?
Injuste ciel ! Injuste destinée !
Injuste amour ! Injuste mort, hélas !
Hélas qui ne dira,
Que dans le ciel il n'est point de justice ;
Que le destin injustement ordonne ;
Que sans justice amour conduit les siens,
Et que la mort est injuste envers moi ?
Puisque le ciel, et l'inique destin,
Et l'amour, et la mort,
Consentent que je perde,
Sans toutefois mourir,
Celle que sans mourir
Mon coeur jamais, jamais ne devait perdre.
Ô ciel rendez-la moi,
Rendez-la moi destins ;
Amour, si toutefois
Sylvanire étant morte
Quelque amour reste encore,

6760

6765

6770

6775

6780

Rends-la moi, cette belle
Que la mort m'a ravie : 6785
Et toi mort rends-la moi,
Ou me reçois pour elle.
Ah Sylvanire ! Écoute ton berger,
Et reviens-t-en vers moi,
Ma chère Sylvanire, 6790
Ou m'emmène avec toi.

MÉNANDRE

Ô dieux ! Elle revient,
Les dieux auraient-ils bien
Ta juste voix ouïe ?

LERICE

Elle revient sans doute. 6795

AGLANTE

Finissez, ô grands dieux !
La grâce commencée.

MÉNANDRE

Cessons les pleurs, et puisqu'il plaît au ciel
Lui redonner quelque signe de vie,
Emportons-la dedans notre cabane, 6800
Plus aisément nous pourrions soulager
La grandeur de son mal :
Aglante donne moi
Tes mains, et les attache,
Je te supplie, aux miennes, 6805
Nous en ferons un siège

Afin de l'emporter,
Cependant que Lerice,
Accompagnant nos pas,
Gardera par hasard
Qu'elle ne tombe pas.

6810

SYLVANIRE

Hélas mon père ! Hélas mon cher Aglante,
Que de peine je donne
À qui je dois rendre tant de service.

AGLANTE

Ô douce peine ! Ô glorieux travail !
Ô cher fardeau, qui rends Aglante heureux !
Heureux trois fois Aglante,
Qu'amour a destiné
À ce mystère saint,
De porter en ces bras
Tout ce que le flambeau
Du soleil vit jamais
De plus rare et plus beau.

6815

6820

SCÈNE VII

FOSSINDE

Vraiment grand est son mal,
Je crois qu'elle en mourra :
Combien elle est changée,
Que la beauté dont on fait tant de cas
Enfin est peu de chose,
Un bouton le matin

6825

Qui s'éclot au midi, 6830
 Et qui le soir se fane,
 Et c'est bien pour cela
 Que j'estime peu sages
 Celles à qui le ciel
 A fait un tel présent, 6835
 Et qui le laissent perdre,
 Puisqu'il dure si peu,
 Sans s'en vouloir servir.
 Voyez vous Sylvanire,
 C'est de Lignon la plus belle bergère, 6840
 Mais la plus insensible
 Aux traits d'amour de toutes les bergères,
 Elle n'aima jamais,
 À ce que chacun dit ;
 Et n'est-ce pas dommage 6845
 Qu'elle ait eu ce visage,
 N'ayant su, l'imprudente,
 Ou n'ayant pas voulu
 S'en servir à l'usage
 Pour lequel il est fait ? 6850
 Or la voilà maintenant bien payée,
 Elle a vécu, mais telle que l'avare,
 Qui pour ne s'en servir
 Aux entrailles profondes
 Des lieux moins fréquentés, 6855
 Idolâtre de l'or
 Va cachant son trésor :
 Idolâtre de même
 De ta beauté, cache-la maintenant
 Dans la tombe relante, 6860
 Garde-la pour Pluton,
 Ou pour ces vains fantômes
 Qui courent toute nuit

À l'entour des tombeaux.
 Ô folle ! Les grands dieux 6865
 Ont la beauté faite pour les vivants,
 Et les os pour les morts :
 Et c'est pourquoi leur justice est très grande
 De te l'ôter, comme ils font maintenant,
 Ne voulant pas en user comme il faut. 6870
 Ô ! Si les dieux d'une main libérale
 M'avaient rendue aussi belle que toi,
 Et que Tirinte eut de l'amour pour moi,
 Je jure qu'aujourd'hui,
 S'il était tout à moi, 6875
 Je serais toute à lui.

SCÈNE VIII

Tirinte, Fossinde.

TIRINTE

Mais où le trouverai-je ?
 Ce traître, ce perfide,
 Où le rencontrerai-je ?
 Il a beau se cacher : 6880
 Quand les profonds abîmes
 Du centre de la terre
 L'auraient couvert, je le découvrirai,
 Et je le punirai,
 Sans que l'enfer, ni le ciel, ni la terre 6885
 Le sauve de mes mains.

FOSSINDE

Il est bien en colère.

TIRINTE

Ah ! Le cruel qu'il est
D'un même coup il en fait mourir deux,
Deux innocents qui ne crurent jamais 6890
Lui faire déplaisir :
Mais qu'il s'assure, et je le lui promets,
Qu'avec ces deux, que traître il fait mourir,
Il sera le troisième,
Si Tirinte le trouve, 6895
Ou ce fer ne voudra,
Du sang abominable
Ayant horreur, se teindre par mes mains.

FOSSINDE

Il est tout vrayi que sa colère est grande,
Il le faut divertir, 6900
Je ne puis m'empêcher,
Quoi qu'il me sache faire,
De le chérir toujours.
Ô qu'il est difficile
De se désemprouiller 6905
De ce brouillon d'amour !
Holà Tirinte, et d'où vient ce courroux ?
D'où vient cette furie ?
Veux-tu mal à quelqu'un ?
Dis-le moi, tu verras 6910
Si je suis prête à faire tes vengeances.

TIRINTE

Eh laisse moi ! Te voici revenue.

FOSSINDE

Oui je suis revenue,
Mais c'est pour te servir.

TIRINTE

Va si loin que jamais
Tu ne puisses venir.

6915

FOSSINDE

Long serait le voyage :
Mais je vois bien que le courroux t'emporte ;
Quelqu'un t'a-t-il fâché ?
Dis-le moi, je te prie.

6920

TIRINTE

Oui quelqu'un m'a fâché,
Me fâche, et fâchera,
Tant que Fossinde ici demeurera.

FOSSINDE

Est-ce donc Fossinde
Qui te fâche si fort ?

6925

TIRINTE

Plus cent fois que la mort.

FOSSINDE

Ô qu'elle est malheureuse !

TIRINTE

Malheureuse à son dam,
Mais au mien très fâcheuse.

FOSSINDE

Tu ne l'aime donc pas ?

6930

TIRINTE

Ainsi que le trépas.

FOSSINDE

Et cette inimitié
Toujours durera-t-elle ?

TIRINTE

Je la tiens immortelle.

FOSSINDE

Et cela, mais pourquoi ?

6935

TIRINTE

C'est pour l'amour de toi.

FOSSINDE

Ah Tirinte !

TIRINTE

Ah Fossinde !

FOSSINDE

Tu ne m'aimeras point ?

TIRINTE

Point.

6940

FOSSINDE

Point, mais du tout point ?

TIRINTE

Point, point, et du tout point,
Et crois-le si tu veux.

FOSSINDE

Qui telle inimitié
A mise entre nous deux ?
Entre nous deux, je faux,
Tu sais bien que je t'aime.
Mais qui te peut tant éloigner de moi ?

6945

TIRINTE

Toi.

FOSSINDE

Moi, comment ?

6950

TIRINTE

Qui le peut, sinon toi ?

Toi de toutes les filles
 La fille plus fâcheuse,
 Et la plus importune ?
 Ne vois-tu pas, Fossinde, 6955
 Que j'ai l'esprit ailleurs,
 Que j'ai d'autres desseins,
 Laisse-moi je te prie.
 Dieux ! Faut-il que le ciel,
 Avec tous mes ennuis, 6960
 Encore me surcharge
 D'un faix insupportable.
 Va-t-en, je te supplie,
 Va-t-en, je te conjure
 Par la plus importune 6965
 Qui fût jamais, et ce sera par toi.

FOSSINDE

Et bien je m'en irai,
 Insensible berger,
 Oui, oui, je m'en irai,
 Et peut-être de sorte 6970
 Qu'avant que je revienne
 Amour m'aura vengée.
 Va cruel, va sauvage,
 Va barbare, va tigre,
 Va-t-en âme de fer, 6975
 Va coeur de diamant :
 Aime, aime, qui ne t'aime,
 La haine enfin, puisque l'amour ne veut,
 Me vengera de toi :
 Mais très juste est la loi, 6980
 Qui venge l'innocent
 Sur la coupable tête,

Avec le même fer
Duquel l'offense est faite.

SCÈNE IX

TIRINTE

Que les dieux soient loués !	6985
Enfin elle s'en va,	
Peut-être qu'à ce coup	
J'en serai déchargé,	
De cette babillarde,	
Ce n'est pas sans raison	6990
Qu'on dit heureux celui	
Qui rencontre pour femme	
Une cigale. On dit que la femelle	
De nature est muette :	
Que plutôt à Dieu que Fossinde fut telle :	6995
Ô l'importune fille !	
Et puis encor par force	
Elle veut être aimée.	
Mais à quoi pensons-nous ?	
Que faisons nous ici ?	7000
Que n'allons-nous chercher	
Ce traître et ce perfide,	
Qui sous le nom d'ami	
M'a fait dedans le coeur	
La plus cruelle et profonde blessure,	7005
Qu'ennemi saurait faire ?	
À quoi retardons-nous ?	
Allons sacrifier	
Son sang à la vengeance.	

SCÈNE X

Le messenger, Tirinte.

LE MESSENGER

C'en est fait, je l'ai vue
Avec mes propres yeux
Mettre dans le tombeau. 7010

TIRINTE

Dans le tombeau, dit-il,
De Sylvanire il parle ;
Puisqu'elle est morte, ô dieux ! Il faut mourir : 7015
Mais avant que mourir
Il nous la faut venger,
Cette belle innocente,
Et porter aux enfers
Le sang de ce perfide, 7020
Pour apaiser ses mânes offensées.

LE MESSENGER

Elle est morte, il est vrai,
Cette belle bergère :
Qui jamais eut pensé
Qu'une beauté si grande 7025
Se fut si tôt perdue ?

TIRINTE

Avant ma mort encore veux-je entendre
La cause de ma mort,
Et savoir misérable,
Puisque j'ai fait le mal, 7030

Comment il s'est passé.
Ce sera rengréger
Ma douleur davantage :
Or sus prenons courage,
Apprenons de sa mort, 7035
Ou bien plutôt de notre propre mort
L'accident déplorable.
Berger, dis-moi, de qui plains-tu la perte ?

LE MESSAGER

De Sylvanire, et cela te suffise.

TIRINTE

Donc Sylvanire est morte ? 7040

LE MESSAGER

Au tombeau on l'emporte,
N'en doute nullement.

TIRINTE

Hélas ! Berger, raconte-moi comment.

LE MESSAGER

Je le ferai : mais si d'un dur rocher,
Ami, tu n'as le coeur, 7045
De bonne heure prépare
Tes yeux aux pleurs, ta poitrine aux sanglots,
Et ta voix à la plainte.
Soudain qu'au lit cette fille fut mise,
Belle comme un soleil, 7050
Mais un soleil dont les rays affaiblis

Passent à peine à travers de la nue,
 Son mal lui redoubla.
 Autour du lit à grands ruisseaux de larmes
 Et Ménandre et Lerice
 Accompagnaient son mal :
 Mais un berger qu'Aglante l'on appelle.

7055

TIRINTE

Ah ! Je le connais bien.

LE MESSAGER

Toujours au plus près d'elle,
 Ne jetait pas une source de pleurs
 Comme faisaient les autres,
 Mais bien plutôt un océan de larmes,
 Dont il noyait les mains de Sylvanire :
 Mais si ses yeux à tous faisaient pitié,
 Ses regrets et ses plaintes
 Doublement arrachaient
 Des regrets et des plaintes
 De la bouche et du coeur
 De ceux qui l'écoutaient ;
 Hélas ! Ce disait-il,
 Ô parques inhumaines
 Pourquoi m'épargnez-vous
 La faveur de vos coups ?
 Qu'est-ce parques, hélas !
 Qu'est-ce que j'ai commis,
 Et ma foi si fidèle,
 Que votre ardent courroux
 Ne me prenne avec elle ?
 Hélas ! Vous savez bien
 Que nous sommes unis,

7060

7065

7070

7075

7080

Et pourquoi désunir
 Ce qu'un vouloir assemble ?
 Ah ! Prenez-nous ensemble,
 La victoire en sera
 Plus belle et plus entière, 7085
 Et vous ferez qu'avec un coup si beau,
 Ce que ne peut la vie
 L'aura pu le tombeau.
 Que si vous ne le faites,
 Aussi bien cette main 7090
 M'octroiera cette juste requête.
 Ainsi disait le désolé berger,
 Et d'un oeil égaré,
 Jetant autour sa vue,
 Semblait déjà de regarder la mort. 7095
 Elle de qui la main
 Était entre les siennes,
 Faisant effort un peu la releva,
 Et la posant dessus les yeux d'Aglante,
 Comme ne voulant voir 7100
 Ces yeux pleins de fureur,
 Qui jadis voulaient être
 Si remplis de douceur,
 À toute force ouvrit sa belle bouche.
 « Vis, ami, lui dit-elle, 7105
 Le ciel l'ordonne ainsi ;
 Ainsi le veut aussi
 Ta chère Sylvanire :
 Que si mourant encore auprès de toi
 Du crédit il me reste, 7110
 Je te commande, Aglante,
 De ne jamais attenter sur ta vie,
 Car ta vie est aux dieux,
 Aux dieux tu la dois rendre

Alors qu'ils la voudront, 7115
Et non à ta douleur.
Contente toi, que Sylvanire est tienne,
Et que jamais autre elle ne sera :
Conserve toi l'amour que je te porte,
Et je conserverai 7120
La tienne dans mon âme.
Ainsi dedans ton coeur
Je vivrai sur la terre,
Et dans le mien tu vivras dans les cieux.
Avec ce penser 7125
Ami console-toi,
Et surtout aime-moi,
Car je meurs tienne, Aglante.»

TIRINTE

Ah fortuné berger,
Heureux en ton malheur ! 7130

LE MESSENGER

En ce point un soupir
Qui lui ravit la voix
Avec le nom d'Aglante,
Ravit aussi sa vie.

TIRINTE

Sylvanire est donc morte ? 7135

LE MESSENGER

Elle est morte, berger.

TIRINTE

C'est honte que de vivre
Après un tel malheur :
Allons, allons mourir :
Mais avant que mourir
Faisons-en la vengeance.

7140

LE MESSENGER

Ô dieux ! Que fera-t-il ?
Il s'en va transporté
Où la rage l'emmène.
Conduisez-le grands dieux.
Il aimait cette fille,
Mais qui ne l'aimait pas ?
Quant à moi je m'en vais
Son deuil accompagner,
Chacun lui doit ce pitoyable office.
Combien de jeunes coeurs
Iront suivant ce deuil,
Puis avec elle entreront au cercueil.

7145

7150

LE CHOEUR

Plus je cherche en moi-même
Que c'est qu'amour, et moins je le connais :
Qu'il soit dieu je le crois,
Sa force est trop extrême :
Mais s'il est dieu, comment
Souffre-t-il que l'amant
Dont l'âme est sa sujette
À l'honneur se soumette ?
Non, il est sans puissance,
Ou pour le moins sans nul ressentiment :

7155

7160

Mais s'il est vrai, comment
 Sous son obéissance 7165
 Voit-on les plus grands dieux
 Se rendre, pour les yeux
 De nos simples bergères,
 Déités bocagères ?
 Comment peut-il produire, 7170
 S'il n'est pas dieu, des miracles si grands,
 Que tous les jours j'apprends ?
 Il fait ce qu'il désire,
 D'un changement divers,
 Dans tout cet univers, 7175
 En dépit de nature,
 Et faut qu'elle l'endure.
 Il va changeant les âges
 Comme il lui plaît, les vieux il rajeunit,
 Des jeunes il ternit 7180
 Et ride les visages :
 S'il veut tout ce qu'il peut
 Il peut tout ce qu'il veut,
 Et nulle résistance
 N'égale sa puissance. 7185
 Que s'il semble au contraire,
 Mais rarement, que l'amant quelquefois
 Observe d'autres lois
 Que la sienne ordinaire ;
 C'est pour faire mieux voir 7190
 Un plus entier pouvoir :
 Car quoi qu'il en puisse être
 Il est enfin le maître.

ACTE V

SCÈNE I

AGLANTE

Pleurer, mais que sert-il
De pleurer un malheur 7195
Qui n'a point de remède,
Et dont la guérison
En la mort est remise ?
Car telle est la grandeur
Du mal qui me travaille, 7200
Que quand tout l'océan
Se changerait en larmes,
Et que j'aurais au front
Autant d'yeux, que le ciel
A de feux qui l'éclairent, 7205
Mes larmes ne sauraient
Égaler ma douleur,
Ni ma douleur encore
Égaler mon malheur.
On dit que la nature 7210
Produit de certains fruits,
Dont qui goûte une fois
Ne voit jamais tarir
La source de ses pleurs :
Hélas ! Puisque le ciel 7215

Et mon cruel destin
 L'ordonnent de la sorte,
 Et qu'il faut que je pleure
 Jusques dans le cercueil
 La perte que j'ai faite : 7220
 Plut-il au ciel, plut-il à mon destin,
 Que j'eusse de ces fruits,
 Pour ne manquer non plus
 De larmes et de pleurs
 Tout le temps de ma vie, 7225
 Que tant que je vivrai
 Jamais ne manquera
 Le sujet misérable,
 Que mes yeux ont de sans cesse pleurer.
 L'impitoyable Parque 7230
 A donc fermé tes yeux,
 Et tes beautés n'ont peu
 Empêcher le destin
 De finir ta journée
 Dès son plus beau matin ? 7235
 Est-il donc, bien vrai,
 Que celle qui donnait
 À mille coeurs la vie
 Soit morte, ou pour le moins
 Ne vive plus, si ce n'est en mon coeur ? 7240
 Je ne l'eusse pas cru ;
 La raison au contraire
 Hélas ! M'eût fait jurer,
 Que toi vivant en moi,
 Et moi vivant en toi, 7245
 Pour te faire mourir
 Il me fallait tuer,
 Et te ravir la vie
 Pour me donner la mort.

Mais hélas ! Je vois bien 7250
 Que seulement les forces de l'amour
 J'allais considérant,
 Non celles de la mort,
 De la mort qui toujours
 À désunir les choses plus unies 7255
 Se plaît et s'étudie.
 Mais fatale Atropos,
 Puisque tu desseignais
 La mort de Sylvanire,
 D'où vient, hélas ! Que seulement son corps 7260
 Soit mis dans le tombeau,
 Et qu'en mon coeur vive encore son âme ?
 Hélas ! pourquoi dans un même cercueil
 N'enfermes-tu le corps
 D'Aglante qui t'en prie, 7265
 Puisqu'elle vit en lui,
 Pour en avoir une victoire entière ?
 Ah ! Je vois bien pourquoi tu ne le fais ;
 C'est, Atropos, que de m'ôter la vie
 Serait, hélas ! Une oeuvre pitoyable, 7270
 Et que nulle pitié
 Ne peut trouver place dedans ton âme.
 Mais, fière Parque, à qui veut le trépas
 Il est bien malaisé
 De le lui refuser, 7275
 Je ferai bien paraître
 Que si les dieux sans que nous le sachions,
 Nous font venir au monde,
 Et nous donnent la vie,
 Que nous pouvons, lorsque nous le voulons, 7280
 La quitter cette vie,
 Et que pour en sortir
 On peut trouver toujours quelque passage,

En ayant le courage.
 Mais avant que mourir, 7285
 Allons voir le tombeau
 Riche de nos dépouilles :
 Noyons-le de nos pleurs,
 Afin que comme il a
 Nos flammes par dedans, 7290
 Par le dehors il ait aussi nos larmes :
 Larmes qu'hélas ! Mes yeux ne finiront
 Qu'en finissant ma vie.
 Ô bienheureux tombeau !
 De qui la froide pierre 7295
 Tant de flammes enserre,
 Tu n'es pas le séjour
 Comme les autres sont
 De cendres amorties,
 Mais de cendres de feu, 7300
 Mais de cendres si vives,
 Qu'amour encore y brûle tout d'amour.
 Oui, je les sens, hélas ! Ces mêmes flammes,
 Dont autrefois mon coeur voulait brûler ;
 Moins douces, il est vrai, 7305
 Mais non pas moins ardentes ;
 Beaucoup moins supportables,
 Mais non pas moins aimables.
 Rends-moi, tombeau, si ma pitié te touche,
 Ce que tu me retiens, 7310
 Ou si tu ne le veux,
 Au moins prends nous tous deux,
 Et renferme mon corps
 Où tu retiens mon coeur,
 Et qu'ainsi je sois mis 7315
 Dessous la même pierre,
 Imitant le lierre

À son ormeau serré,
 Qui par la mort de l'arbre
 N'en est point séparé. 7320
 Et cependant reçois,
 Pierre sainte et sacrée,
 Mes soupirs et mes larmes,
 Et reçois les baisers
 Qu'ensemble je te donne : 7325
 Donne les ces baisers
 À ces cendres d'amour
 Qui reposent en toi,
 Présente les ces larmes
 À celle que jamais 7330
 Mon coeur ne cessera
 D'aimer et d'adorer,
 Ni mes yeux de pleurer :
 Mais à qui mes discours,
 Ô dieu ! Vais-je adressant ? 7335
 À l'insensible pierre,
 À l'insensible mort,
 Au destin insensible,
 Qui n'écoutent jamais
 Nos cris, ni nos regrets ? 7340
 Mais si Pygmalion
 Obtint jadis qu'un marbre
 Reçut le sentiment,
 Aglante aimes-tu moins
 Que ce Pygmalion, 7345
 Pour animer encor ce monument ?
 Et si jadis Orphée
 Pût de la mort retirer Eurydice
 Par son chant pitoyable,
 Ton malheur déplorable, 7350
 Ô malheureux Aglante !

Te fournira-t-il moins
 De soupirs et de larmes,
 De regrets et de plaintes,
 Pour retirer aussi 7355
 De la mort à la vie
 Celle qu'on t'a ravie ?
 Hélas ! Ce sont discours,
 Ce sont des vaines fables
 Tout ce qu'on va disant, 7360
 Et de Pygmalion,
 Et du congé qu'Orfée
 Eut de revoir encor sa bien aimée :
 Jamais, jamais, deux fois,
 Pour passer l'Acheron, 7365
 L'on ne paye à Charon.
 Que la descente aux enfers est aisée,
 Mais rappeler ses pas
 Et remonter en haut,
 C'est là l'oeuvre et la peine. 7370
 Et quand tous les humains
 Cent et cent fois encore
 Pourraient bien revenir
 Et reprendre leur corps,
 Le malheur est si grand 7375
 Qui te poursuit, Aglante,
 Qu'il ne faut espérer
 Qu'il soit permis pour ton contentement
 À celle que tu plains,
 Et contente toi d'être 7380
 Phoenix en ton malheur
 Ainsi qu'en ton amour.
 Donc puisqu'il est ainsi,
 Dieux ! Qu'il ne l'est que trop,
 Qu'est-ce que tu veux faire 7385

De conserver plus longtemps cette vie,
 Qui ne te reste plus
 Sinon pour prolonger,
 Sans aucune allégeance,
 La douleur qui t'offense. 7390
 Ah ! Meurs, ah ! Meurs, Aglante,
 Sylvanire t'appelle,
 Ne veux-tu pas la suivre,
 Et cesser de languir
 Cessant aussi de vivre ? 7395
 Si fais, tu le veux bien,
 Aussi l'amour avec le courage
 T'oblige à ce voyage.
 Allons donc, ô mon coeur,
 Non point avec transport, 7400
 Mais résolu de rencontrer la mort,
 Elle nous sera douce,
 Puisque déjà Sylvanire la belle
 Mourant l'a faite telle.
 Et vous, ô chères cendres, 7405
 Qui dedans ce cercueil
 Maintenant reposés,
 Et vous qui m'écoutez
 Du plus profond des cieux,
 Ô de ma Sylvanire 7410
 Âme sainte et sacrée
 Recevez de mes larmes,
 Et de mon sang le dernier sacrifice :
 Jamais larmes ni sang,
 Et des yeux et du coeur 7415
 D'un plus fidèle amant.
 Amour ne tirera,
 Que les pleurs et le sang
 Que maintenant le mien vous offrira.

SCÈNE II

Aglante, Echo.

AGLANTE

Mourons, mourons, Aglante : 7420
Hâtons-nous, hâtons-nous :
Quoi que nous puissions faire,
Pour devancer un désastre si grand
Nous ne mourrons jamais assez à temps.

ECHO

Attends. 7425

AGLANTE

Attends, et qui me dit
Maintenant que j'attende,
Maintenant que je vois
Au dernier point mes malheurs parvenus ?

ECHO

Venus. 7430

AGLANTE

Vénus mère d'amour,
Amour qui ne se plaît
En tout ce qu'il promet
Sinon d'être infidèle ?

ECHO

Elle.

7435

AGLANTE

Elle, ne dis-tu pas ?
Et qui se fierait
À la mère infidèle
D'un enfant si trompeur ?
Que dois-je plus attendre,
Et quoi plus espérer ;
Si seulement je ne puis plus la voir ?

7440

ECHO

L'avoir.

AGLANTE

Comment l'avoir si la mort l'a ravie ?
Il est éteint le soleil de nos yeux,
Il est dans le tombeau,
Et son aurore à nos yeux plus ne point.

7445

ECHO

N'est point.

AGLANTE

Menteuse voix, maudit qui te croira :
Ces yeux dont je la pleure
L'ont vue, hélas ! Dedans la sépulture :
Et tu me dis que morte elle n'est point ?
Trompeuses espérances,

7450

Promesses infidèles,
Ce sont les paiements 7455
Qu'amour donne aux amants :
Mais ne l'écoutons plus,
Le perfide qu'il est,
À la mort, à la mort,
Allons, Aglante, allons, 7460
Sans qu'autre espoir nous vienne plus flattant.

ECHO

Attends.

SCÈNE III

Tirinte, Alciron.

TIRINTE

Peut-être de mes mains
Tu penses d'échapper
Par ces belles promesses, 7465
Berger tu te déçois,
Tu n'éviteras pas
La justice du ciel,
Ni celle qu'en la terre
Les hommes en feront. 7470

ALCIRON

Comme le ciel tourne quand il lui plaît
Nos desseins à rebours,
Pour te complaire et te rendre une preuve
De mon affection,

Je t'ai donné, Tirinte, 7475
 Un trésor que j'avais ;
 Mais un trésor si grand et précieux
 Que peut-être la terre
 N'en a point un plus grand :
 Et je vois au contraire 7480
 Qu'au lieu de t'obliger
 À me vouloir du bien,
 Ce don est cause, ô dieu qui le croira !
 Que le plus grand ami
 Que j'avais en ce monde 7485
 Se soit rendu mon plus grand ennemi.

TIRINTE

Mais comment peut-il être
 Que ce miroir soit tel que tu le dis ?
 Que s'il est vrai qu'il ait cette puissance,
 Pourquoi, berger, quand tu me l'as donné 7490
 Me l'aurais-tu cachée ?
 Non pour certain ce ne sont que paroles,
 Dont tu penses encore
 Ma créance abuser.

ALCIRON

Je ne suis point abuseur ni trompeur, 7495
 L'effet bientôt te le fera connaître ;
 Car celle que tu pleures
 N'est pas, berger, morte comme tu crois,
 Ce miroir précieux
 D'une vertu secrète 7500
 L'a de sorte assoupie,
 Que chacun la croit morte.

TIRINTE

Mais est-il bien possible ?

ALCIRON

Écoutes-en, berger,
L'histoire véritable. 7505
J'eus ce miroir de l'homme le plus fin
Qui fut dessus la terre,
Il se nommait Climanthe,
Grand artisan d'erreur et de mensonge :
Ce berger amoureux 7510
D'une jeune bergère,
Mais qui ne l'aimait guère,
Me donna ce miroir,
De peur que je ne dise
À chacun sa malice : 7515
Après que j'eus reconnu par l'effet
Quelle était sa vertu :
Car cette jeune fille,
Et je dis vrai, Tirinte,
Quoi qu'il semble incroyable : 7520
Cette fille, te dis-je,
N'eut pas plutôt cette glace aperçue,
Qu'un poison aussitôt
Occupant son cerveau
Je la vis assoupir 7525
D'un si profond sommeil,
Que quant à moi je la crus être morte :
Mais lui qui se moqua
De mon étonnement,
Soudain qu'il le voulut, 7530
Soudain elle revint,

Et puis soudain encore
Le lui faisant revoir
Elle se rendormit.

TIRINTE

Étrange effet que celui que tu dis !

7535

ALCIRON

Et tant de fois il la fit éveiller,
Puis rendormir, puis réveiller encore,
Qu'à la fin elle crut,
Ne sachant l'artifice,
Que le vouloir des dieux
Étoit qu'elle l'aimât,
Ou qu'il fallait mourir,
Et cette opinion
La contraignit, quoi qu'elle y resistat,
De se donner à lui,
Tant le désir de vivre
Est puissant dessus tous.
Admirant la vertu
De ce divin miroir
Je le voulus avoir,
Et je l'eus à la fin.
Mais bien à contre-cœur
De qui me le donnait,
Et n'eut été la crainte de la perdre,
Cette jeune bergère
Qu'il avait abusée,
Et d'être encor puni
D'une telle malice,
Si les sages druides
En eussent eu la plainte,

7540

7545

7550

7555

7560

Il est certain, je ne l'eusse pas eu.
 Mais s'y voyant contraint :
 Or écoute, Alciron,
 Ce présent, me dit-il,
 Est peut-être plus grand 7565
 Que tu ne penses pas :
 Tiens-le bien cher, et crois qu'en l'univers
 On ne saurait en trouver un semblable.
 La glace du miroir
 Est faite d'une pierre 7570
 Qu'on nomme memphitique,
 Elle assoupit les sens
 Aussitôt qu'on la touche,
 Et du poisson, que torpille on appelle,
 La quintessence extraite par le feu 7575
 Mêlée à cette pierre,
 A tellement la glace empoisonnée,
 Qu'aussitôt qu'on la voit
 On perd le sentiment
 Tout ainsi qu'au trépas. 7580
 Car la torpille est de telle nature,
 Que qui la touche avec une baguette,
 Voire avec l'hameçon,
 Ressent soudain un assoupissement
 Par tout le bras, et puis du bras au corps, 7585
 Va serpentant d'une veine en une autre
 Le poison endormi.
 Mais lorsqu'on veut on rappelle les sens
 Par cette eau composée,
 Dit-il me la donnant, 7590
 De celle du citron,
 Et de simples divers,
 Dont par expérience
 La vertu j'ai connue.

Or maintenant, Tirinte, réponds-moi, 7595
 Si je t'ai fait présent
 De ce miroir si rare,
 As-tu raison de me traiter ainsi ;
 Puisque l'amour que vraiment je te porte
 M'a dépouillé de ce riche trésor ? 7600
 Ô des ingratitudes
 La mère ingratitude !

TIRINTE

S'il est ainsi, n'as-tu pas tort, Berger,
 De ne me l'avoir dit ?

ALCIRON

En ceci même encor mon amitié 7605
 Se voit plus clairement :
 Je ne te l'ai pas dit,
 Parce que je craignais
 Qu'il te manquât la résolution
 De l'oser entreprendre. 7610
 Penses-tu bien, Tirinte,
 Que je ne sache pas
 Jusques où vont les forces
 D'une puissante amour ?
 Que si je t'eusse dit, 7615
 Soudain que Sylvanire
 Aura vu ce miroir,
 Avec mille douleurs
 Elle tombera morte,
 Ou pour le moins elle semblera telle, 7620
 On la mettra dans le fond d'un cercueil,
 Sonde bien ton courage,
 Et puis me dis, Tirinte,

Si ton affection
Eut permis à ton coeur 7625
De l'oser entreprendre,
Et cela n'étant pas
Dis-moi, dis-moi, Tirinte,
Par quel moyen eusses-tu pu l'avoir,
Ta chère Sylvanire ? 7630
Car de son gré tu n'y dois point prétendre,
Tu ne le sais que trop,
Et toutefois tu ne voulais plus vivre
Si tu ne l'obtenais.

TIRINTE

Mais comment prétends-tu, 7635
Quand tout ce que tu dis
Serait bien véritable,
Qu'elle peut être mienne ?

ALCIRON

Qu'elle peut être tienne,
Qui te la peut ôter ? 7640
Chacun ne croit-il pas
Que Sylvanire est morte ?
Qui saura qu'elle soit
Maintenant en tes mains ?
Vois-tu, Tirinte, il n'en faut point douter, 7645
Sylvanire est à toi,
Alciron te la donne,
Sache-toi bien servir
Du présent qu'il te fait.

TIRINTE

Il est donc bien vrai
Que morte elle n'est pas ?

7650

ALCIRON

Tu ne crois pas encore
Ce que dit ton ami ?
Quelle incrédulité !

TIRINTE

S'il est ainsi, que retardons nous plus ?
Allons, ô cher ami,
Allons d'entre les morts
Retirer promptement
Celle dont la beauté
Ne doit jamais mourir.

7655

7660

ALCIRON

Nous n'irons pas fort loin,
Car c'est ici le lieu
Où l'on l'a mise.

TIRINTE

Et comment le sais-tu ?

ALCIRON

Eh ! Je le sais, parce que je l'ai vue ;
Et lorsqu'on l'y mettait
J'y voulus assister,
Pour voir si de fortune

7665

On ne lui faisait point
Du mal en l'enterrant,
Car je l'eusse empêché :
J'ai plus de soin de ton contentement
Que tu ne penses pas.

7670

TIRINTE

En quel état est elle ?

ALCIRON

Tu la verras bientôt :
Mais sache cependant
Que Ménandre et Lerice
L'aiment de telle sorte,
Qu'ils ne purent souffrir
Que l'on la dépouillât :
Mais toute ainsi vêtue
Qu'elle s'était trouvée,
Toute telle ils voulurent
Qu'on la mit au cercueil,
Un linge seulement
Lui couvre le visage,
Et ce fut moi qui lui fis cet office,
De peur que la poussière
Ne lui fit quelque mal.

7675

7680

7685

TIRINTE

Quelle obligation
En tout ceci, berger, ne t'ai-je point ?

7690

ALCIRON

Quand tu verras la belle Sylvanire
 Être du tout à toi,
 Tu pourras dire alors
 Que tu m'es obligé : 7695
 Mais maintenant allons, Tirinte, allons,
 Ne perdons plus de temps,
 Le temps en tout affaire
 Doit être cher, mais plus en celui-ci
 Que peut-être en tout autre : 7700
 Mais approche, voici
 L'endroit où l'on l'a mise.

TIRINTE

Heureux tombeau ! Mais non,
 Plutôt heureux séjour
 Où l'amour a remis 7705
 Tout ce qu'il eut de beau,
 Où ses trésors pour plaisir il enserre,
 Où mille coeurs ensemble renfermés,
 Et bref où tout mon bien
 Ou tout mon mal demeure. 7710
 Gardien glorieux
 De tout ce que la terre
 A de plus précieux,
 Rends-le moi ce trésor,
 Sans qui je ne puis vivre, 7715
 Et montre toi fidèle à me le rendre,
 Comme tu fus heureux
 Lorsqu'on te le fit prendre.

ALCIRON

Tirinte ces discours
Sont hors de temps, à loisir tu pourras 7720
Les raconter quand l'oeuvre sera faite :
Si quelqu'un survenait,
Encore que ce fut
Le moindre des bergers,
Il rendrait notre peine 7725
Toute inutile et vaine.

TIRINTE

Que veux-tu que je fasse ?

ALCIRON

Ôtons d'ici la pierre.

TIRINTE

Ô dieux qu'elle est pesante !
J'ai grand peur, Alciron, 7730
Que cette pesanteur
Ne l'ait bien offensée.

ALCIRON

L'amour craint tout, car il est un enfant :
Ne vois-tu que la pierre
Repose sur les quatre 7735
Qui lui sont au dessous ?
Or sus relevons-la,
La morte-vive, et moquons nous de ceux
Dont les ruisseaux de pleurs

Cette pierre ont noyée.
Mais aide-moi, Tirinte,
Qu'est-ce que tu fais là
Planté dessus tes pieds
Comme un terme insensible ?
Aide-moi si tu veux.

7740

7745

TIRINTE

Ah ! Trompeur elle est morte.

ALCIRON

Je te dis qu'elle dort.

TIRINTE

Oui d'un sommeil de mort.

ALCIRON

Si morte tu la crois,
Tu diras que bientôt
Elle est la morte-vive :
Mais ne perds point le temps,
Approche je te prie,
Car je ne puis la soutenir ensemble
Et l'arroser, comme il faut que je fasse.

7750

7755

TIRINTE

Ô dieux qu'elle est bien morte !

ALCIRON

Soutiens-la seulement,

Et tu verras bientôt,
Qu'ainsi que je t'ai dit,
Elle est la morte-vive.

7760

TIRINTE

La morte-vive hélas ! Fut Sylvanire,
Et que Tirinte en sa place fut mort.

ALCIRON

Tirinte et Sylvanire
Vivront, si bon leur semble,
Bientôt tous deux ensemble.

7765

TIRINTE

Ah garde que cette eau
Ne gâte son beau teint.

ALCIRON

Tu crois qu'elle soit morte,
Et tu crains toutefois
Qu'on lui gâte le teint :
Ô de l'amour enfant
Crainte et peur enfantine !
Laisse-la peur, Tirinte,
Tu l'auras toute belle,
J'aimerais mieux la mort,
Qu'à sa beauté faire le moindre tort.

7770

7775

TIRINTE

Ô dieux ! Elle revient.

ALCIRON

Ne te l'ai-je pas dit ?
Une autre fois, peut-être,
Tu croiras Alciron.

7780

TIRINTE

Ô dieux ! Elle respire.

ALCIRON

Diras-tu pas aussi bien comme moi,
Qu'elle est la morte-vive ?

TIRINTE

La morte-vive est-elle,
Et des heureux bergers
Le berger plus heureux,
Par ton moyen, se peut dire Tirinte.
Elle entr'ouvre les yeux.

7785

ALCIRON

J'ai satisfait à ce que j'ai promis,
Voilà ta Sylvanire,
Voilà la morte-vive
Qu'en tes mains je remets :
Saches-toi prévaloir
D'une telle fortune :
Que si tu ne le fais
Ne te plains jamais plus
D'autre que de Tirinte.
Souviens-toi de trois choses,

7790

7795

Ne perds le temps, ne crois à ses paroles,
 Ni moins de la fléchir : 7800
 Car si tu ne me crois,
 Tu diras avec moi,
 Ta faute regrettant,
 L'occasion est chauve,
 Et des belles bergères 7805
 Les douces flatteries
 Sont toutes mensongères :
 Et pour conclusion
 Te voyant rejeté,
 Et quelqu'autre obtenir 7810
 Avec moins de mérite
 Le bien que tu désires,
 Tu diras, mais trop tard,
 La femme la mieux faite
 A le soleil aux yeux 7815
 Et la lune en la tête.

SCÈNE IV

Sylvanire, Tirinte.

SYLVANIRE

D'où viens-je, ô dieux ! Et de quelle lumière
 Vois-je encor la clarté,
 Qui me rappelle au monde
 Une seconde fois 7820
 Outre mon espérance ?
 Ou bien dans le cercueil
 Voit-on un autre jour,
 Voit-on un autre ciel,
 D'autres ruisseaux, d'autres prés, d'autres arbres, 7825

D'autres bergers, et bref un autre monde ?
 Où suis-je, ô dieux ! Que suis-je, vive ou morte ?
 Vive, non, je mourus,
 Et l'on ne revit plus :
 Morte, non, car je vois, 7830
 Et je parle, et je marche :
 Dieux ! Qu'est-ce que ceci ?
 Serait-ce point peut-être
 Cette seconde vie
 Dont parlent nos druides ? 7835
 Ah ! Non, ce ne l'est pas,
 Car nous laissons le corps
 Avec le trépas
 Dedans la sépulture :
 Et voici bien le corps 7840
 Que je voulais avoir,
 Voici mes mains, voici mes pieds encore,
 Voici mon même habit,
 Et bref me voici toute
 Comme je coulais être 7845
 Avant que je mourusse.
 Qu'est-ce donc que de moi ?
 Quel air, quel ciel, quel monde,
 Quelle terre, et quels lieux
 Sont ceux où je me trouve ? 7850
 Mais quel est ce berger ?
 Je vois bien là Tirinte.

TIRINTE

Tirinte, tu te trompes.

SYLVANIRE

Et qu'es-tu donc pasteur ?

TIRINTE

Je suis ton serviteur.

7855

SYLVANIRE

Ainsi disait Aglante
Lorsque j'étais au monde.

TIRINTE

Ô dieux ! Encore Aglante
Est parmi ses pensées.

SYLVANIRE

Mais dis-moi, je te prie,
En quel lieu maintenant
Se trouve Sylvanire ?

7860

TIRINTE

Dans le coeur de Tirinte.

SYLVANIRE

Tirinte le berger,
Qui vivait en forêts
Lorsqu'aussi j'y vivais ?

7865

TIRINTE

C'est celui que tu vois.

SYLVANIRE

Est-il mort comme moi ?

TIRINTE

Il mourut en ta mort,
Et revit avec toi.

7870

SYLVANIRE

Revivre avec moi,
Et ne suis-je pas morte ?

TIRINTE

La mort fléchit à mon amour trop forte.

SYLVANIRE

Explique-moi ce que tu dis, berger,
Car je ne t'entends pas.

7875

TIRINTE

À ce coup mon amour
A vaincu le trépas ;
Et vois-tu, Sylvanire,
Combien elle surpasse
Toute autre affection ;
Lorsque la mort pensa t'avoir acquise,
Et qu'au cercueil elle crut t'avoir mise,
Je fis changer cette mort en sommeil,
Et ton trépas en gracieux réveil,
De sorte Sylvanire
Que chacun te peut dire

7880

7885

La morte-vive, étant plus que certain
 Que tu mourus, sans toutefois mourir,
 Et qu'on me peut nommer
 Au contraire de toi
 Le vivant mort. Ô miracle d'amour !
 Car vivant je mourus
 D'un trop extrême deuil,
 Dès que je sus qu'on te mit au cercueil.

7890

SYLVANIRE

Ô dieux ! Berger avec tes paroles
 Tu m'embrouilles l'esprit
 Plus qu'il n'était encore :
 Comment ton amitié
 A-t-elle pu cette mort surmonter,
 Qui remporte sur tous
 L'infaillible victoire ?
 Et comment as-tu pu
 Faire changer cette mort en sommeil ?
 Pour moi je te confesse
 Que je ne l'entends pas,
 Si tu ne me le dis
 Avec d'autres paroles.

7895

7900

7905

TIRINTE

Écoute donc, bergère trop aimable,
 Et trop aimée aussi ;
 Écoute, et tu sauras
 Jusqu'où peut arriver
 L'amitié de Tirinte.
 Après avoir diverses fois tenté
 Tous les moyens, qu'une amour trop extrême
 Peut faire retrouver

7910

7915

Au coeur qui sait aimer,
 Pour vaincre ton courage :
 Et les ayant trouvés
 Inutiles et vains,
 Enfin je recourus,
 Pardonne, Sylvanire,
 À la ruse et malice
 D'un plaisant artifice :
 Te souviens-tu, bergère, du miroir
 Que je te présentai ?

7920

7925

SYLVANIRE

Oui, je m'en ressouviens.

TIRINTE

Tel était ce miroir,
 Que ceux qui s'y voyaient
 De telle léthargie
 Ils étaient assoupis,
 Que chacun eut pensé,
 Les voyant en ce point,
 Qu'ils eussent été morts,
 Telle tu fus jugée,
 Et pour telle remise
 Dans ce tombeau voisin.

7930

7935

SYLVANIRE

Et quel fut ton dessein ?

TIRINTE

Mon dessein, Sylvanire,

Je ne te le puis dire.

SYLVANIRE

Mais je le veux savoir.

7940

TIRINTE

Amour bientôt te le fera bien voir.

SYLVANIRE

De toi, berger, je désire l'entendre,
Et non pas de l'amour.

TIRINTE

Si l'amour te le dit,
C'est Tirinte toujours :
Et si je te le dis,
Aussi bien est ce amour.
Sache donc, bergère,
Que j'eus dessein de faire croire à tous,
Que vraiment Sylvanire fut morte.

7945

7950

SYLVANIRE

Et quel profit de cette tromperie ?

TIRINTE

Tu veux enfin, tu veux que je la dise.

SYLVANIRE

Dis-la moi hardiment.

TIRINTE

Hardiment, non, mais plutôt en amant.
Je pensai, Sylvanire,
Qu'étant mise au tombeau,
Et faisant croire à tous
Qu'ayant laissé la vie
Tu n'étais plus que cendre,
Comme j'ai fait, je te pourrais reprendre.

7955

7960

SYLVANIRE

Et puis.

TIRINTE

Et puis en tel lieu te conduire
Où pussent vivre ensemble
Tirinte et Sylvanire
Sans être reconnus.

7965

SYLVANIRE

Et de ma volonté
Tu n'en faisais nul compte ?

TIRINTE

Un long service enfin
Toute chose surmonte.

SYLVANIRE

C'est donc toi, berger,
Dont l'extrême malice
M'a mise entre les morts ?

7970

TIRINTE

Amour l'a fait, à lui soit tout le tort :
Tirinte seulement
T'a fait sortir hors de ce monument.

7975

SYLVANIRE

Amour jamais ne commit trahison,
Et pour te faire voir
Que l'amour en ceci
Ne prétend point de part,
Au lieu de me gagner
Avec cette malice,
Tu m'as, berger, au contraire perdue,
Et perdue à jamais.
Très juste amour, certes l'on te peut dire,
Le traître punissant
Avec tant de raison,
Et par sa trahison.

7980

7985

TIRINTE

Que je t'ai, ô bergère,
Comme tu dis perdue,
Je ne vois pas comme cela soit vrai :
Car n'es-tu pas au pouvoir de Tirinte ?
Tirinte qui tout seul
Sait qu'entre les vivants
Est encor Sylvanire ?
Non, non, tu te déçois
De t'aller figurant
Que je ne sache en cette occasion
Me prévaloir de l'heur qui m'est offert.

7990

7995

SYLVANIRE

Toi-même tu te trompes,
 Ô perfide berger,
 Et de ton propre fer
 Tu t'es fait cette plaie.

8000

TIRINTE

S'il est vrai sois certaine,
 Que qui fit la blessure
 En fera bien la cure.

8005

SYLVANIRE

Il ne peut être, encor que Sylvanire,
 Ce qui ne sera pas,
 Y voulut consentir ;
 Car elle n'est plus sienne.

TIRINTE

Sienne n'est plus la belle Sylvanire
 Et de qui peut-elle être ?

8010

SYLVANIRE

Autrefois, il est vrai,
 Et Ménandre et Lericé,
 Et peut-être elle encore
 Y pouvaient avoir part :
 Mais maintenant Ménandre ni Lericé
 Ni même Sylvanire,
 N'y peuvent rien prétendre.
 Tirinte l'a donnée.

8015

TIRINTE

Tirinte l'a donnée ?

8020

SYLVANIRE

Tirinte l'a donnée,
Et par sa trahison
En a fait possesseur
Aglante le berger.

TIRINTE

Aglante possesseur
De celle que j'adore ?

8025

SYLVANIRE

Aglante possesseur
De celle que je dis ;
Ne t'en tourmente plus,
La pierre en est jetée.

8030

TIRINTE

Il ne sera pas vrai.

SYLVANIRE

N'en accuse que toi,
Et m'écoute, berger,
Ménandre ni Lerice
Ne voulaient consentir
Que j'épousasse Aglante,
Ayant dessein de me loger ailleurs :
Et quant à moi la mort m'eust été douce

8035

Plutôt que d'épouser
 Autre qu'Aglante, et toutefois je jure 8040
 Que mille morts plutôt j'eusse endurées
 Que d'épouser Aglante
 Contre leur volonté.
 Or vois-tu bien comme ton artifice
 A fait ce que sans lui 8045
 Nous ne pouvions pas faire.
 Quand le poison de ton heureux miroir,
 Car heureux je l'appelle,
 M'eust réduite à tel point,
 Que mon père et ma mère 8050
 Crurent que j'étais morte,
 Ce qu'en vivant je n'avais osé faire,
 Amour me conseilla
 De le faire en mourant :
 Je priai donc ma mère, 8055
 Je suppliai mon père,
 Qu'avant que de mourir,
 Pour satisfaction
 Des services d'Aglante,
 Par leur consentement 8060
 Je le pusse épouser.
 Eux qui me crurent morte,
 Quoi que d'autres desseins
 Ils eussent bien dans l'âme,
 Voulurent pitoyables 8065
 À mon trépas ce plaisir me donner.
 Lors vers Aglante à peine me tournant
 Je lui tendis la main,
 Pour un gage fidèle
 Que lui donnait mon âme 8070
 Que je mourais sa femme.
 Il me reçut pour telle,

Pour telle il me pleura,
 Et pour telle il m'aura :
 N'y penses plus Tirinte.

8075

TIRINTE

N'y penses plus toi-même.
 Aglante te croit morte,
 Et ton père et ta mère
 Pour morte t'ont pleurée,
 Et t'ont enclose ici
 Pour eux tu l'es aussi.
 Tu ne vis plus, bergère,
 Pour personne du monde,
 Si ce n'est pour Tirinte :
 La mort qui résout tout,
 La mort te désoblige
 De ces vaines promesses
 Que tu peux avoir faites.
 Mais quoi que le trépas
 Ne le fit pas, amour, amour l'ordonne,
 Amour qui Sylvanire
 À son Tirinte donne,
 Maintenant leur commande,
 De vivre ensemble, et de mourir ensemble.
 Allons donc, ô bergère,
 Allons et résous toi
 De vivre toute à moi,
 Et je vivrai de même
 À toi seule que j'aime.

8080

8085

8090

8095

SYLVANIRE

Ne me touche, Tirinte,
 Aglante seul est né pour Sylvanire,

8100

Et Sylvanire est seule pour Aglante,
Et perds en toute attente.

TIRINTE

Mais perds toi-même,
Et perde Aglante aussi, 8105
Toi l'espoir de l'avoir,
Lui l'espoir de te voir.
Allons ; car je le veux,
L'amour te le commande,
Et mon affection 8110
T'oblige à le vouloir :
Que si tu ne le veux
Saches que résister
Aussi bien tu ne peux.
Il ne faut point maintenant des paroles : 8115
Allons, allons.

SYLVANIRE

Tirinte laisse-moi.

TIRINTE

Allons, allons.

SYLVANIRE

Fais-moi mourir plutôt.

TIRINTE

Allons, allons, je te veux toute en vie. 8120

SYLVANIRE

Non je mourrai plutôt,
Berger tu te déçois.

TIRINTE

Tu te déçois toi-même.

SYLVANIRE

Au secours, ô bergers,
Ô dieux ! Secourez-moi.

8125

SCÈNE V

Aglante, Sylvanire, Tirinte.

AGLANTE

Je reviens, car il faut
Que de mon sang je souille
Ce tombeau glorieux
De ma riche dépouille.

SYLVANIRE

Aglante secours-moi :
Aglante ne vois-tu,
Ne vois-tu pas, Aglante,
Vois-tu pas que Tirinte,
Tirinte l'infidèle
M'emmène et me ravit ?

8130

8135

AGLANTE

Dieu ! Qu'est-ce que je vois ?
Dieu ! Qu'est-ce que j'entends ?
Est-ce bien Sylvanire ?

SYLVANIRE

Aglante, que fais-tu ?
Que ne me secours-tu ?
Ne me connais-tu pas ?

8140

AGLANTE

C'est bien elle, mais non,
Car Sylvanire est morte,
C'est une vision.

SYLVANIRE

Devant tes yeux, Aglante,
Il m'emmène, ô mon Dieu !

8145

TIRINTE

Je serai le plus fort.

AGLANTE

Ô c'est bien là sa voix,
Ce n'est point un fantôme :
Ah Tirinte, Tirinte,
Traître Tirinte, il faut
Qu'Aglante meure,
Avant que Sylvanire
À quelque autre demeure.

8150

SCÈNE VI

Le chœur des bergers, Aglante, Tirinte, Sylvanire.

LE CHOEUR

Quelle rumeur entend-on par ces bois ?
Quels cris, quelles alarmes ?

8155

AGLANTE

Ah perfide berger,
Tu ne raviras pas
Une si belle prise.

TIRINTE

La victoire ou la mort
Clora mon entreprise.

8160

SYLVANIRE

Au secours, ô bergers,
Ô bergers, au secours :
Secourez-nous, bergers.

LE CHOEUR

Quelle dispute est cette-ci, bergers ?
D'où vient l'outrecuidance
De faire force aux filles ?
Laissez cette bergère.

8165

TIRINTE

Ô dieux ! Je veux mourir.

SYLVANIRE

Meurs, si d'une autre sorte 8170
Tu ne peux pas guérir,
Fusses-tu déjà mort,
Trop insolent berger.

AGLANTE

Monstre de nos forêts
Qui te peut émouvoir 8175
D'outrager une fille
Que tous doivent servir ?

TIRINTE

Monstre suis-je vraiment,
Mais un monstre d'amour,
D'aimer tant qui ne m'aime : 8180
Mais je m'en vengerai,
Oui je m'en vengerai,
Et ce sera sur qui la faute a faite,
J'entends dessus mon coeur.

SYLVANIRE

Les hommes et les dieux 8185
Ensemble me la doivent
Cette vengeance, et je la leur demande.

LE CHOEUR

N'est-ce pas Sylvanire
Celle que nous voyons ?
Mais n'est-elle pas morte ? 8190

Dieux ! Comme est-elle ici ?

SYLVANIRE

Vous voyez une fille,
Que ce berger, monstre entre les bergers,
A fait mettre au cercueil
Par la plus grande ruse
Qui fut jamais d'un méchant inventée.

8195

TIRINTE

Dis plutôt d'un amant.

SYLVANIRE

Mais bien d'un ennemi
Plus cruel et méchant.

TIRINTE

Ô coeur ingrat !

8200

SYLVANIRE

Ô coeur faux et perfide !

TIRINTE

Âme sans amitié.

SYLVANIRE

Mais bien âme sans âme.

SCÈNE VII

Lerice, Ménandre, Fossinde, Aglante, Tirinte, Hylas, Sylvanire, Le chœur des bergers.

LERICE

Allons, voyons que c'est.

MÉNANDRE

Quel bruit ? Quelles clameurs ?
Voilà pas Sylvanire ?

8205

LERICE

Eh ! Qu'est-ce que je vois ?

SYLVANIRE

C'est Sylvanire.

MÉNANDRE

Ô dieux !

LERICE

Ô dieux ! Ô dieux !

8210

SYLVANIRE

Me craignez-vous ma mère ?
Avez-vous peur mon père ?
Me connaissez-vous pas ?

LERICE

Va-t-en, va-t-en fantôme.

AGLANTE

N'ayez peur, et croyez
Que c'est vraiment la belle Sylvanire.

8215

MÉNANDRE

Sylvanire ma fille ?

LERICE

Ma fille Sylvanire ?

SYLVANIRE

Je suis celle-la même.

MÉNANDRE

Et n'étais-tu pas morte ?

8220

FOSSINDE

Ô dieu ! C'est Sylvanire,
Et c'est bien elle-même
Qui retourne en ce monde.
Recule-toi fantôme,
Ne t'approche de moi,
Retourne avec tes os,
Et me laisse en repos.

8225

SYLVANIRE

Tu me fuis donc, Fossinde ?

FOSSINDE

Et qui ne s'enfuirait ?
Ô dieu comme elle parle !

8230

HYLAS

L'âme de Sylvanire
Ô dieux ! Que cherche-t-elle ?
Va-t-en, va-t-en fantôme.

SYLVANIRE

Je ne suis pas son âme seulement,
Touche, voici le corps
De cette Sylvanire.

8235

HYLAS

Dieu ! C'est bien elle : ô c'est elle sans doute :
En quel pays, hélas ! Suis-je venu
Où les morts sont en vie ?

SYLVANIRE

N'en doutez point, je suis bien Sylvanire.

8240

HYLAS

J'avais bien ouï dire
Que les femmes avaient
L'âme au corps de travers,

Et qu'avec grande peine
Elle en pouvait sortir :
Mais c'est bien plus ceci,
Puisqu'ayant vu de mes yeux Sylvanire
Morte dans le tombeau,
Je la revois en vie,
Car c'est elle en effet.

8245

8250

MÉNANDRE

Mais es-tu bien ma fille ?

SYLVANIRE

Je la suis, ô Ménandre.

LERICE

Sylvanire ma fille ?

SYLVANIRE

Oui je suis Sylvanire,
Que ce traître berger
Que Tirinte on appelle
Avait mise au tombeau,
Et que le ciel plus juste,
À sa confusion,
A fait sortir ainsi que vous voyez.

8255

8260

MÉNANDRE

Que je t'embrasse, ô mon enfant aimé !

LERICE

Que je te baise, ô soutien de ma vie !

MÉNANDRE

Eh ! Soient les dieux loués
De la grâce qu'ils font
À mes vieilles années,
De te voir, mon enfant,
Encor un coup avant que de mourir.

8265

FOSSINDE

Eh ! Ma chère compagne,
N'aurai-je pas quelque part à la joie,
Puisque notre amitié
M'a fait si bien ta perte ressentir,
Que je ne sais comment
Dans le cercueil je ne t'ai point suivie.

8270

LE CHOEUR

Et nous aussi, puisque tous nous avons
À ton départ pleuré
Devons-nous pas nous réjouir aussi
À ton heureux retour ?

8275

SYLVANIRE

Aglante, et toi pourquoi comme les autres
Ne te réjouis-tu
Que je sois retournée ?

8280

AGLANTE

À ton départ je reçus tant d'ennuis,
À ton retour tant de contentement,
Que n'étant mort, ni pour l'un ni pour l'autre,
Il ne faut plus penser
Que l'on puisse mourir
D'ennui ni de plaisir.

8285

MÉNANDRE

Mais, ma fille, comment
Les dieux t'ont-ils permis
De nous revoir encore ?

SYLVANIRE

Ce perfide berger
Que vous voyez si loin de tous les autres
Vous le pourra mieux dire.

8290

TIRINTE

Oui je le pourrai dire,
Des ingrates bergères
La plus ingrate et plus méconnaissante :
Oui-dà je le dirai,
Je ne veux pas cacher
Jusqu'où l'affection
Que pour toi j'ai conçue
M'a transporté ; car aussi bien sois sûre,
Puisque mon entreprise
A trompé mon espoir,
Qu'à vivre davantage
Je n'ai plus le courage.

8295

8300

Sachez donc, ô bergers, 8305
 Qu'esprits de la beauté
 De cette belle, et trop ingrate fille,
 Après avoir trouvé
 Toute chose inutile
 À mon contentement, 8310
 Peines et soins, affections extrêmes,
 Services et prières ;
 Enfin j'ai recouru,
 Ne sachant plus que faire,
 À la ruse et finesse. 8315
 Donc avec artifice
 Je la fis endormir,
 Mais d'une telle sorte
 Que chacun la crut morte.

MÉNANDRE

Ô quelle trahison ! 8320
 Et quel fut ton dessein ?

TIRINTE

Mon dessein, ô Ménandre,
 Fut de la retirer,
 Comme j'ai fait, du creux de ce tombeau,
 Sans que nul s'en prît garde, 8325
 Et la mener dans quelque antre sauvage
 Y passer avec elle
 Le reste de mon âge,
 Sans souci des parents,
 Sans souci des amis, 8330
 Sans souci des trousseaux
 Que je laissais ici :
 Car la perte de tous,

Voire encore de ma vie,
M'est agréable et douce,
Pour obtenir ce que j'estimais tant.

8335

LE CHOEUR

Mais à quelle rumeur
Sommes-nous accourus ?
Appelles-tu, Tirinte,
Services et prières,
Affections et soins,
La force et violence
Dont tu voulais user,
Quand nous sommes venus ?

8340

MÉNANDRE

De la force à ma fille ?

8345

TIRINTE

De la force, il est vrai,
Berger, je ne le nie,
J'étais désespéré.

LERICE

De la force, ô pasteurs,
J'en demande justice.

8350

FOSSINDE

Comment, pasteurs, pourriez-vous bien souffrir
Que cet audacieux,
Sans ressentir la peine
D'une telle insolence,

Sortit d'entre vos mains ? 8355
 Avoir, traître et perfide,
 Enclose en un tombeau
 Cette belle bergère ;
 Avoir mis en danger,
 Et Ménandre et Leric 8360
 De mourir de douleur,
 Perdant leur chère fille,
 Même en l'âge où ils sont ?
 Et puis outre cela
 User encor de force, 8365
 Et contre son désir
 La vouloir emmener ?
 Quelle sûreté pouvons-nous plus avoir
 Avec les bergers,
 Si telles trahisons, 8370
 Et si tels attentats,
 Ne sont punis ainsi qu'ils le méritent ?
 Ô vous pasteurs, qui savez de nos lois
 L'ordonnance sacrée,
 Faites que nos druides, 8375
 Par votre bouche même,
 Soient informés, et nous fassent justice.

MÉNANDRE

Je la demande, ô pasteurs, à vous tous.

LERICE

Comment user de force ?

LE CHOEUR

Assure-toi, Ménandre, 8380

Que tu l'auras bientôt,
Le cas mérite un supplice exemplaire.

FOSSINDE

Attachez-le, bergers,
De peur qu'il ne s'échappe.

TIRINTE

Non, ne m'attachez point, 8385
Je suivrai librement
Où vous voudrez aller :
En un lieu seulement
Je ne vous suivrai pas,
C'est par où l'on s'éloigne 8390
Du chemin du trépas.

HYLAS

Je veux le suivre, et voir quel jugement
Donneront les druides.

FOSSINDE

Enfin il est tombé
Dedans son propre piège, 8395
Je le tiens à ce coup,
Il ne peut m'échapper,
Le ciel en soit loué :
Mais je m'en vais le suivre,
Pour être à temps lorsqu'il sera jugé. 8400

SCÈNE VIII

Lerice, Aglante, Sylvanire, Ménandre.

LERICE

Ô des bontés de Dieu
Inépuisable source !
Ô de ses jugemenTs
Océan infini !
Quelles grâces jamais,
Telles que nous devons,
Te pouvons-nous rendre Ménandre et moi ?

8405

AGLANTE

Ajoutez avec vous,
Lerice, s'il vous plaît,
Aglante le berger
Le plus heureux du monde :
Car de tous les bonheurs
Où peut atteindre un homme,
Nul ne peut s'égaliser
À celui que je sens.
Mais, ô sage Ménandre,
Puisque le ciel tant de grâces m'a faites,
Ne perdons point le temps,
Tous les dilayements
Qui se font sans propos,
Ne sont rien d'ordinaire
Que la ruine et perte d'une affaire :
Vous plaît-il pas accomplir le bonheur
De notre mariage ?

8410

8415

8420

MÉNANDRE

À nouveau fait il faut nouveau conseil : 8425
J'avais promis à d'autres,
Avant qu'à toi, ma fille Sylvanire :
Chacun le sait assez,
Tu le peux demander
À tous ceux du hameau. 8430

AGLANTE

À nouveau fait il faut nouveau conseil ?
Par ainsi ta parole
N'aura non plus d'arrêt
Que la plume qui vole ?

MÉNANDRE

Ma parole est certaine, 8435
Et c'est bien pour cela
Qu'ayant donné ma parole à Théante
Je la veux observer.

AGLANTE

Ô dieux ! ô foi trompée !
Ô parjure Ménandre ! 8440
Ô malheureux Aglante !
L'on vous d2çoit ainsi :
Et vous souffrez, ô dieux,
Si grande perfidie ?
Ôte-la moi, Ménandre, 8445
Ôte-la moi, la vie,
Avant que me ravir
Celle qu'amour, celle que le destin,

Celle que toi, que Lerice sa mère,
 Et qu'elle aussi d'accord m'avez donnée : 8450
 Car rien que le trépas
 Ne m'en saurait priver :
 Elle est mienne, elle est mienne,
 Il faut qu'elle le soit,
 Ou que je ne sois plus. 8455

MÉNANDRE

Et pour quelle raison
 Prétends-tu Sylvanire ?

AGLANTE

Par la raison des gens,
 T'en saurais-tu dédire ?
 Par la corne on attache 8460
 Les boeufs et les taureaux,
 L'homme par sa parole.

MÉNANDRE

Théante en dit autant,
 Et par cette raison
 Tu n'as pas plus de droit 8465
 Qu'il en peut bien prétendre,
 Et tant s'en faut il en a davantage ;
 Car il est le premier
 À qui je l'ai promise,
 Et si tu ne veux croire 8470
 Ce que je dis, berger,
 Voila Lerice, et voilà Sylvanire,
 Demande leur si je ne dis pas vrai.

LERICE

Il est certain.

MÉNANDRE

Qu'en dis-tu Sylvanire ?

8475

SYLVANIRE

Je l'ai bien ouï dire :

Mais.

MÉNANDRE

Qu'est-ce à dire ce mais ?

SYLVANIRE

Mais je n'y fus jamais.

AGLANTE

Écoute bien, Ménandre,

8480

Toute excuse cessante,

Nul autre que le ciel

Ne me saurait ôter

Celle qui m'est acquise :

Je m'en vais aux druides,

8485

Ils me feront justice,

Et s'ils ne me la font,

Et mon bras, et les dieux

Me vengeront d'un parjure odieux.

Quand je perds le respect

8490

Je sais faire observer

La parole promise.

SCÈNE IX

Ménandre, Lerice, Sylvanire.

MÉNANDRE

Je l'ai bien ouï dire,
Mais je n'y fus jamais ;
La petite affétée, 8495
Elle n'y fut jamais :
Or je t'assure, et m'en crois, Sylvanire,
Qu'une autrefois, si je ne suis d2çu,
Tu ne le diras plus :
Car en propre personne 8500
Je t'y ferai bien être.
Je l'ai bien ouï dire,
Mais je n'y fus jamais :
Quoi ? Tu voudrais plutôt
Celui-ci que Théante ; 8505
Il est plus à ton goût :
Ô je t'en ferai faire
Des maris à ton gré,
Laisse m'en le souci.
Tu pouvais bien, Lerice, m'assurer 8510
Que ta fille ferait
Tout ce qu'il me plairait :
Oui, pourvu que je veuille
Tout ce qu'elle voudra :
Autrement sois certaine 8515
Qu'elle te saura dire
Aussi bien comme à moi,
Je l'ai bien ouï dire,
Mais je n'y fus jamais.
Tu l'as bien ouï dire, 8520
Mais tu n'y fus jamais ;

C'est, et n'en doute point,
 C'est là la prophétie
 Du futur mariage,
 Et d'Aglante, et de toi ; 8525
 Car tu l'as ouï dire :
 Mais crois moi, Sylvanire,
 Tu n'y seras jamais.
 Mais viens ça, réponds-moi,
 Que peut avoir Aglante 8530
 Que Théante n'ait pas ?
 Tu ne me réponds point.

LERICE

Que voulez-vous qu'elle puisse répondre
 À son père en courroux ?

MÉNANDRE

Je répondrai pour elle : 8535
 Aglante a plus que lui
 De jeunesse et d'erreur,
 Il a plus d'imprudence,
 Plus d'inexpérience,
 Plus de présomption, 8540
 Un peu plus de beauté,
 Mais plus de pauvreté :
 Et faut-il pour cela
 Le préférer, ainsi comme elle fait,
 À ce sage Théante ? 8545
 À ce riche Théante ?
 À ce noble Théante ?
 À ce Théante enfin
 Qui n'a rien qui ne soit
 Plus qu'Aglante estimable ? 8550

Figure-toi, l'homme plus accompli
 Qui soit dessus la terre,
 Qu'il sache bien chanter,
 Qu'il sache bien danser, 8555
 Qu'il sache bien parler,
 Qu'il soit la beauté même :
 Que chacun à le voir
 Par la place s'arrête ;
 S'il n'est bien riche, ô folle,
 Ce n'est rien qu'une bête : 8560
 Si tu savais, ô peu prudente fille,
 Si tu savais quel monstre épouvantable
 Est la nécessité,
 Tu fremirais au nom de pauvreté :
 Mais avec l'or qu'est-ce qu'on ne fait pas ? 8565
 Non seulement les hommes on surmonte,
 Mais l'on fléchit les dieux,
 Les dieux par les présents
 Nous sont rendus propices,
 Et le rameau, ce dit-on, que porta 8570
 Le grand troyen, quand il vit les enfers,
 Parce qu'il était d'or,
 Lui fit passer et repasser encor
 Le fleuve de Charon.
 Quelques uns vont disant, 8575
 Que le ciel, que la terre,
 Que l'air, le feu, la mer,
 Le soleil, les étoiles,
 Sont les dieux d'ici bas :
 Mais je ne le crois pas. 8580
 Car les vrais dieux visibles
 En la terre où nous sommes,
 Pour le moins pour les hommes,
 Ne sont que deux ; mais sais-tu bien lesquels ?

L'or et l'argent, aies ces dieux chez toi 8585
 Et n'aies peur de rien,
 Tout te sera propice,
 Et ce que tu voudras
 Soudain tu l'obtiendras :
 Mais au contraire 8590
 Avec la pauvreté
 Toute chose déplaît,
 Les incommodités,
 Les mépris, l'impuissance,
 Sont accidents inséparables d'elle : 8595
 Et toutefois Aglante te plaît mieux
 Que ce riche Théante :
 Es-tu toujours en cette même erreur ?
 Quoi, tu ne parles point ?

SYLVANIRE

Pardonnez-moi, mon père, 8600
 Vous êtes en colère.

MÉNANDRE

Reviens, où t'en vas-tu ?
 Elle nous paye encore,
 Ainsi que l'autre fois,
 Par une révérence. 8605
 Ô grands dieux ! Qui peut être
 Plus malheureux qu'un père,
 Sinon qu'un autre père
 Ayant encor davantage d'enfants.
 Qu'est-ce que d'en avoir 8610
 Comme j'en ai, sinon
 Peine, crainte et souci,
 Et rien outre cela.

Et bien elle s'en va,
 Qu'elle s'en ressouvienne, 8615
 Nul ne voit pour certain
 La grandeur de la faute
 Cependant qu'il la fait ;
 Mais il la voit après,
 Lorsque la pénitence 8620
 Remet devant ses yeux
 Un trop tard repentir :
 De même adviendra-t-il
 À l'imprudente fille
 Qui ne veut m'écouter. 8625
 Mais je vois bien qu'ils s'en iront tous deux
 Vers les sages druides,
 Et diront leurs raisons
 Sans leur parler des miennes,
 Je m'en vais les trouver, 8630
 Et qu'ils s'assurent bien
 Qu'ils s'en repentiront.

LERICE

Encor faut-il excuser la jeunesse.

MÉNANDRE

Excuser, c'est ainsi
 Que tu me l'as gâtée ; 8635
 Mais j'y mettrai bien ordre.

LERICE

Vous la voulez perdre encor une fois.

MÉNANDRE

Ô fut-elle perdue
Plutôt que d'être sotte.

LERICE

Ô cruauté d'un père !
Hélas ! Ma pauvre fille.

8640

SCÈNE X

AGLANTE

Non, non, il faut, Aglante,
Ou l'avoir, ou mourir ;
Que si l'on se résout
De te l'ôter encore,
Il faut que cette histoire
Finisse en tragédie :
Car rien sinon la mort
Ne saurait séparer
Aglante et Sylvanire.
Mais, ô grands dieux !
Quel fut l'astre cruel
Qui dominait au point de ma naissance,
Puisque pour parvenir
Au bonheur qui me fuit,
Et la mort et la vie
Également me nuit ?
Sylvanire était mienne
Hélas ! Si le tombeau
Ne me l'eut pas ravie :
Mienne dans le tombeau

8645

8650

8655

8660

Encore serait-elle,
 Si pour n'être plus mienne
 Du profond du tombeau
 Elle n'était sortie. 8665
 Que faut-il donc désormais que j'espère,
 Si tout m'est si contraire ?
 Sa mort m'ôta le bien que je désire,
 Sa vie encore, ô dieux, me le ravit :
 Il ne faut donc penser 8670
 Que sa vie et sa mort
 À mon contentement
 Puisse être favorable :
 Voyons de moi ce qui le pourrait être.
 Mais si ma vie inutile à mon bien 8675
 J'ai toujours retrouvée,
 Que me reste-t-il plus
 Que d'essayer la mort,
 Résolus en nous-même,
 Qu'il nous faut l'un des deux, 8680
 Vivre avec plaisir,
 Ou bien mourir pour n'être malheureux ?
 Il faut donc en la mort,
 La fin de tous les maux,
 Rechercher le salut. 8685
 Que jusqu'ici nous n'avons pu trouver :
 Car saurais-je espérer
 De rencontrer plus de compassion
 Dedans le coeur sévère
 Des rigoureux druides, 8690
 À qui ma plainte, hélas ! Je viens de faire,
 Que dans celui d'un père et d'une mère ?
 Il ne faut plus, il ne faut plus flatter
 D'une vaine espérance
 Le mal qui nous offense : 8695

À l'arrêt du destin
Rien ne peut résister ;
Inutiles et vains,
Contre l'effort du ciel,
Sont les efforts humains.

8700

SCÈNE XI

Sylvanire, Aglante.

SYLVANIRE

Hélas ! Ô dieux ! Où le rencontrerai-je,
Celui que mon coeur aime
Cent fois plus que soi-même ?
Mais ne le voilà pas ?
Ô l'heureuse rencontre
Pour sujet malheureux !

8705

AGLANTE

Bienheureuse rencontre,
Quoi que puisse avenir,
Sera toujours la vôtre.

SYLVANIRE

Aglante mon berger,
Écoute je te prie,
Ce que je te viens dire.
J'ai trouvé les druides
Assemblés pour juger
Le malheureux Tirinte,
Et j'y suis arrivée

8710

8715

Qu'à peine en sortais-tu.
 Je leur ai fait ma plainte,
 Je leur ai remontré
 Que j'étais tienne, et qu'Aglante était mien ; 8720
 Qu'avec permission
 Et de mon père et de ma mère aussi,
 En leur même présence,
 J'avais reçu de toi,
 Et toi de moi, le serment réciproque 8725
 D'un sacré mariage,
 Qui nous liait tous deux
 D'indissolubles noeuds,
 Non pas par des paroles
 Qu'à l'avenir on dût effectuer ; 8730
 Mais que dès lors nous nous étions donnés,
 Et nous étions reçus
 Pour femme et pour mari,
 Et tels aussi nous voulions vivre ensemble.
 À peine ai-je pu dire 8735
 Ces dernières paroles,
 Que Ménandre est entré,
 Et Lerice avec lui,
 Mais comment ? En colère,
 Les yeux ardents, comme de nuit on voit 8740
 Un charbon allumé,
 Le visage enflammé,
 Les jambes et les mains
 Tremblantes de courroux :
 À grand'peine a-t-il dit, 8745
 Recommencant cent fois
 Le nom de Sylvanire,
 Tant il était de passion extrême
 Presque hors de soi même,
 Le voyant tel, et ne pouvant souffrir 8750

Sa présence irritée
Je me suis dérobée
Pour te venir chercher,
Et t'assurer, Aglante,
Que mon affection 8755
Jamais ne changera,
Quoi qu'ordonne au contraire,
Ni l'arrêt des druides,
Ni celui de mon père,
Tienne je suis, et tienne je serai 8760
Autant que je vivrai.

AGLANTE

Ô belle Sylvanire,
Que mienne, mon malheur
M'empêche d'oser dire.

SYLVANIRE

Dis-le berger en dépit du malheur, 8765
Tienne je suis, et tienne de bon coeur.

AGLANTE

Ô belle Sylvanire,
Que puisque vous voulez,
En dépit du malheur
Mienne j'oserai dire, 8770
Quelle grâce jamais
Faut-il que je vous rende
D'une faveur si grande ?
Puisque non seulement
Il vous a plu d'aimer 8775
Un berger sans mérite,

Mais dédaigner encore
 Un si gentil berger
 Que peut être Théante,
 Mépriser ses richesses, 8780
 Et ses commodités,
 Pour vivre avec Aglante ?
 Aglante qui n'a rien
 Qui puisse être estimable,
 Sinon qu'il aime bien. 8785
 Mais en cela je proteste et je jure,
 Que si de tous les coeurs
 Qui sont en l'univers
 Un coeur se pouvait faire
 Pour seulement aimer 8790
 Autant comme je fais,
 Tous ses efforts resteraient imparfaits.
 Je veux que cette amour
 Par son extrémité
 Supplée à toutes choses 8795
 Qui défont en moi :
 Je veux que chacun dise,
 Considérant votre perfection,
 Et mon affection,
 L'une sans l'autre eut été sans égale. 8800
 Recevez donc la foi,
 La foi que je vous jure
 Si parfaite et si pure,
 Pour gage qu'à jamais
 Aglante sera vôtre ; 8805
 Mais de telle façon,
 Que le ciel peut encor
 Se brouiller en la terre,
 Et tous les éléments
 Dans la confusion 8810

De l'antique chaos :
 Mais jamais, mais jamais
 Aglante on ne verra,
 Sans que de Sylvanire
 Les beautés il n'adore, 8815
 Plus s'il se peut qu'il ne fait pas encore.
 Et quoi que la rigueur
 D'un père impitoyable,
 Ou bien l'inique arrêt
 D'un juge inexorable 8820
 Me puisse retarder
 L'heur que nous désirons ;
 Ne croyez, Sylvanire,
 Que mon affection
 Puisse diminuer. 8825
 Ma passion peut bien
 Augmenter à l'extrême,
 Mais non pas m'empêcher
 Qu'à jamais je vous aime.
 Je ne mériterais 8830
 De respirer cet air,
 Ni de voir la clarté
 Que le soleil nous donne,
 Ni d'être entre les hommes,
 Si je manquais à l'obligation 8835
 Où m'a mis Sylvanire.

SYLVANIRE

Point, point, Aglante, point d'obligation,
 Quoi que je puisse faire,
 Ne saurait satisfaire
 À celle en qui l'amour 8840
 Envers toi m'a liée,

Et tous ces témoignages
De bonne volonté,
Reçois les pour tribut
De mon affection :
Je paye ainsi les devoirs qui sont deux
À l'amour réciproque,
Dont amour me lia,
Alors que Sylvanire
Pour femme il te donna.

8845

8850

SCÈNE XII

Alciron, Sylvanire, Aglante.

ALCIRON

Mais si veux je bien être
Le premier à leur dire
Les nouvelles que j'ai :
Où les rencontrerai-je ?

SYLVANIRE

Quelles sont tes nouvelles,
Et qui vas-tu cherchant ?

8855

AGLANTE

Berger fais-nous en part.

ALCIRON

C'est vous deux que je cherche.

AGLANTE

Moi, berger ?

ALCIRON

Vous et vous.

8860

SYLVANIRE

Et moi j'en suis aussi ?

ALCIRON

Vous en êtes tous deux.

Celui soit malheureux

Qui vous séparera.

AGLANTE

Et que me veux-tu dire ?

8865

ALCIRON

Que tienne est Sylvanire,

Et que tien est Aglante.

SYLVANIRE

Ô que Dieu te contente.

AGLANTE

Mais te moques-tu point ?

ALCIRON

Comment ? Si je me moque, 8870
Pourquoi voudrais-je, Aglante,
User de moquerie
Avec des personnes
Que j'honore si fort ?

SYLVANIRE

Mais comment le sais-tu ? 8875

ALCIRON

Je le dirai, je me suis rencontré
Lorsque Ménandre, outré de la colère
S'est présenté devant le grand druide
Pour rompre cette affaire :
Quelles raisons n'a-t-il point rapportées ? 8880
Une fille jamais,
Disait-il, ne se peut
Lier en mariage
Sans le vouloir du père :
Mais (lui répond Hylas, 8885
Parlant pour vous) Sylvanire a reçu
Aglante pour mari
Avec le congé
De Lerice et de toi.

SYLVANIRE

Hylas disait bien vrai. 8890

ALCIRON

Alors Ménandre, il est vrai, je confesse
Que pensant que ma fille
Était prête à mourir,
Je lui permis tout ce qu'elle voulut :
Mais mon intention
Fut seulement de lui donner pour lors
Quelque contentement,
Étant bien résolu,
Que si du mal elle pouvait guérir,
Je la redonnerais
Encore à Théante.

8895

8900

SYLVANIRE

Ô le trompeur qu'il est !

ALCIRON

Soudain Hylas répond :
Si telle ruse était autorisée,
Adieu tout le commerce
Qu'on voit entre les hommes,
Et qui dorénavant
Se pourrait assurer
De chose qu'on promette ?
Nul ne saurait entrer
Dans le secret du coeur,
L'on ne contracte pas
Avec la pensée,
C'est avec la parole
Que tout homme s'oblige,
Et ta fille eut congé.
Ce congé ne vaut rien,

8905

8910

8915

Reprend soudain Ménandre,
Parce qu'auparavant
Nous avions Sylvanire
À Théante promise.

8920

AGLANTE

Cette promesse est nulle,
Elle n'y consentant.

ALCIRON

Hylas en dit autant.
Mais qui la rendrait nulle,
Dit Ménandre en colère,
Le père n'est-il pas seigneur de son enfant ?
N'en peut-il pas disposer comme il veut ?
Tu te trompes, pasteur,
Dit froidement Hylas,
Les enfants parmi nous
Naissent enfants, et non pas des esclaves,
Ce serait autrement
Honte que d'être père,
Et la terre où nous sommes
Serait bien diffamée,
Si la seule en la Gaule
Elle ne produisait
Des hommes francs et libres,
Mais seulement des serfs et des esclaves.
Hylas voulait continuer encore,
Lorsque Ménandre enflammé de colère
Voulut répondre aux raisons du berger :
Mais les sages druides
Leur imposant silence :
C'est assez, ont-ils dit,

8925

8930

8935

8940

8945

Car vos raisons nous sont assez connues :
Si bien que le respect
A fait taire Ménandre,
Attendant quel arrê^t 8950
Les sages donneraient :
Même qu'alors Tirinte
Conduit par devant eux
Attendant la sentence
Ou de vie ou de mort, 8955
Impatient au pied du tribunal :
Qui m'accuse, dit-il ?
Et pourquoi suis-je ici ?

SYLVANIRE

Mais qu'est-ce qu'ont jugé
Les druides de nous ? 8960

ALCIRON

Donne-moi le loisir
De te le pouvoir dire :
Fossinde alors se faisant faire place :
Misérable berger,
Dit-elle en soupirant, 8965
Demandes-tu qui te peut accuser ?
Les rives de Lignon,
Les prés, et les bocages,
Les antres, les forêts,
Les sources, les ruisseaux, 8970
Les hommes, et les dieux,
Tous t'accusent, berger,
Tous demandent vengeance ;
Même ta conscience
De ton méfait et de ta trahison 8975

Te juge et te condamne.

SYLVANIRE

Et Fossinde a parlé
Ainsi contre Tirinte.

ALCIRON

Chacun l'ayant ouïe
Comme toi s'étonna, 8980
Parce que presque tous
Savaient bien son amour.
Mais lui sans s'émouvoir,
Parle aux juges, dit-il,
Accuse ce Tirinte 8985
En ce qu'il a forfait,
C'est d'eux, et non de moi
De qui tu dois attendre
Le juste châtiment
De ses fautes commises : 8990
Penses-tu que je manque
De coeur pour supporter
Les supplices qui peuvent
Ton âme contenter,
Ou ma faute effacer ? 8995

AGLANTE

Son courage était grand,
Et chacun le doit plaindre.

ALCIRON

Elle alors rougissant,

Et se tournant vers les sages druides :
 Ce berger inhumain 9000
 Que vous voyez à votre tribunal,
 C'est le berger, dit-elle,
 Le plus digne de mort
 Qui fut jamais accusé devant vous.
 Il aime Sylvanire, 9005
 À ce qu'il va disant :
 Mais qui le pourrait croire ?
 Jamais il ne connut
 Les forces de l'amour,
 Quoi qu'à l'amour ses fautes il rejette : 9010
 Fait-on mourir la personne qu'on aime ?
 Et toutefois il n'a pas seulement
 Présenté le poison
 À cette belle fille,
 Mais le cruel l'a-t-il pas vu mourir 9015
 Avec tant de douleurs,
 Qu'il faut bien n'avoir point
 Ni d'amour ni de coeur,
 Pour avoir le courage
 De faire à ces beautés 9020
 Un si cruel outrage :
 Mais de sa mort s'est-il encor saoulé ?
 Non, non, sages druides,
 Il la va déterrer,
 Il veut paître ses yeux 9025
 D'un forfait qu'une tigre
 N'aurait pas perpétré ;
 N'est-ce pas là le comble plus extrême
 De l'inhumanité ?
 Mais oyez des grands dieux 9030
 La clémence infinie :
 Ce perfide retrouve,

Contre son espérance,
 La morte-vive, un miracle si grand
 Devait-il pas lui ramollir le coeur, 9035
 Et touché dedans l'âme
 D'un puissant repentir
 Lui faire détester
 L'erreur qu'il avait faite ?
 Au contraire il s'obstine, 9040
 Ajoute crime à crime,
 Et montre bien être vrai ce qu'on dit,
 Qu'enfin l'abîme appelle un autre abîme.
 L'ayant donc trouvée
 Vive dans le cercueil, 9045
 Peut-être qu'à ses pieds
 Pardon il lui demande ;
 Tout au contraire il la veut dérober,
 Et par force emmener
 Dans des antres sauvages, 9050
 À quel dessein ? Vous le pouvez penser,
 Et croit que ce forfait,
 Aux hommes bien caché,
 Aux dieux aussi de même le sera.
 Mais seulement il en eut le vouloir, 9055
 Sans toutefois mettre la main à l'oeuvre :
 Non, non, sages druides,
 Il a mis en effet
 La résolution
 D'une telle pensée, 9060
 Ou pour le moins il s'en mit en devoir,
 Et n'eût été qu'aux cris de Sylvanire
 Ces bergers accoururent,
 Qui la force à la force
 Vaillamment opposèrent, 9065
 Dieu sait que ce félon

N'eût entrepris contre une faible fille.

SYLVANIRE

Fossinde a bien dit vrai.

ALCIRON

Je vous ai dit le crime,
Continua Fossinde, 9070
Vous savez mieux que nous
Ce que les lois ordonnent,
On demande justice,
C'est à vous de la faire,
Et l'attendre des dieux 9075
Comme vous la rendrez.

AGLANTE

Que répondit Tirinte ?

ALCIRON

Elle a raison, ô très sages druides,
Répond Tirinte alors,
Disant que j'ai failli, 9080
Mais elle a tort aussi
De m'accuser d'un crime auquel mon âme
N'a jamais consenti.
Je ne refuse pas
Les tourments ni la mort, 9085
Je suis assez coupable,
Je le confesse, et n'ai point de raison,
Ni n'en veux point avoir
Pour m'excuser du moindre des supplices

Qui me sont préparés : 9090
 Mais que sert-il d'ajouter sans raison
 Des crimes faux aux crimes véritables ?
 Je l'aime trop, et l'ai toujours aimée
 De trop d'affection,
 La belle Sylvanire, 9095
 Pour avoir le courage
 De lui faire du mal ;
 Je ne dis pas seulement par l'effet,
 Mais avec la pensée.
 Il est vrai, mais déçu, 9100
 J'ai donné le poison :
 Que je sois seulement
 Déchargé de ce crime,
 Tous les autres j'avoue,
 Ne me souciant guère 9105
 Des plus cruels supplices
 Dont je suis menacé,
 Pourvu que nette et pure
 J'emporte mon amour
 Dedans ma sépulture. 9110
 À ce mot il se tut.

AGLANTE

Courage résolu
 D'un généreux berger.

ALCIRON

Et parce qu'au grand bruit
 J'étais comme plusieurs 9115
 Accouru sur le lieu,
 Ne pouvant supporter
 De voir sa cause ainsi mal défendue,

Je me mis en avant
Pour répondre à Fossinde. 9120
Mais lui soudain mon dessein connaissant :
Cesse ami, me dit-il,
Je veux mourir enfin,
Heureux qui meurt ne pouvant vivre heureux.
Mon amour toutefois 9125
Encore un coup me fit ouvrir la bouche :
Mais lui pour m'interrompre,
Ô très sages druides,
S'écria-t-il, c'est la compassion,
Et non la vérité 9130
Qui fait que ce berger
Veut défendre ma faute,
Vous ne le croyez pas,
Car je le désavoue.

SYLVANIRE

Que faisait lors Fossinde ? 9135

ALCIRON

Elle se souriait :
Mais vois, berger, lorsque le ciel ordonne
Que quelque chose en la terre se fasse
Comme il va disposant,
Tout ce qui peut telle chose parfaire, 9140
Lorsque peut-être en plus d'incertitude
Tes affaires, Aglante,
S'en allaient balançant.

AGLANTE

Ô qu'il est dangereux

D'être soumis au jugement des hommes !

9145

ALCIRON

Voilà pas que Théante
 Suivi de plusieurs autres
 Accourt au tribunal :
 Chacun à foule auprès de lui se presse
 Pour ouïr les raisons
 Qu'on croyait qu'il peut dire
 Pour avoir Sylvanire.
 Pères, dit-il, je viens vous déclarer
 Que Sylvanire à quelque autre peut être,
 Mais non pas à Théante.
 Si l'amour est folie,
 Il faut dire manie,
 Encore plus extrême,
 D'aimer qui ne nous aime,
 Et comme que ce soit
 Grande est la servitude
 Du mariage, et mille fois plus grande
 Celle dont les liens
 Des noeuds d'amour ne sont point attachés.
 Il partit à ce mot,
 Quoi que lui dit Ménandre.
 Alors le grand druide
 Prononça ces paroles.
 Libre est la volonté,
 Et d'un libre vouloir
 Sont faits les mariages :
 Que Sylvanire épouse donc Aglante,
 Et que Ménandre en cela se contente.

9150

9155

9160

9165

9170

AGLANTE

Ô très juste décret !

SYLVANIRE

Ô très justes druides ! 9175
C'est bien avec raison
Que pères l'on vous nomme.

ALCIRON

Mais écoutez qu'il advint de Tirinte :
Tel fut le jugement.
Amour permet, et nous le permettons, 9180
Dit alors le druide,
Que tout amant essaye
Avec tout artifice
D'obtenir ses désirs
De celle qu'il adore. 9185
Dans le règne d'amour
Le larcin est permis,
Les ruses, les finesses
S'appellent des sagesses.
Mais qu'on se garde bien 9190
De force et violence,
L'amour est volontaire,
Et qui fait au contraire,
Par cette déité
Est criminel de lèse-majesté : 9195
Pour ce Tirinte en vertu de la loi
Absous est déclaré
De toutes ses finesses ;
Car amour les avoue :
Mais pour la violence 9200

Dont il est convaincu,
 Nous ordonnons pour juste châtement
 D'un si grand démerite,
 Du rocher malheureux
 Que l'on le précipite.

9205

AGLANTE

Ô dur arrêt ! ô cruelle sentence !

SYLVANIRE

Donc Tirinte mourra.

ALCIRON

Donnez-vous patience.
 En même temps Tirinte est attaché,
 Chacun le pleure, et tous blâment Fossinde
 De l'animosité
 Qu'elle a montrée envers ce beau berger.
 Elle au rebours d'un visage joyeux,
 D'un oeil riant, Tirinte je confesse,
 Lui dit-elle tout haut,
 Que je te vois réduit au même point
 Que dès longtemps j'avais tant souhaité :
 Et bien, lui répond-il,
 Tu dois être contente :
 Quant à moi je le suis,
 Saoule-toi de mon sang.
 Non, non, dit-elle, insensible berger,
 Ce n'est pas de la sorte
 Que je l'entends : si je t'ai souhaité
 En cet état, c'est pour faire paraître
 Qu'amour en moi surpasse ta rigueur.

9210

9215

9220

9225

Lors se tournant vers les sévères juges :
Puisque vous condamnez
Selon la loi, dit-elle, ce berger,
Selon la loi de même je demande
Que vous me le donniez
Pour mon mari, puisque la loi le veut.

9230

SYLVANIRE

Vraiment elle fit bien.

AGLANTE

Mais voyez quelle ruse,
L'accuser pour l'avoir.

9235

ALCIRON

Mais écoutez d'une amour insensée
Le conseil insensé :
Tirinte condamné
Au rocher malheureux,
Et rappelé de la mort à la vie
Par l'amour de Fossinde,
Aime mieux du rocher
L'horrible précipice,
Que de cette Fossinde
L'amour ni les faveurs.
Donc, ce disait-il,
Je la rachèterai,
Cette vie odieuse,
D'une vie à jamais
Odieuse pour moi
Mille fois davantage ?
Donc pour ne mourir

9240

9245

9250

Une fois seulement,
 Tous les jours je mourrai ?
 Quoi ? Tous les jours, mais à tous les moments 9255
 Mille fois je mourrai ?
 Vaut-il pas mieux achever tout d'un coup
 Le destin malheureux
 Que le ciel nous ordonne,
 Et de tant de malheurs 9260
 Tromper la tyrannie,
 Que vivre encor pour ne vivre jamais,
 Puisque ce n'est pas vivre
 Que vivre malheureux ?
 Ainsi disait Tirinte, 9265
 Et pressé du regret
 De perdre Sylvanire
 S'allait mettre à genoux,
 Pour déclarer que la mort à l'amour
 Il voulait préférer : 9270
 De quel aveuglement
 Est occupé l'amant !
 Et déjà les genoux
 Il fléchissait devant le tribunal,
 Joignait les mains ensemble : 9275
 Pères, voulut-il dire,
 Quand j'accourus, de la main lui fermant
 Déjà la bouche ouverte,
 Sur lui je m'abouchai :
 Je veux donc mourir, 9280
 Lui dis-je, comme toi,
 Si tu ne veux pas vivre ;
 À mon exemple alors
 Les parents, les amis
 De ce gentil berger, 9285
 Dont le nombre était grand,

M'aidant à cet office,
 Pour lors nous arrêta mes
 Le cours précipité
 De ce mauvais conseil.

9290

SYLVANIRE

En cet instant, mais que faisait Fossinde ?

ALCIRON

Toute étonnée elle pâlit d'abord,
 D'un oeil chargé d'effroi
 Le va considérant,
 Reste immobile, et d'un pas se recule :
 Puis tout à coup, donc c'est moi, Tirinte,
 Qui suis ton homicide :
 C'est donc, dit-elle, moi
 Qui t'ai conduit au rocher malheureux :
 Il ne sera pas vrai,
 J'aime mieux que ma mort
 Témoigne ma pensée,
 Que si jamais Tirinte pouvait croire,
 Ou quelque autre après lui,
 Que Fossinde, ô grands dieux !
 Eut sa mort consentie.
 Écoute donc, berger,
 Reçois cette Fossinde,
 Si tu ne veux pour femme,
 Dis-la seulement telle,
 Pour fuir la rigueur
 Des lois qui te condamnent,
 Et puis tiens-la pour ce que tu voudras,
 Tiens-la pour ton esclave,
 Telle je veux bien être

9295

9300

9305

9310

9315

Et moindre s'il se peut,
 Pourvu que de Tirinte
 Le destin je déçoive.

AGLANTE

Elle me fait pitié.

ALCIRON

Tout de même en fit-elle	9320
À tous ceux qui l'ouïrent :	
Et parce que les pleurs,	
Et les sanglots lui refusaient la voix,	
Ce silence contraint	
Parlait sans doute à ce berger cruel	9325
Avec plus d'éloquence.	
Quelque temps sans parler	
Il la considéra	
En l'état où je dis,	
Et cependant l'amour	9330
Qui, comme on dit, ne pardonne jamais	
À la personne aimée	
Les cruautés qu'elle fait à qui l'aime,	
De sorte à ce Tirinte	
Représenta l'entière affection	9335
De cette honnête fille,	
Qui pouvait être dite	
Opiniâtreté	
Plutôt qu'affection,	
Qu'enfin vaincu, je mets à bas les armes,	9340
Et je me rends, dit-il,	
Fossinde ton amour	
A surmonté ma résolution,	
Et lui tendant la main,	

Soit donc pour jamais 9345
 Tirinte à sa Fossinde,
 Fossinde à son Tirinte.
 Un battement de mains
 Remplit soudain le lieu
 De bruit et d'allégresse, 9350
 Et Ménandre et Lericé
 Ensemble avec Alcas
 Par les mains se prenants,
 D'un visage joyeux,
 C'est aujourd'hui, dirent-ils d'une voix, 9355
 Le jour heureux que le ciel établit
 Pour le contentement
 Des bergers de Lignon.
 Soit Io redoublé,
 Soit Hymen appelé, 9360
 Soient les dieux invoqués,
 Les pans, les éqipans,
 Les nymphes, les dryades,
 Tout se doit réjouir,
 Et vous très justes pères 9365
 Concédez à Fossinde
 Sa trop juste demande.
 Nous pardonnons Tirinte
 Et Sylvanire aussi,
 Veuillez que tous ensemble 9370
 Au temple nous allions
 Remercier les dieux,
 Et finir, puis qu'ainsi
 Ils montrent qu'ils le veulent,
 D'Aglante et Sylvanire, 9375
 De Tirinte et Fossinde,
 Les heureux mariages.

SYLVANIRE

Ô c'est bien à ce coup,
 Que mon coeur est content,
 Puisque mon père et que ma mère aussi 9380
 À la fin y consentent.

ALCIRON

Les druides alors
 Pleins de contentement,
 En vertu de la loi
 Et du consentement 9385
 D'Alcas le bon pasteur,
 Accordèrent Tirinte
 À la fine Fossinde,
 Et ton père embrassèrent
 D'extrême joie, et moi pour te le dire 9390
 Je suis venu courant,
 Afin d'être premier
 À ces bonnes nouvelles,
 Pour satisfaire au mal que je t'ai fait ;
 Car ce fut moi qui donnai le miroir, 9395
 Comme ami de Tirinte,
 Qui te mit au cercueil :
 Et je voudrais bien être
 Pour le moins à ce coup
 Ministre de ta joie, 9400
 Comme j'avais été
 Ministre de ton deuil.

SYLVANIRE

Ministre vraiment
 Es-tu bien de ma joie,

Puisque ton artifice 9405
Fut cause que j'obtins
Cet Aglante que j'aime :
Alciron à jamais
Soit heureux et content,
Duquel la sage ruse 9410
Non seulement j'excuse,
Mais j'estime et bénis.
Ô que tardons-nous plus
Allons-nous en, Aglante,
Nous prosterner aux pieds 9415
De Ménandre et Lerice,
Et de nos justes juges.

AGLANTE

Allons, nous le devons :
Ô jour trois fois heureux !

ALCIRON

Il vous cherchent partout, 9420
Pour vous conduire au temple :
Mais les voici qui viennent.

SYLVANIRE

Je les vois, les voici,
Allons, mon cher Aglante.

SCÈNE DERNIÈRE

Sylvanire, Aglante, Ménandre, Lerice, Fossinde, Alciron, Tirinte, Hylas.

SYLVANIRE

Si je vous ai déplu 9425
Votre grâce j'implore,
Pardonnez ma jeunesse.

AGLANTE

Et mon affection.

MÉNANDRE

Mes enfants ; car tous deux
Je vous reçois pour tels, 9430
Oublions le passé,
Et l'effaçons du tout :
Faisons un autre livre
Où je mettrai tous les contentements
Que je dois recevoir 9435
Et de l'un et de l'autre,
Et vous les témoignages
De mon affection,
Et pour bien commencer,
À toi, mon fils Aglante, 9440
Je donne Sylvanire,
Tu mérites bien mieux :
Mais à toi, Sylvanire,
Aglante je te donne,
Et je sais bien que tu ne veux pas mieux. 9445
Les dieux vous soient propices et bénins,
Et prolongent vos jours,

Avec contentement,
Au nombre de l'arène.

AGLANTE

Quand les bienfaits peuvent être éga­lés 9450
Par les remerciements,
Ou bien par les services,
Il faut user d'effet et de paroles
Pour n'être point ingrat :
Mais lorsque leur grandeur 9455
Surpasse la puissance,
Et des remerciements,
Et de tous les services,
Il faut recoure aux vœux,
Et prier les grands dieux 9460
Par leur bonté, de vouloir satisfaire
À de si grandes dettes.
Et c'est ainsi qu'en cette occasion
Je suis contraint de faire,
Étant si grand le bien que je reçois 9465
Que je ne le puis dire
Ni satisfaire aussi,
Qu'en suppliant les dieux,
Les dieux tous bons qu'ils veuillent reconnaître
Tout ce que je vous dois, 9470
Et cependant donnez-moi votre main,
Et vous aussi ma mère,
Afin que je les baise,
Pour un sûr témoignage
De mon fidèle hommage. 9475

SYLVANIRE

J'en dis autant, ma mère.

LERICE

Mes chers enfants, je vous reçois tous deux
Pour mes propres enfants,
Et comme tels je veux que vous m'aimiez,
Et vivez bienheureux.

9480

FOSSINDE

Et nous n'aurons-nous pas
Quelque reconnaissance
De bonne volonté ?
Notre vieille amitié
Ne fera-t-elle pas
Que tous les déplaisirs
Que vous avez reçus
De l'amour de Tirinte ?

9485

ALCIRON

Et de mes artifices ?

FOSSINDE

Soient oubliés dans vos contentements ?

9490

SYLVANIRE

Tout, tout, Fossinde, il n'en faut plus parler.

FOSSINDE

Aglante et toi ?

AGLANTE

Je n'ai jamais haï
Personne qui voulût
La belle Sylvanire,
J'eusse été trop injuste
De blâmer en autrui
Ce qu'en moi j'estimais,
Et crois-le ainsi, Tirinte.

9495

TIRINTE

J'ai désiré plus que moi Sylvanire,
Et tout ce que j'ai pu
Pour la gagner je l'ai fait, je l'avoue,
Les dieux te l'ont donnée,
Garde-la bien, Aglante,
Pour moi je me contente,
Puisque les dieux ainsi l'ont ordonné,
De l'amour de Fossinde.

9500

9505

MÉNANDRE

Or allons mes enfants
De l'amour triomphants,
Allons au temple, allons ;
Un bienfait reconnu
Doit espérer des dieux
D'avoir encore mieux.

9510

HYLAS

Heureux amants, voilà de votre peine
Le loyer mérité,
Votre constance à ce coup n'est point vaine,

9515

Ni votre loyauté :
 Que si toujours semblable récompense
 Un coeur fidèle attend,
 À votre exemple ? Ah ! Quant à moi je pense
 Que je serai constant.

9520

LE CHOEUR

Amour pour passe-temps
 D'une même racine,
 Produit en même temps
 Et la rose et l'épine.
 Si la fleur on en veut,
 Qu'en soi-même on propose,
 Que l'épine se peut
 Rencontrer pour la rose.
 Mais qui retirera
 La main pour la piquête,
 Jamais il n'en aura
 Que la seule blessure.
 Qui veut donc cette fleur,
 Qu'il n'en craigne la plaie ;
 Car il doit être sûr
 Qu'enfin l'amour nous paye.

9525

9530

9535